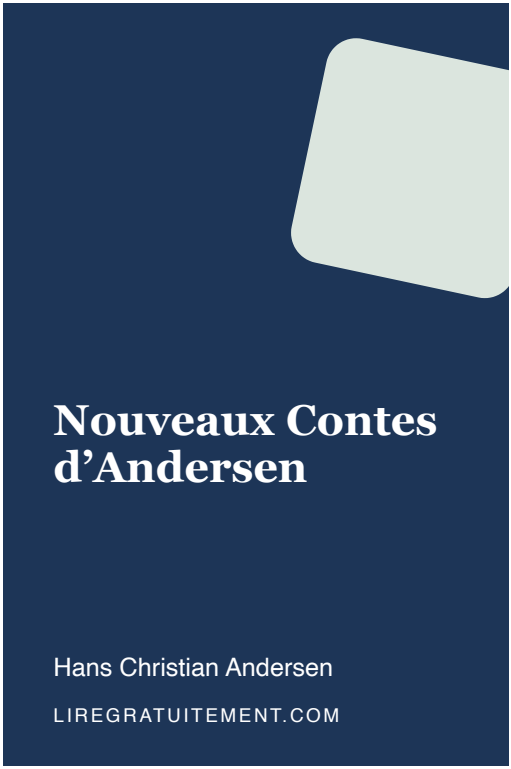


Nouveaux Contes d’Andersen

Hans Christian Andersen

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Les Galoches du bonheur

Une grande et brillante société se trouvait réunie dans une maison, à Copenhague, non loin de la place Royale. Des invités, les uns avaient déjà pris place aux tables de jeu, les autres attendaient la réponse à cette question qui embarrasse souvent une maîtresse de maison :

— Comment allons-nous passer la soirée ?

Cependant, la conversation s'établissait, et l'on en vint, entre autres choses, à parler du moyen âge. Quelques-uns soutenaient qu'il était de beaucoup supérieur à notre siècle ; le conseiller Knap surtout défendait cet avis avec tant d'ardeur, que la maîtresse de la maison se déclara de son parti ; tous les deux se mirent alors à attaquer vivement le célèbre Oersted, qui, dans son Almanach, donne la préférence à notre époque. Le conseiller regardait le temps du roi Jean comme le plus heureux et le plus florissant de tous.

Pendant que les esprits sont occupés par cette discussion, nous allons passer pour un moment dans l'antichambre, où l'on avait déposé les manteaux, les cannes et les galoches. Là étaient assises deux femmes, l'une jeune, l'autre vieille. On aurait pu penser qu'elles étaient là pour attendre leurs maîtresses ; mais en les regardant, on voyait facilement que ce n'étaient pas des domestiques ordinaires ; leur air était trop distingué, leur peau trop délicate et leur toilette trop élégante.

C'étaient deux femmes de chambre fées. La plus jeune faisait partie de la maison du Bonheur ; ses fonctions consistaient à distribuer aux hommes les félicités de second ordre. L'autre, qui avait une physionomie moins gracieuse, ne servait pourtant qu'elle-même ; c'était la Tristesse, qui ne confie à personne le soin de ses affaires, mais y vaque toujours directement, pour être sûre qu'elles ne seront pas négligées.

Ces deux personnes s'entretenaient de la façon dont elles avaient passé la journée. La déléguée du Bonheur n'avait fait que des choses insignifiantes. Elle avait, par exemple, sauvé de la pluie le chapeau neuf d'une jeune femme qui n'en pouvait pas acheter souvent, et fait avoir à un honnête homme un salut d'un personnage nul et présomptueux. Cependant elle termina par une particularité d'un intérêt peu ordinaire.

— Il ne faut pas que j'oublie, dit-elle, que c'est aujourd'hui fête, et, à cette occasion, je vais déposer ici une paire de galoches merveilleuses. Celui qui les mettra sera immédiatement transporté dans le temps et à l'endroit qu'il désirera. Je pense que, de cette manière, le porteur de mes galoches sera l'homme le plus heureux de la terre.

— Tu crois cela, dit la Tristesse : détrompe-toi ; il deviendra au contraire le plus malheureux des êtres, il bénira le moment qui le délivrera de tes galoches.

— Impossible ; du reste nous le verrons bien. Je vais placer les galoches ici, près de la porte ; quelqu'un les y prendra infailliblement par mégarde, en sortant de la soirée.

Comme on le voit, cet entretien promettait.

Le conseiller Knap, tout en continuant ses réflexions sur le temps bienheureux du roi Jean, vint dans l'antichambre faire ses préparatifs pour rentrer chez lui. La chance voulut que, dans sa distraction, il mît les galoches du Bonheur à la place des siennes ; puis il descendit dans la rue. Mais, grâce à la vertu magique des galoches, il avait été immédiatement transporté à l'époque du roi Jean ; aussi commença-t-il, en sortant, par mettre les pieds au milieu d'un tas de boue et de fange ; car, dans ce temps-là, les rues n'étaient pas encore pavées.

— Quel affreux temps, quel gâchis ! se dit le conseiller ; on ne voit plus le trottoir, et toutes les lanternes sont éteintes.

Le ciel était extrêmement couvert ; la lune ne répandait de loin en loin qu'une lumière faible et vacillante. Au coin d'une rue, le conseiller aperçut tout à coup au-dessus de sa tête une sainte Vierge éclairée par une petite lampe.

— Ce doit être, se dit-il, un marchand d'antiquités, qui a oublié de rentrer son enseigne.

Au même instant, deux personnes revêtues du costume de l'époque où il se trouvait à son insu passèrent devant lui.

— Voilà des individus singulièrement accoutrés, pensa-t-il, ils reviennent probablement de quelque mascarade.

Soudain retentit une espèce de marche guerrière, et la rue fut illuminée par les flammes des torches. Le conseiller s'arrêta et vit avec étonnement défiler un cortège bizarre. Une troupe de fifres et de tambours, faisant le plus de bruit possible, ouvrait la marche ; venaient ensuite des archers et des arbalétriers, et, au

milieu de cette escorte, un personnage portant un costume ecclésiastique.

— Quel est cet homme ? demanda le conseiller tout stupéfait.

— C'est l'évêque de Seeland, lui répondit-on.

— Mon Dieu, soupira-t-il, où va-t-il donc avec cet attirail extraordinaire ? — Et, tout en méditant sur cette étrange rencontre, il traversa la rue de l'Est sans regarder ni à droite ni à gauche, et arriva ainsi jusqu'à l'endroit où est le grand pont qui conduit au château.

Nouvelle surprise ! il ne trouva plus le pont ; il n'avait devant lui que la berge d'un petit cours d'eau bas et sablonneux. Deux hommes lui crièrent d'un bateau :

— Monsieur veut-il que nous le passions de l'autre côté pour aller place de la Corderie ?

— Place de la Corderie ! Je ne connais pas cette place. Je vais à la petite rue de la Cité.

Les hommes le regardaient sans répondre.

— Dites-moi donc où est le grand pont ? continua-t-il. Est-ce croyable de ne pas allumer le gaz par une nuit si sombre ! Je m'en plaindrai à l'autorité. Avec ça on marche dans une boue si épaisse qu'on se croirait dans un marais.

Les bateliers lui adressèrent en riant quelques mots dont il ne comprit pas le sens.

— Je n'entends pas votre patois, dit-il en colère ; et il leur tourna le dos. Jamais je n'ai vu pareil désarroi ; ce que j'ai de

mieux à faire, c'est de prendre un fiacre pour rentrer chez moi.

Mais, comme pas une seule voiture ne passait, il résolut de reprendre par la rue de l'Est pour aller à la place Royale, où se trouve la principale station.

Au moment où il arrivait au bout de la rue, les rayons de la lune perçant les nuages vinrent éclairer la ville. Le conseiller aperçut devant lui un grand monument : c'était la porte de l'Est qui, sous le roi Jean, s'élevait en cet endroit.

— Dieu me pardonne ! je crois que je n'ai plus la tête à moi. Quel est donc ce monument ?

Il passa sous la porte ; la place Royale avait disparu. Devant ses yeux s'étalait une plaine immense traversée par un large canal. Quelques baraques en bois, servant de cabarets pour les marins hollandais, se montraient seules sur le bord.

— Ou c'est l'effet d'un mirage, s'écria-t-il, ou le punch de la soirée m'a fait perdre complètement la raison ; —et il rebroussa chemin. Il remarqua alors que presque toutes les maisons étaient en charpente et n'avaient que des toits de chaume.

— C'est singulier, reprit-il, je n'ai pourtant bu qu'un seul verre de punch ; mais il paraît qu'il a suffi pour me mettre la tête à l'envers. Je me sens tout malade... Si je retournais pour demander des soins, peut-être n'est-on pas encore couché.

Il cherche la maison ; elle n'y était plus.

— Mais c'est affreux ! je ne reconnais plus rien ; je ne vois plus un seul magasin ; les maisons sont vieilles et misérables, comme on n'en voit plus que dans quelques pauvres villages. Oh ! je me

sens bien malade ! Enfin il faut bien que j'entre quelque part ; je ne puis passer la nuit dehors.

En continuant de marcher, il découvrit bientôt une maison, dont la porte entr'ouverte laissait filtrer un rayon de lumière ; c'était un cabaret de cette époque, une espèce de brasserie. Un certain nombre d'individus, des marins, des bourgeois et quelques lettrés buvaient, autour des tables, dans de grands pots ; ils ne firent aucune attention à l'entrée du conseiller.

— Pardon, dit celui-ci à l'hôtesse, j'ai été pris d'un malaise dans la rue, ne pourriez-vous pas m'envoyer chercher un fiacre, qui me reconduisît chez moi, cité de Christianshaven ?

La femme le regarda en secouant la tête, puis se mit à lui parler en allemand. Le conseiller répéta sa demande dans cette langue. Son accent et son costume confirmèrent la femme dans l'opinion qu'elle avait affaire à un étranger. Tout ce qu'elle crut comprendre, c'est qu'il ne se portait pas bien ; et elle alla en conséquence lui chercher un pot rempli d'hydromel. Quoique le conseiller trouvât au liquide un singulier goût, il en but un peu, s'assit sur un banc, et, la tête appuyée sur ses mains, il se mit à réfléchir à ce qui lui arrivait. Voyant que l'hôtesse avait un papier à la main, il lui demanda machinalement si elle ne pourrait pas lui donner un journal du soir.

Elle ne sut pas, bien entendu, ce qu'il voulait dire, mais elle lui montra le papier qu'elle tenait. C'était une gravure sur bois, représentant un météore qui avait paru à Cologne.

— Diable ! dit le conseiller qui s'anima tout à coup à la vue d'une pareille antiquité ; comment une pièce si rare se trouve-t-elle en votre possession ? Elle est des plus curieuses, quoique le

météore en lui-même n'ait rien de miraculeux ; ce n'est qu'une aurore boréale qu'on peut facilement expliquer par l'électricité.

Plusieurs des personnes présentes, en entendant ces paroles, se mirent à regarder le conseiller avec un profond étonnement. Un des assistants se leva et, d'un air grave :

— Monsieur est sans doute un savant ?

— Pas précisément, mais j'aime à me rendre compte de toutes les choses qui me paraissent dignes d'intérêt.

— Modestia virtus, la modestie est une vertu. Toutefois l'opinion que vous avez énoncée, quoique bizarre, me paraît mériter l'attention. Ergo suspendo meum judicium, je suspendrai donc mon jugement.

— À qui ai-je l'honneur de parler ?

— Je suis Baccalaurus sanctæ Scripturæ.

Cette réponse satisfit le conseiller ; le titre répondait au costume.

— Sans doute, pensa-t-il, quelque vieux maître d'école, un original, comme on en trouve encore dans le Jutland.

— Quoique ce ne soit pas ici locus docendi (une salle de conférence), continua le bachelier, je serais heureux de converser un peu avec vous. Vous avez sans doute étudié à fond les auteurs anciens ?

— J'aime à lire tous les ouvrages utiles et intéressants, même les modernes ; mais j'ai peu de goût pour les romans, ceux du moins qui sont de mode aujourd'hui.

— Ah ! fit l'autre en souriant ; il y en a cependant qui sont écrits avec esprit. On en fait cas à la cour. Le roi aime surtout celui qui est intitulé : Iffven et Gaudian ; où sont racontées les aventures du roi Artus et des chevaliers de la Table Ronde.

— Je ne connais pas ce roman-là. Il est de Heiberg, sans doute ?

— Non ; il est de Godfred de Gehmen.

— Voilà un bien vieux nom ! N'est-ce pas celui du premier imprimeur danois ?

— Précisément.

Un bourgeois vint alors se mêler à la conversation, et se mit à parler de la terrible peste, qui, quelques années auparavant — il voulait dire en 1484 — avait désolé le pays. Le conseiller pensa qu'il s'agissait du choléra, et l'entretien continua comme si les interlocuteurs se fussent parfaitement entendus. On dit aussi quelques mots de la dernière guerre des flibustiers en 1490, et le conseiller, supposant qu'on voulait parler des Anglais et du combat de 1801, prit énergiquement parti contre cette nation. Mais ensuite la conversation se compliqua. Le vieux bachelier semblait d'une ignorance étrange au conseiller, et les propos les plus simples de ce dernier choquaient le bachelier par leur excentricité et leur ton aventureux. À la fin ils prirent le parti de discuter en latin ; mais ce n'était pas là ce qui pouvait les mettre d'accord.

— Comment vous trouvez-vous maintenant ? demanda soudain l'hôtesse, en tirant le conseiller par la manche.

Cette question lui rendit toute son anxiété. Dans la vivacité de la discussion, il avait entièrement oublié ses aventures.

— Seigneur ! où suis-je ? dit-il avec terreur, en sentant le vertige s'emparer de son cerveau.

— Buvons du clairet, s'écria le bourgeois, de l'hydromel et de la bière de Brême ; vous ne refuserez pas de boire avec nous.

Deux servantes, dont l'une était coiffée d'un bonnet jaune et rouge, entrèrent pour remplir les verres de la société. Le conseiller était presque fou de désespoir ; ses paroles devenaient de plus en plus incohérentes, et lorsqu'un des buveurs lui reprocha d'être ivre, il en convint humblement et demanda de nouveau avec instance qu'on lui fît venir un fiacre.

Sur ce mot de fiacre, un individu qui était là affirma que l'étranger parlait la langue moscovite.

Jamais le conseiller ne s'était trouvé avec des gens de si bas étage.

— Vraiment, pensa-t-il, on se croirait au milieu de païens ; c'est le moment le plus terrible de ma vie.

L'idée lui vint de passer sous la table pour s'échapper ; mais, comme il cherchait à exécuter ce projet, les buveurs l'aperçurent et le retinrent par les jambes. Dans la lutte les galoches tombèrent, et avec elles disparut l'enchantement.

Le conseiller se retrouva, assis au milieu du ruisseau, dans la rue de l'Est, vis-à-vis de la maison où il avait passé la soirée. Il la reconnut parfaitement, ainsi que tout le quartier, et il aperçut un gardien de nuit qui dormait sur un escalier.

— Seigneur mon Dieu ! s'écria-t-il, il faut donc que je me sois endormi et que j'aie rêvé au milieu de ce ruisseau. Oui, voilà bien

la rue de l'Est. Comme elle est belle et bien éclairée ! En vérité, je n'aurais pas cru qu'un verre de punch pût jamais produire un effet si extraordinaire.

Deux minutes plus tard, il était assis dans un fiacre qui le ramenait chez lui. Les angoisses et les tourments qu'il avait éprouvés lui revinrent en mémoire ; il apprécia alors de tout son cœur le temps où nous vivons, et trouva que, malgré tous ses défauts, ce siècle vaut encore mieux que les siècles passés, du moins pour ceux qui en ont l'habitude.

— Voilà une paire de galoches, dit le gardien de nuit ; elles doivent appartenir au lieutenant qui vient de rentrer, et qui demeure là-haut dans la grande maison.

Le brave homme eût volontiers sonné pour les restituer ; mais il réfléchit que le bruit qu'il ferait réveillerait tous les habitants de la maison.

— Avec ces machines-là, continua-t-il, on doit avoir chaud aux pieds ; c'est du cuir bien doux. Comme la vie est drôle ! Je vois le lieutenant qui se promène là-haut dans sa chambre, tandis qu'il pourrait être couché dans un bon lit bien moelleux… Ah ! c'est un homme bien heureux ! Il n'a ni femme, ni enfants ; il n'est pas comme moi ; il passe toutes ses soirées en joyeuse compagnie. Je voudrais bien être à sa place.

En parlant de la sorte, il avait chaussé les galoches ; aussi à peine son vœu eut-il été formulé qu'il se trouva réalisé.

Le gardien de nuit et le lieutenant ne faisaient plus qu'un seul individu. Il était dans sa chambre, tenant entre ses doigts un papier rose sur lequel était écrite une pièce de vers. Ce n'est pas à

dire pour cela que le lieutenant fût poëte ; mais il est telle situation d'esprit où tout le monde peut éprouver le besoin de faire des vers.

Voici ceux que contenait le papier rose :

SI J'ÉTAIS RICHE !

Si j'étais riche ! — Aux jours de ma première enfance,
Tel était de mon cœur le souhait, l'espérance !
Et quels brillants projets s'y venaient allier !
De rêves dorés quel cortège !
Oh ! si j'étais riche, disais-je,
Je serais un bel officier ;
J'aurais un uniforme, un panache, une épée…
J'ai tout cela ; je suis un officier du roi :
Quant au bonheur, hélas ! mon attente est trompée.
Seigneur, ayez pitié de moi !
Un soir, j'étais assis près d'une enfant charmante,
Que mon cœur invoquait déjà comme une amante.
Elle me souriait, candide, et m'embrassait ;
Je lui racontais des histoires
D'enchantements et de grimoires
Qu'un beau dénoûment finissait.
Oh ! j'étais riche alors, riche de poésie ;
Elle ne voulait pas de moi d'autres trésors.
Mes regards pénétraient dans son âme saisie…
Seigneur, j'étais heureux alors !
Cette enfant, je l'ai vue, en grandissant, ornée
De charmes plus touchants, plus divins chaque année.
Oh ! si je lui disais le secret de mon cœur !

Si sa pitié voulait m'entendre
Et jusqu'à moi faire descendre

De ses yeux un rayon vainqueur !
Peut-être reste-t-il encore une espérance…
Mais non, non, je suis pauvre, et tout me fait la loi
De gémir à l'écart, de souffrir en silence.
Seigneur, tout est fini pour moi !
Dans mon malheur, hélas ! je n'ai qui me console
Que ces vers où mon âme en ses regrets s'isole.
Puissent-ils quelque jour à tes yeux arriver,
Ô de mon enfance embaumée
Compagne toujours bien-aimée !
Et qu'ils te fassent retrouver
Des jours si doux pour moi, pour toi même peut-être,
Où ton affection naïve me combla
D'un bonheur que jamais je ne dois voir renaître…
Seigneur, Seigneur, bénissez-la !

Ce sont là des vers comme on a le droit d'en faire quand on est amoureux, mais qu'on se garde bien de livrer à la publicité, pour peu qu'il vous reste de bon sens.

Lieutenant, amoureux et pauvre ; quel affreux assemblage ! quelle amère dérision du sort ! Le lieutenant ne se dissimulait pas cette vérité. Il appuya sa tête sur la barre de la fenêtre et poussa un long soupir.

— Le pauvre gardien qui dort là-bas dans la rue sur cet escalier n'est-il pas mille fois plus heureux que moi ? Il ne connaît pas ce que moi j'appelle la misère. Il a une femme et des enfants qui rient et qui pleurent avec lui. Il ne se tourmente pas l'esprit, il

prend la vie comme elle est, philosophiquement. En vérité, je voudrais être à sa place.

Aussitôt le gardien de nuit redevint lui-même. Sa position qu'il avait dédaignée quelque temps auparavant lui parut meilleure.

— Quel vilain rêve ! se dit-il, je me croyais à la place du lieutenant là-haut, et cela ne m'allait pas du tout. Il est seul, et moi, lorsque je rentre au logis, j'y trouve ma femme et mes enfants qui m'étouffent de leurs caresses ; jamais je ne pourrais vivre sans eux.

Là-dessus il s'abandonna à ses pensées ayant toujours les galoches à ses pieds.

Une étoile fila dans le ciel.

— En voilà encore une qui tombe, dit-il, et cependant le nombre n'en diminue pas ; je voudrais bien, par curiosité, voir ces belles lumières de plus près ; surtout la lune, qui est plus grosse. Après la mort, dit le jeune étudiant qui fait blanchir son linge par ma femme, nous volons d'une étoile à l'autre ; c'est un rude mensonge ; mais ce serait pourtant bien beau. Je voudrais pouvoir faire un bond jusque là-haut, en laissant mon corps ici sur l'escalier.

Il y a certains propos auxquels on ne doit se laisser aller qu'avec précaution, et avec double précaution lorsqu'on a les galoches du Bonheur aux pieds.

Écoutez ce qui arriva au gardien de nuit, et que cela vous serve d'exemple.

Tout le monde connaît la vitesse du mouvement par la vapeur : nous en avons fait l'expérience, soit sur les chemins de fer, soit dans les bateaux à vapeur ; ce mouvement, en comparaison de celui de la lumière, est plus lent que la marche du colimaçon par rapport à la nôtre. La lumière se meut dans l'espace avec une vitesse dix-neuf millions de fois plus grande que celle du meilleur cheval de course ; et cependant l'électricité est encore plus rapide. La mort est produite par un coup électrique que nous recevons dans le cœur ; l'âme, délivrée, s'envole sur les ailes de l'électricité. La lumière n'exige que huit minutes et quelques secondes pour parcourir près de quarante millions de lieues ; l'âme, par le moyen de l'électricité, fait ce voyage encore plus soudainement.

Le gardien de nuit avait déjà franchi les cent mille lieues qui séparent la terre de la lune. Il se trouvait sur un de ces innombrables anneaux que nous présente la carte de notre satellite. L'intérieur lui faisait l'effet d'un immense chaudron au fond duquel émergeait une ville de l'aspect le plus extraordinaire.

Nous ne saurions donner à nos lecteurs une idée de cette ville autrement qu'en la comparant à un blanc d'œuf délayé dans un verre d'eau : la matière dont elle était formée paraissait transparente et légère, si bien que la cité flottait tout entière dans l'atmosphère avec ses tours, ses coupoles et ses monuments généralement de forme conique.

Le gardien voyait au-dessus de sa tête la terre, sous la forme d'un grand ballon rouge suspendu dans les airs.

En ramenant son regard vers la lune, il y découvrit une multitude de créatures qui, par leur situation hiérarchique, devaient

être ce que nous appelons des hommes, mais qui avaient un tout autre aspect que les hommes de notre globe. La fantaisie qui avait créé ceux-là était infiniment plus riche que ne l'a dit Herschell. Ils parlaient une langue que le gardien ne devait certes pas connaître, et cependant il la comprit. C'est que notre âme possède des facultés bien plus étendues que nous ne le pensons. Ne voyons-nous pas reproduites dans nos songes avec une merveilleuse vérité toutes les scènes de la vie ? Les visages, les physionomies, les inflexions de la voix, les moindres particularités naturelles y sont retracés pour nous avec une netteté qu'il nous est impossible de retrouver au réveil.

Un groupe de lunicoles discutaient sur la nature de notre terre. Ils doutaient qu'elle fût habitée ; et, véritablement, ce ne sont pas des êtres semblables à eux qui pourraient jamais vivre dans une atmosphère aussi épaisse que la nôtre. Ils finirent par déclarer à l'unanimité que la lune seule dans l'univers renfermait des créatures vivantes. Après quoi, ils se mirent à parler politique.

C'est le vrai moment de les quitter et de redescendre dans la rue de l'Est, pour voir ce qu'était devenu le corps du gardien.

Il était resté assis sur l'escalier, immobile avec sa canne dans la main, et le regard tourné vers la lune où voyageait son âme.

— Quelle heure est-il, gardien ? demanda un passant, qui, ne recevant point de réponse, le tira par le bout du nez, pour l'éveiller.

Le corps perdit l'équilibre et tomba à terre comme un corps mort. L'inconnu se sauva, et le lendemain on trouva dans la rue l'infortuné gardien pâle, froid, inanimé. On le porta à l'hôpital.

Il eût été plaisant de voir l'âme revenir alors et chercher son corps dans la rue de l'Est sans pouvoir le trouver. Sans doute, dans son embarras, elle se serait adressée à la préfecture de police (bureau des objets perdus) ; elle aurait fait insérer un avis dans les journaux, et n'aurait pas manqué de parcourir les hôpitaux. Mais il n'y a pas à s'inquiéter de l'âme, lorsqu'elle agit par sa propre inspiration : c'est le corps seul qui la rend stupide.

Une fois à l'hospice, le corps du gardien fut porté dans la salle de dissection, et, tout naturellement, on commença par lui enlever ses galoches. Aussitôt l'âme rejoignit le corps, et, quelques secondes après, l'homme recomplété se portait à merveille. Il déclara que jamais il n'avait passé une si mauvaise nuit, et que, pour un écu, il ne voudrait pas en subir une pareille. Là-dessus il quitta l'établissement, mais les galoches y restèrent.

Tout habitant de la ville de Copenhague connaît l'entrée de l'hôpital Frédéric ; mais, comme il est possible, cher lecteur, que vous ne soyez pas de Copenhague, nous vous ferons une courte description de l'entrée dont il s'agit.

L'hôpital est séparé de la rue par une haute grille formée de grosses barres de fer : ces barres laissent entre elles des intervalles assez grands, du moins si l'on s'en rapporte à certains bruits, pour donner passage à quelques internes fluets, désireux de faire de petites visites au dehors. La partie du corps la plus difficile à passer était toujours la tête ; donc ici, comme il arrive souvent dans le monde, les petites têtes étaient les plus heureuses. Ceci soit dit comme simple explication, sans nulle pensée d'épigramme.

Un des jeunes internes dont on pouvait dire, sous le rapport physique, que c'était une forte tête, se trouvait de garde le soir après celui où a commencé cette histoire. Il entendait au dehors la pluie qui tombait à verse : malgré cela il lui fallait absolument sortir. Un quart d'heure lui suffirait, et, pour ne pas avoir à en parler au concierge, il résolut de prendre la voie de la grille. Au moment de quitter la salle, son regard tomba sur les galoches que le gardien de nuit y avait oubliées ; elles n'étaient pas de luxe par un temps pareil : aussi, sans se douter de leur vertu miraculeuse, s'empressa-t-ii de les mettre à ses pieds. Maintenant il s'agissait de passer sans se faire pincer. C'était la première fois qu'il tentait cette aventure.

— Si j'avais seulement la tête dehors ! se dit-il.

Et la susdite tête, malgré son volume, passa immédiatement, grâce à la puissance des galoches.

Mais il en fut tout autrement du restant de son corps : impossible à l'interne de le faire suivre.

— Il paraît, se dit-il, que je suis trop gros. J'avais cru que ce serait la tête qui offrirait le plus de difficulté ; je me suis complètement trompé.

Il voulut alors retirer sa tête ; mais en vain : tout ce qu'il put faire, ce fut de remuer le cou ; d'abord il se mit en colère ; puis il resta anéanti d'épouvante. Les galoches du Bonheur étaient toutes prêtes à le servir, et malheureusement l'idée ne lui vint pas d'exprimer le désir de quitter la terrible position où elles l'avaient mis. Au lieu de parler, il se démena comme un beau diable, sans arriver à bouger de place. La pluie tombait à torrents ; personne dans la rue ; la main du patient ne pouvait atteindre le pêne de la

serrure, aussi pensait-il avec désespoir qu'il faudrait passer la nuit entière dans cette atroce gêne. Le jour venu, on irait chercher un serrurier pour scier les barres de fer ; mais, pendant ce temps, les élèves de l'école voisine ne viendraient-ils pas le tourner en ridicule et l'assaillir de leurs quolibets ? Qui sait même si tout le quartier des matelots, qui touchait presque à l'hôpital, ne se mettrait pas de la partie, pour se divertir et rire de le voir ainsi au carcan ?

— Grand Dieu ! s'écria-t-il, le sang me monte au cerveau… Je crois que je deviens fou ! Oh ! si je pouvais me retirer de là, je n'y reviendrais de ma vie.

Voilà ce qu'il aurait dû dire un peu plus tôt. C'était déjà fait ! Notre homme subitement délivré s'en alla, à demi suffoqué, reprendre son poste dans la salle.

Mais ne croyez pas que tout soit fini pour lui ; c'est le plus pénible qu'il nous reste à raconter.

La nuit s'était écoulée et le jour du lendemain aussi, sans qu'on fût venu réclamer les galoches.

Le soir une représentation dramatique avait lieu sur un théâtre d'amateurs situé au coin d'une rue isolée. La salle était comble. Parmi les spectateurs se trouvait le jeune interne de l'hôpital, qui semblait avoir mis en oubli son aventure de la nuit précédente. Il avait encore une fois chaussé les galoches pour se garantir de la boue des rues.

Une jeune personne vint réciter une pièce de vers intitulée : « Les lunettes de ma tante. » Lorsqu'on mettait ces lunettes, les

hommes semblaient des cartes à jouer avec lesquelles on pouvait prédire tout ce qui arriverait l'année suivante.

Cette idée frappa l'interne. Il aurait bien voulu posséder de pareilles lunettes.

— Si l'on savait bien s'en servir, pensait-il, on parviendrait peut-être à lire dans le cœur des gens ; ce serait beaucoup plus intéressant que de prévoir les événements de l'an prochain. Je me figure déjà pouvoir pénétrer dans le cœur de tous ces messieurs et de toutes ces dames ; ce serait une espèce de ville souterraine où mon regard ne manquerait pas de faire des découvertes intéressantes. Que d'artifices, de replis étranges, de secrets grotesques ou hideux lui seraient ainsi dévoilés ! Quels vides profonds, quelles assises de rocher je rencontrerais sous une végétation de beaux sentiments et de tendresses raffinées ! Peut-être rencontrerais-je aussi la vertu vraie, plus soucieuse d'être que de se montrer… Oui, je voudrais pouvoir me glisser dans tous ces cœurs sous la forme d'une petite pensée bien subtile et bien agile, et m'initier ainsi à tout ce qui y est renfermé.

Ces mots suffisaient aux galoches. L'interne aussitôt crut sentir son corps se dissoudre, et il commença à voyager, comme il l'avait souhaité, à travers les cœurs des spectateurs.

Le premier qu'il visita était celui d'une femme mariée. Il crut être dans un établissement orthopédique, où l'on voit accrochées aux murs des moulures en plâtre de tous les cas de difformité : mais il y avait cette différence que, dans le cœur de cette dame, ces figures étaient la représentation des défauts corporels et spirituels de toutes ses amies.

L'interne (nous pouvons lui conserver ce nom) s'enfuit au plus vite dans un autre cœur de femme. Celui-ci lui parut comme une cellule paisible où une lampe éclairait doucement de ses rayons les versets du Livre sacré. Les parfums d'innocence et de recueillement qu'on respirait dans cet asile le rendaient lui-même meilleur. Il se sentit digne alors de pénétrer dans un autre sanctuaire : c'était comme une pauvre mansarde où une mère malade se désolait en regardant son enfant. Mais le soleil d'or du bon Dieu apparut à la fenêtre ouverte ; des roses gracieuses y fleurirent, et deux charmants petits oiseaux firent entendre leurs gazouillements, tandis que la mère, plus calme, implorait la bénédiction du ciel pour son enfant bien-aimé.

Puis l'interne traversa un étal de boucher ; de la viande et rien de plus : c'était le cœur d'un homme riche et bien posé, dont le nom figure dans l'Almanach du commerce. De là le voyageur passa dans le cœur de la veuve d'un millionnaire : c'était un vieux pigeonnier avec le portrait de l'époux défunt qui servait de girouette.

Ce fut, après cela, une grande salle dont tous les murs étaient cachés sous des glaces d'un grand prix. Leur disposition multipliait les objets à l'infini. Au milieu de cette magnificence était assise, semblable à un Dalaï-Lama, l'individualité insignifiante d'un personnage infatué de lui-même et de ses richesses.

Le pauvre interne ne savait comment s'expliquer à lui-même cette merveilleuse pérégrination.

— Je crois, se dit-il, que j'ai des dispositions à la folie.

Et il se rappela en même temps l'aventure de la veille, quand sa tête s'était trouvée prise entre les barreaux de la grille.

— C'est là que j'aurai attrapé mon mal, continua-t-il ; il faudra que je me soigne. Peut-être un bain russe me serait-il favorable ; je voudrais bien en prendre un.

Aussitôt il se trouva tout habillé, avec ses bottes et ses galoches, dans une étuve où des gouttes d'eau brillante lui tombaient du plafond sur la tête.

— Ouf ! s'écria-t-il, en s'échappant au plus vite par la salle ; de l'eau froide !

Les garçons, à sa vue, tressaillirent comme tout prêts à s'enfuir.

— N'ayez pas peur, leur dit-il, c'est un pari.

Et il s'esquiva pour rentrer chez lui.

Dès qu'il fut arrivé dans sa chambre, il s'appliqua deux larges vésicatoires, l'un sur la nuque et l'autre sur les reins pour combattre les symptômes de la folie.

Le lendemain tout son dos était à vif : ce fut ce que les galoches du Bonheur lui valurent de plus positif.

Un jour, le gardien de nuit, que sans doute on n'a pas encore oublié, se rappela les galoches qu'il avait laissées à l'hôpital. Il retourna les chercher, et, comme personne ne les reconnut pour siennes, il les déposa au bureau de police.

— Elles ressemblent aux miennes comme deux gouttes d'eau, dit un de messieurs les employés, en examinant la trouvaille. L'œil exercé d'un savetier n'y verrait aucune différence.

Puis il mit les deux paires l'une à côté de l'autre pour en faire la comparaison.

Un agent de police vint en ce moment lui parler et, après quelques minutes d'entretien, l'employé revint à ses galoches ; mais il lui fut impossible de reconnaître lesquelles étaient les siennes.

— Ce doit être celles qui sont mouillées, pensa-t-il.

Mais pas du tout : les galoches qu'il s'attribuait par ce motif étaient précisément celles du Bonheur.

Personne n'est infaillible, pas même la police.

Après avoir mis les galoches, il prit quelques papiers sous son bras et quitta le bureau pour rentrer chez lui. Comme c'était un dimanche et qu'il faisait un temps magnifique, il eut l'idée de faire une promenade dans le parc de Frédéricsberg ; et, en vérité, le brave jeune homme avait bien gagné cette petite distraction.

D'abord, il marcha machinalement, sans donner par conséquent aux galoches aucune occasion d'exercer leurs sortilèges. Vers le milieu de la grande allée, il rencontra un de ses amis, un jeune poète qui lui apprit qu'il partait le lendemain pour un voyage à l'étranger.

— Comment ! vous partez encore ? dit l'employé. Êtes-vous heureux de ne dépendre de personne ! Tandis que vous vous envolez à votre guise, nous autres, nous avons la chaîne au cou.

— Oui, mais une chaîne qui vous garde de la misère ; vous n'avez pas à penser au lendemain, et, dans vos vieux jours, vous êtes sûrs d'avoir du pain.

— N'importe, la position d'un poëte doit être remplie d'agréments. Personne ne vous morigène ; vous êtes maître absolu de vos actions. Vive l'indépendance ! Si vous saviez ce que c'est que de rester cloué toute la journée à son bureau !

Le poëte secoua la tête ; l'employé fit de même, et ils se séparèrent, gardant chacun leur opinion.

— Ce sont des êtres à part, ces poëtes ! pensait le bureaucrate. Je voudrais bien avoir leur organisation ; je suis sûr que je composerais de superbes élégies. Pour un poëte, le printemps ne cesse jamais de courir. Le ciel est brillant et limpide. Des nuages argentés se balancent sur l'azur comme sur les flots la voile, comme les rêves dans l'âme heureuse. Partout la verdure réjouit le regard, et l'air est rempli de parfums qui pénétrent jusqu'au cœur… Jamais, non, jamais je n'ai senti comme en cet instant le bienfait de la vie et les charmes de la nature !

Ce soliloque suffit pour nous démontrer que le vœu de celui qui s'y livrait avait été exaucé, et que l'employé était devenu poëte.

Il continua sa route en se remémorant ses premières années d'enfance chez sa bonne et vieille tante, lorsque, l'hiver, il traçait de petits ronds sur les vitres glacées, en contemplant la perspective qu'offrait à ses yeux le canal avec ses navires. Il se rappelait quel ravissement il avait éprouvé à voir, malgré le froid, une petite violette pousser et fleurir dans sa chambre. Il songea ensuite avec mélancolie à sa position qui l'obligeait à expédier des passeports pour ceux qui partaient, pendant que lui-même demeurait cloué à ses occupations prosaïques. Enfin, pour faire diversion à ses pensées, il chercha dans sa poche un document qu'il lui était

nécessaire de parcourir. Mais quelle ne fut pas sa surprise lorsqu'il lut sur le papier : Madame Sigbrith, tragédie intime en cinq actes !

— Qu'est-ce que cela ? s'écria-t-il… L'écriture est de ma main. Aurais-je fait une tragédie sans le savoir ?

Il lut encore ceci : Une passion à la promenade, drame-vaudeville en trois actes.

— Mais d'où diable me vient tout cela ? Il faut que quelqu'un ait pris ma poche pour la sienne. Voici encore une lettre : elle est du directeur du théâtre… Il refuse les pièces. Ah ! il les refuse !…

Il s'assit sur un banc et s'abandonna à de profondes méditations, sans parvenir, comme on le pense bien, à éclaircir le mystère qui l'intriguait.

Au bout de quelque temps, il releva brusquement la tête et se remit à marcher à grands pas.

— Je suis dans une exaltation inconcevable, se disait-il. Je crois dormir et rêver. Et en effet tout cela ne peut être qu'un songe ; demain, quand je me réveillerai, j'en sentirai encore mieux l'absurdité.

Il s'arrêta sous les arbres et se mit à regarder mélancoliquement les oiseaux joyeux qui chantaient en sautillant de branche en branche.

— Hélas ! soupira-t-il, ces petites créatures sont bien plus heureuses que moi ; si je pouvais former un vœu qui s'accomplît, je souhaiterais d'avoir des ailes et de devenir une alouette.

Et voilà, au même instant, les manches et les pans de son habit qui se raccourcissent et se changent en ailes, le reste qui se couvre de plumes et les galoches qui se tournent en griffes, Il s'aperçoit fort bien de la métamorphose.

— Je savais bien que je rêvais, se dit-il en riant ; mais je n'ai jamais fait un songe aussi ridicule.

Là-dessus il s'envole au milieu des branches vertes, et se met à chanter de toutes ses forces ; mais ce chant était médiocre ; le poëte avait disparu.

— Eh bien, disait-il, ce sera une existence fort agréable : le jour, je confectionnerai des actes au bureau de police, et, la nuit, je voltigerai dans la campagne sous la forme d'une alouette. On pourrait faire une féerie sur ce sujet.

Il descendit dans l'herbe, et s'y promena, en explorant tous les petits replis du sol, et becquetant les tiges de graminées qui lui faisaient l'effet des palmiers de l'Afrique. Tout à coup il se trouva enseveli dans une nuit profonde ; c'était un enfant qui l'avait couvert de sa casquette. Bientôt une main parut et saisit l'employé par les plumes.

— Insolent gamin ! s'écria-t-il, prends garde à ce que tu fais ; je suis employé de la police.

Mais ces paroles ne résonnaient aux oreilles de l'enfant que comme de chétifs piaulements. Il partit tout joyeux avec sa proie, et, au sortir des bois, il la céda pour la somme de trois sous à deux collégiens. Ces derniers emportèrent l'alouette à la ville.

— Heureusement que c'est un rêve, se dit l'employé, sans cela je serais bien inquiet. J'étais poète, à présent me voici alouette ;

c'est sans doute la nature poétique qui a opéré en moi cette transformation. Misérable sort en définitive que celui d'un oiseau, surtout lorsqu'on tombe entre les mains des enfants. Nous verrons comment tout cela finira.

Les deux collégiens entrèrent avec leur acquisition dans un beau salon, où ils furent reçus par une grosse dame des plus souriantes. Pourtant elle fit une grimace à la vue d'un oiseau si vulgaire. Il n'aurait été bon, suivant elle, qu'à abandonner au chat. Mais, sur les instances des enfants, elle leur permit de le loger dans une cage vide qui se trouvait suspendue à la fenêtre. L'alouette eut pour voisins, d'un côté, un brillant perroquet, à la mine bouffie et hautaine, logé dans une spacieuse cage dorée, et, de l'autre côté, un charmant petit serin, qui lui souhaita la bienvenue par une série de trilles et de roulades gracieuses.

— Criard ! veux-tu te taire ? dit la dame, en lui jetant son mouchoir de batiste.

— Pip ! pip ! fit le serin ; voilà la neige qui s'est abattue sur ma cage.

Quant au perroquet, il regarda avec dédain le nouveau venu.

— Soyons des hommes ! s'écria-t-il.

C'était la seule phrase qu'il sût prononcer d'une façon passable.

L'alouette comprenait parfaitement le langage de son camarade le serin.

— Je volais sous les arcades des palmiers et dans les touffes des orangers toujours verts, toujours fleuris, chantait l'oiseau

doré, je m'élançais avec mes sœurs et mes frères au-dessus du lac, où flottent les nénuphars ; je rencontrais des perroquets aux mille couleurs, et j'écoutais avec ravissement les histoires merveilleuses qu'ils me racontaient.

— Des oiseaux sauvages et sans éducation ! interrompit le perroquet. Non ! soyons des hommes !

— Il ne te souvient donc plus, reprit le serin, des essaims joyeux de jeunes filles qui venaient, les bras entrelacés de fleurs, danser à l'ombre des arbres odoriférants ? Il ne te souvient plus des fruits délicieux des tropiques et des sucs bienfaisants que nous prodiguaient les plantes des forêts ?

— Il m'en souvient fort bien, mais je me plais mieux ici, où je suis copieusement nourri et traité avec considération. On me trouve de l'esprit, et c'est surtout là ce qu'il me faut. Soyons des hommes ! Toi, tu as une âme exaltée, du génie, si tu veux ; mais pas le sens commun. Souvent, lorsque tu chantes, tu montes si haut, qu'on en a mal aux nerfs et qu'on est obligé de te faire taire : moi, au contraire, plus je fais de tapage, plus on ; est content. Je n'ai qu'une note, mais c'est la bonne, et je suis le mieux partagé de nous deux.

— Ah ! ma patrie bien-aimée ! chanta encore le serin, ne te reverrai-je plus ? Chanterai-je toujours loin de toi tes golfes bleus et tranquilles, où les branches flexibles des arbres effleurent, comme en dansant, la surface des eaux ? Ne pourrai-je, avant d'expirer, parcourir encore tes forêts vierges et tes rivages dorés en compagnie de mes frères libres et joyeux ?

— Finis-en donc avec tes élégies, reprit le perroquet ; tâche plutôt de nous faire rire. Rire, c'est la faculté exclusive des créa-

tures de premier ordre. Vois si un chien ou un chat savent rire. Non les hommes seuls jouissent de ce privilège… Ha ! ha ! ha !… soyons des hommes !

— Pauvre petit oiseau gris du nord, dit le serin à l'alouette ; on t'a donc fait aussi prisonnier. Il doit faire bien froid dans tes forêts de sapins, mais du moins on y jouit de la liberté. Eh bien, regarde : on a oublié de refermer ta cage ; la fenêtre est entr'ouverte… Vite ! sauve-toi !… sauve-toi !

L'employé obéit par instinct ; mais à peine fut-il hors de la cage, qu'un grand chat, aux yeux verts et étincelants, se mit à lui faire la chasse.

Àla vue du terrible quadrupède, le serin voleta étourdiment dans sa cage, et le perroquet battit des ailes en criant à plusieurs reprises : « Soyons des hommes ! » Malgré sa frayeur, l'employé eut la force de s'élancer, par la fenêtre. Il n'arrêta son vol que bien loin de là, lorsque, épuisé de fatigue, il fut contraint de se reposer sur un toit.

Àla maison en face de lui, une fenêtre ouverte laissait voir l'intérieur d'une petite chambre, dont l'aspect avait je ne sais quel charme pour l'alouette. Elle y entra et, se perchant sur la table, regarda autour d'elle avec étonnement. — C'était la propre chambre de l'employé !

— Soyons des hommes ! répéta-t-il en empruntant la formule de satisfaction du perroquet, et à l'instant même il se trouva devant sa table, assis et dans son costume d'employé.

— Bon Dieu, comme j'ai dormi, s'écria-t-il ; et quel abominable cauchemar !

Le lendemain de bonne heure, comme l'employé était encore dans son lit, son voisin, un jeune licencié, entra dans sa chambre,

— Prête-moi tes galoches, dit-il ; je voudrais descendre au jardin fumer une pipe ; il fait un temps superbe, mais les allées sont toutes mouillées.

Un pommier, un prunier, une douzaine de rosiers et un tapis de gazon ; voilà en quoi consistait le jardin en question ; mais, dans une grande ville, on le trouvait encore fort beau.

Le jeune homme s'y promenait en tournant sur lui-même, rêvassant et projetant en l'air de grosses bouffées de fumée. Le cor d'un postillon retentit dans la rue.

— Ah ! s'écria le licencié, il n'y a pas de plus grand bonheur au monde que de voyager. Ce serait le seul remède contre ce vide profond que je sens dans mon cœur ; mais je voudrais m'en aller bien loin… Je voyagerais d'abord en Suisse, puis en Italie, ensuite en…

Heureusement les galoches avaient déjà produit leur effet accoutumé : sans cela Dieu sait où il serait allé.

Le voilà donc voyageant au beau milieu de la Suisse, encaissé, lui huitième, dans l'intérieur d'une diligence. Il souffrait de douleurs de tête, de crampes dans le cou. Ses pieds gonflés étaient horriblement serrés dans ses bottes. Il flottait dans une sorte de torpeur douloureuse qui ne lui permettait ni de dormir ni de s'éveiller. Dans sa poche de droite il avait une lettre de crédit, dans celle de gauche son passeport, et suspendue sur sa poitrine une bourse contenant un certain nombre de pièces d'or. À chaque instant il se figurait avoir perdu l'un ou l'autre de ces objets pré-

cieux ; aussi sa main en allant tâter successivement les trois endroits, décrivait-elle un triangle continuel.

Il se redressa pour jouir de la perspective imposante de la contrée ; mais un paquet de cannes, d'ombrelles et de chapeaux bouchait presque complètement la portière. Le ciel était sombre. Les forêts de sapins, dont les sommets se perdaient dans les nuages, apparaissaient, à travers la brume, comme des bruyères accrochées aux flancs des montagnes. Le licencié répéta, pour s'encourager, ces vers composés à la louange de la Suisse par un poëte célèbre qui a voulu les laisser inédits :

Ici ma joie est infinie !
Je vois le superbe Mont-Blanc !
Si ma bourse était bien garnie,
Ici, je passerais ma vie,
Ici, je m'éteindrais content !

Tout à coup la neige commença à tomber, et le vent siffla avec violence.

— Ouf ! soupira le jeune homme, je préférerais être de l'autre côté des Alpes ; la température y est douce et clémente… Et puis je pourrais déposer ma lettre de crédit qui m'empêche ici de jouir des beautés de la nature, tant j'ai peur de la perdre. Je voudrais bien être en Italie.

En conséquence de ce souhait il se trouva sur la route entre Florence et Rome. Le lac Trasimène étalait sa nappe dorée au pied des montagnes bleuâtres. À l'endroit où Annibal battit Flaminius, des ceps de vignes surchargés de raisins croissaient paisiblement au soleil. De charmants enfants à moitié nus gardaient

des troupeaux de porcs noirs à l'ombre des lauriers-roses. C'était fort beau,

Mais le licencié ni ses compagnons de voyage n'étaient en humeur admirative. Des mouches et des moucherons enragés envahissaient la voiture par milliers. On avait beau agiter autour de soi des branches de myrte, les piqûres se multipliaient. Tous les voyageurs avaient la figure gonflée et marbrée de taches rouges. À chaque instant le cocher se voyait obligé de descendre pour délivrer les malheureux chevaux des essaims compactes de moustiques, qui, par leurs atteintes, les empêchaient d'avancer. Le soleil se coucha ; un froid glacial pénétra instantanément toute la nature. On eût dit l'air humide d'un sépulcre remplaçant la vivifiante chaleur du soleil. En même temps les montagnes et les nuages se teignaient de cette étrange couleur verte, qu'on ne retrouve que sur les anciens tableaux des maîtres, effet de lumière inconcevable pour quiconque n'en a pas été témoin.

Tout cela était superbe ; mais nos voyageurs avaient l'estomac vide et le corps fatigué ; tous leurs désirs se concentraient sur une bonne auberge.

La route traversait un bois d'oliviers, après lequel la voiture s'arrêta enfin devant un cabaret isolé. Une douzaine de mendiants estropiés entourèrent les voyageurs ; le plus valide, pour nous servir d'une expression de Maryat, ressemblait au fils aîné de la faim parvenu à l'âge de sa majorité ; les autres étaient ou aveugles ou paralysés et quelques-uns, faute de jambes, marchaient avec les mains.

— Eccellenza, miserabili ! crièrent-ils en montrant leurs membres infirmes.

L'hôtesse, les pieds nus, les cheveux tout emmêlés, vêtue d'une blouse sordide, vint au-devant de ses hôtes.

Les portes de la salle étaient attachées avec des ficelles ; le sol se composait d'un mélange de pavés, de briques et de boue ; des chauves-souris grouillaient au plafond, et, chose plus grave, tout le logis exhalait une odeur pour laquelle il n'existe pas d'expression.

— Servez-nous à manger dans l'écurie, dit un des voyageurs ; là, du moins, on sait ce qu'on sent.

Bien entendu, les mendiants n'avaient pas cessé un seul instant leurs lamentations : « Miserabili ! Eccellenza ! »

Le dîner fut composé d'une soupe à l'eau rehaussée d'huile rance, de poivre et de sel ; d'une salade assaisonnée avec les mêmes ingrédients, d'œufs plus ou moins frais et de crêtes de coqs. Le vin même avait un goût inquiétant ; c'était une véritable médecine.

Àla nuit, on barricada les portes avec des malles. Un des voyageurs à tour de rôle devait monter la garde, pendant que les autres dormiraient. Le sort tomba d'abord sur le licencié : il s'y soumit sans enthousiasme.

La chaleur était étouffante ; les moustiques bourdonnaient et piquaient avec un acharnement croissant ; les mendiants ronflaient au dehors et soupiraient en rêvant : « Miserabili ! Eccellenza ! »

— C'est beau de voyager, pensa le licencié, seulement il ne faudrait pas avoir de corps à soigner. Si l'esprit pouvait s'envoler tout seul et laisser le corps se reposer !... Partout où je me trouve,

je sens en moi ce même vide inexplicable. Je voudrais quelque chose de mieux que les jouissances matérielles de la vie ; mais quoi ?… Quel est ce trésor ?… Et où le chercher ?… N'importe, enfin ! je voudrais posséder le bonheur suprême !

Et à peine eut-il prononcé ces mots, qu'il fut transporté dans sa chambre. De longs rideaux blancs pendaient aux fenêtres ; au milieu de la pièce était placé un cercueil, et, dans ce cercueil, le licencié dormait du sommeil éternel.

Son vœu était exaucé : le corps reposait, l'esprit voyageait.

« Mieux vaut être assis que debout ; mieux vaut être couché qu'assis ; mieux vaut être mort que vivant. » Ainsi parle un proverbe oriental, et c'est bien dit, du moins quant au dernier point, par la raison toute simple que la mort n'est que le commencement de l'immortalité et que l'infini vaut mieux que le fini. Il n'y a rien là qui n'eût été conforme aux sentiments du licencié, comme l'attestaient ces vers écrits par lui la veille même de son trépas :

En vain on t'interroge, on te suit à la trace ;
Mystérieuse mort, ton silence est de glace,
Et des croix de bois noirs marquent seules, hélas !
— Ton passage ici-bas.
Mais notre âme t'échappe ; elle franchit l'espace,
Les cercles étoilés, pour arriver au ciel :
En elle, il n'est rien de mortel,
Et sur la tombe, humble ou superbe,
Elle ne pousse pas comme une touffe d'herbe.

Tout à coup deux figures de femmes apparurent dans la chambre solitaire. Nous les connaissons déjà ; c'étaient la fée de

la Tristesse et la messagère du Bonheur.

Elles se placèrent chacune d'un côté de la pièce et se penchèrent sur le visage glacé du jeune homme que le suaire ne recouvrait pas encore.

— Tu sais à présent, dit la Tristesse, tu sais quel est le bonheur que tes galoches peuvent procurer à l'humanité.

— Du moins, répondit l'autre fée, elles auront donné à celui qui dort ici une félicité durable.

— Nullement, reprit la Tristesse : car il ne peut pas recevoir sa récompense avant de l'avoir méritée, avant d'avoir accompli la mission qui lui est assignée par la Volonté suprême ; et il ne doit pas non plus être puni pour avoir parlé inconsidérément, sans savoir ce qu'il disait. Puisque tes faveurs n'ont servi qu'à l'égarer et à le désespérer, c'est moi désormais qui lui viendrai en aide. Je ne suis ni l'ennui, ni le découragement : je n'exclus que l'impatience et la vaine agitation ; mais je garde avec moi la force, la résolution sérieuse et le sentiment austère du devoir. Que celui que nous regardons ici sache apprécier mes bienfaits et il ne regrettera jamais les tiens.

En achevant de parler, elle enleva les galoches des pieds du licencié, qui s'éveilla aussitôt, comme s'il n'eût été qu'endormi. C'était, en tout cas, un sommeil qui devait lui donner beaucoup à penser, et lui faire à l'avenir mieux comprendre les obligations de la vie.

Les deux fées avaient disparu de la chambre.

— Tiens, dit la Tristesse à sa compagne en s'en allant, reprends tes galoches, et dorénavant ne les confie qu'à ceux d'entre

les hommes qui posséderont déjà la résignation vraie, cette sagesse suprême de l'humanité. De cette façon, il pourra, je crois, se passer du temps avant qu'elles soient usées.

La Soupe à la brochette

— Quel dîner ! disait une vieille souris à une plus jeune qui n'avait pas été invitée au régal en question. Quel excellent dîner nous avons fait hier ! Vingt convives seulement me séparaient du roi et j'en étais justement fière. Rien ne manquait au festin : du pain moisi, du lard, des chandelles, des boudins, des noix rances et des rognons à la brochette. Après un court intervalle, les mets déjà servis ont reparu dans le même ordre, et nous avons eu tous l'ineffable satisfaction d'avoir doublement dîné. Une conversation sans étiquette s'est ensuite établie. Chacun était heureux et à l'aise. Rien ne restait sur la table, hors les brochettes des rognons, ce qui a tout naturellement amené la conversation sur la soupe à la brochette. Tout le monde en avait entendu parler, mais personne n'en connaissait la préparation. La conversation s'animant, un toast fut porté à l'inventeur inconnu de ce mets incomparable. Une jeune souris, d'un esprit très-malicieux, regretta de ne pas le voir placé à la tête des bureaux de bienfaisance. Le roi se leva à son tour : il promit que celle qui retrouverait la soupe en question monterait sur le trône, et qu'il la prendrait pour compagne. Il ajouta qu'un délai d'un an et un jour était accordé à toutes pour résoudre ce problème.

— Bien, bien, dit la jeune souris ; et comment s'y prend-on pour fabriquer cette soupe à la brochette ?

— Comment on s'y prend ? répliqua Sa Majesté ; c'est ce que toutes ne manqueront pas de se demander, jeunes et vieilles, grandes et petites. Toutes voudraient bien monter sur le trône ; mais fort peu se sentiront le courage de s'en aller courir le monde, de s'exposer à mille fatigues, en travaillant sans relâche pour acquérir les connaissances qui conduiraient à la découverte du secret merveilleux. On ne se résigne pas facilement à quitter sa famille et ses habitudes. Loin de sa patrie, trotte-t-on souvent sur des croûtes de fromage, respire-t-on à souhait les agréables parfums du lard ? Au lieu de cela, que de dangers ! Comment y échapper ? Qui sait si l'on ne mourra pas de faim ; si l'on ne sera pas dévoré par quelque chat trop bien appris ?

Ces réflexions ironiques avaient refroidi les plus courageuses, et, en dépit du prix offert, on ne s'empressa point à tenter l'aventure. Cependant quatre petites souris pauvres, mais fort gentilles, se déclarèrent prêtes à se mettre en route, et s'y mirent en effet. Chacune d'elles emportait une des brochettes, qui devait lui rappeler le but auquel elle aspirait, et, en même temps, lui servir de bâton de voyage.

C'était le 1 mai qu'elles étaient parties ; au 1 mai suivant, trois d'entre elles se trouvaient de retour ; la quatrième ne paraissait point. Elle n'avait même pas fait donner de ses nouvelles, bien que le concours fût clos et que le grand jour de la décision fût arrivé.

— Il faut toujours, dit le roi, qu'une fête soit attristée par quelque malheur. C'est vraiment insupportable ! Par ses ordres, toutes les souris de plusieurs lieues à la ronde avaient été conviées pour la solennité. La réunion avait lieu dans une vaste cuisine qui ne servait, en ce moment, que de magasiné provi-

sions. Les voyageuses occupaient les places de premier rang, et à celle où se serait mise la souris absente, on avait planté une brochette surmontée, en guise de crêpe, d'une peau de saucisson fumé.

Les invitées ne devaient donner leur avis que sur l'ordre du roi et après que les trois concurrentes auraient parlé. À présent, veuillez redoubler d'attention ; l'historien cède la parole aux souris.

— Lorsque je suis partie, dit la première petite souris, je croyais, comme tant d'autres de mon âge, que je possédais déjà toute la sagesse du monde ; mais, je le reconnais à présent, pour devenir sage, il faut des mois et peut-être des années d'expérience.

Je m'embarquai sur un navire qui faisait voile pour le nord. J'avais entendu dire qu'un cuisinier de vaisseau devait être des plus habiles, et capable avec peu de chose de satisfaire l'appétit de beaucoup de monde. Je fus bien vite détrompée à la vue de ces amas de porc, de poisson salé et de farine qu'il avait à sa disposition. En mer, je vous le certifie, on vit fort bien, mais on n'y apprend rien qui puisse servir pour préparer la soupe à la brochette.

Après une traversée de plusieurs jours et de plusieurs nuits, le navire, sans cesse balancé par les vagues et quelquefois secoué par la tempête, arriva heureusement à sa destination, dans l'extrême nord, il me tardait de reprendre pied sur la terre ferme.

Quelle chose étrange de se trouver ainsi pour la première fois en pays étranger, à plusieurs centaines de lieues de celui où on a reçu le jour ! Je vis là des forêts immenses, peuplées de sapins et

de bouleaux, qui exhalaient une odeur si forte que je ne pouvais m'empêcher d'éternuer. La vue de ma brochette me faisait aussi regretter bien sincèrement les rognons du festin donné par Sa Majesté.

Je rencontrai ensuite des lacs d'une eau vive et transparente, sillonnés par des essaims de cygnes. De loin, on les aurait pris pour l'écume même des flots ; mais quand ils s'approchèrent, je les reconnus.

Quel que soit leur plumage, ils n'en appartiennent pas moins à la famille des oies ; cela se voit bien à leur façon de marcher : personne ne peut renier son origine.

Je m'étais mise en relations avec les souris de la forêt et des champs voisins ; mais malheureusement elles vivent dans la plus crasse ignorance de la cuisine et de tout ce qui s'y rapporte.

Lorsque je leur parlai de la soupe à la brochette, elles trouvèrent cette idée si extraordinaire qu'on en fit bientôt des gorges chaudes. Il n'y en eut pas une qui ne me regardât comme une folle, et je fus en butte à mille plaisanteries fort désagréables. J'étais loin de penser que c'était dans cette contrée si peu civilisée que je devais être initiée au grand secret. A l'extrémité de la forêt où j'avais élu domicile, il y avait un hameau composé de trois ou quatre maisons. Les habitants avaient élevé au milieu un grand mât orné de guirlandes et de rubans, pour fêter le retour du printemps. Les jeunes filles et les garçons s'amusaient à danser autour de ce mât, au son de la musique. La danse joyeuse continuait après le coucher du soleil. Après les avoir regardés un instant à la lueur de la lune, je me retirai dans mon trou garni de mousse, pour me reposer, avec ma brochette serrée entre mes pattes.

En bonne conscience, qu'est-ce qu'une souris aurait pu faire dans un bal champêtre?

J'étais sur le bord d'une espèce de place circulaire blanchie par les rayons de la lune, et au milieu de laquelle se trouvait un arbre revêtu d'une mousse si fine, qu'au toucher on aurait pu la prendre pour la peau d'un roi. La couleur en était verte et faisait du bien aux yeux. Tout à coup, je vis s'avancer une multitude de petites créatures charmantes, si petites qu'elles ne m'allaient que jusqu'au genou. Elles ressemblaient aux hommes ; mais elles étaient beaucoup mieux proportionnées. On les appelait Elfes. Leurs vêtements étaient formés de pétales de fleurs, garnis d'ailes de mouches et de moucherons en guise de dentelles. Elles avaient l'air de chercher je ne sais quoi; et plusieurs s'approchèrent tout près de moi. Soudain, celle qui paraissait être à leur tête désigna ma brochette en disant :

- Tenez, voilà précisément ce que nous cherchons! Il est. vraiment admirable !

Et elle était comme en extase devant mon bâton de voyage.

- Je veux bien vous le prêter, leur dis-je, mais il faudra me le rendre.

- Nous te le rendrons, me dirent toutes ensemble les petites créatures, et elles emportèrent le bâton pour le planter dans la verdure au milieu de la place. Elles aussi voulaient fêter le printemps et il fallait voir avec quel goût exquis ma brochette fut ornée.

De petites araignées la pavoisèrent en entier de ré- seaux vaporeux que faisait flotter gracieusement la brise du soir. Puis les

Elfes prirent aux ailes des papillons leur poussière aux mille couleurs, et en parsemèrent la toile blanche et délicate qui parut alors toute brodée de fleurs et de pierreries. C'était un travail merveilleux et d'un éclat si resplendissant que mes yeux avaient peine à le supporter.

Je suis bien sûre qu'on n'a jamais vu, depuis que le monde est monde, une si magnifique brochette.

Lorsque les préparatifs de la fête furent ainsi terminés, la foule des Elfes arriva et je fus invitée à jouir du spectacle de leurs divertissements, mais de loin : car ma taille leur inspirait une certaine appréhension.

Alors commença une musique non moins singulière que ravissante ; on aurait dit des milliers de petites clochettes rendant des sons variés. Le chant du cygne vint s'y marier avec celui du coucou et du merle. Puis toute la forêt parut se joindre au concert. On entendit la voix de cristal des ruisseaux, le frémissement des insectes, les murmures des feuillages. Jamais harmonie plus enchanteresse ne caressa des oreilles quelconques. Et dire que tous ces accents sortaient de ma brochette ! On voit bien que le charme et la puissance d'un instrument dépendent surtout de celui qui l'a entre les mains.

J'étais profondément émue, si heureuse que j'en pleurais, comme une petite souris sait pleurer.

Vraiment la nuit fut trop courte ; le souffle du matin emporta les réseaux flottants avec leurs broderies, il ne resta plus rien de l'incomparable travail si rapidement et si artistement accompli par les araignées et par les Elfes. Six d'entre ces dernières vinrent me rapporter ma glorieuse brochette, et me demandèrent ce que

je souhaitais pour ma récompense. Je les priai de me donner la recette de la soupe à la brochette.

— Mais tu as déjà vu comment on la prépare, répondit l'une d'elles en riant ; seulement tu n'as peut-être pas reconnu ton bâton.

— Vous voulez vous moquer de moi, répliquai-je ; mais je parle sérieusement. — Je les mis au fait des motifs de mon voyage, — De quel profit, ajoutai-je, sera pour le roi des souris et pour notre puissant empire toute cette magnificence dont j'ai été témoin ? Quand bien même il y aurait eu là, ce dont je doute, quelque chose qui se rapporte à la fameuse soupe, à quoi bon, si je ne puis moi-même la faire savourer à notre bien-aimé monarque ?

Alors l'Elfe, posant son doigt effilé sur une fleur de violette, me répondit :

— Fais attention ; je vais seulement toucher ton bâton : après cela, si tu le poses sur le cœur de ton roi, il se couvrira de violettes, fût-ce même au milieu de l'hiver. À ce don, j'enjoindrai un autre qui te prouvera toute notre gratitude.

Et la petite souris, avant de s'expliquer sur ce dernier point, ayant approché sa brochette du cœur du roi, on en vit immédiatement sortir un charmant bouquet de violettes. Le parfum s'en répandit si fortement dans la cuisine, que le roi ordonna aux souris placées près de la cheminée de mettre un peu leur queue auprès du foyer afin de purifier l'air par une légère odeur de roussi.

La senteur des violettes n'est point ce qu'il faut aux souris.

— À présent, dit Sa Majesté, qu'est-ce que cet autre don que l'Elfe a voulu te faire ? J'espère qu'il est un peu moins ridicule que le premier.

— Je ne sais, répondit la petite souris un peu déconcertée. C'est à votre gracieuse Majesté qu'il appartient d'en juger.

Là-dessus elle retourna sa brochette. Les fleurs disparurent. Elle éleva alors le morceau de bois enchanté en l'air comme un bâton à prendre des mesures, et à l'instant même commença une musique des plus extraordinaires, mais qui n'avait rien de commun avec celle que la souris avait entendue dans la forêt. Le présent concert ne pouvait être de mise autre part que dans une cuisine. Le vent sifflant par le tuyau de la cheminée, les marmites versant leur contenu dans le feu, la pelle et les pincettes entrechoquées, tels étaient les accords qui se trouvaient reproduits ici, d'une façon à s'y méprendre.

La souris baissa son bâton et le bruit s'atténua. On n'entendait plus que la chanson de la bouillotte et le murmure de tous les pots, grands et petits, dont l'un semblait commencer à bouillir, tandis que l'autre finissait. Il était impossible d'imaginer des accents plus naturels.

La petite souris agita son bâton avec une vélocité fébrile. Alors le fracas reprit et s'éleva bientôt à un si formidable diapason, qu'elle-même en laissa tomber la brochette par terre.

— Que d'embarras pour arriver à cette soupe ! s'écria le vieux roi ; allons, voyons, c'est assez chanté, servez-la-nous.

— Mais je vous l'ai déjà servie dit la voyageuse en s'inclinant, il n'y a pas autre chose.

— Comment ! pas autre chose ? reprit le monarque, ne sachant s'il devait rire ou se fâcher. Eh bien ! franchement, ce n'est pas assez. Allez vous asseoir, ma chère ; vous n'aurez pas ma patte. Voyons si une autre sera plus habile et plus heureuse.

— Je suis née dans la bibliothèque du château, dit la deuxième souris. Ma famille ni moi n'avons jamais eu le bonheur d'habiter le réfectoire et l'office. Je n'ai vu une cuisine que deux fois dans ma vie, le jour de mon départ et aujourd'hui. Dans notre retraite, je ne le cache pas, nous avons eu souvent à souffrir de la faim ; mais en revanche nous y avons pu acquérir des connaissances fort étendues. Le bruit s'étant répandu que Sa Majesté donnerait une couronne à celle qui aurait trouvé la recette de la soupe à la brochette, ma vieille grand'mère prit texte à ce sujet d'un manuscrit fort estimé, Elle n'aurait pas su le déchiffrer, mais on en avait fait lecture devant elle, et entr'autres choses curieuses, il renfermait cet aphorisme :

« Pour bien préparer la soupe à la brochette, il faut de toute nécessité être poëte. »

Je n'étais rien moins que poëte, ma grand'mère m'engagea donc à le devenir le plus promptement possible.

— Et comment s'y prend-t-on pour cela ? demandai-je ; car c'est pour moi un secret non moins ignoré que celui de la soupe elle-même.

— Il y a, à ce qu'il paraît, trois choses capitales, dont il faut se pourvoir, me répondit ma mère-grand, qui avait entendu lire une multitude d'ouvrages ; l' esprit, la fantaisie et le sentiment. Si tu parviens à acquérir ces trois qualités, tu seras infailliblement

poëte, et en conséquence, tu ne tarderas pas à pénétrer le mystère de la soupe à la brochette.

Munie de ce renseignement, je me mis en route, dans la direction de l'ouest.

Je savais que l'esprit est d'une haute importance dans la vie, tandis que la fantaisie et le sentiment n'y occupent qu'un rang secondaire : ainsi, il me fallait avant tout chercher l'esprit ; mais où cela ?

Heureusement, je me rappelai qu'un certain Salomon, roi des Juifs et fort avisé, dit : « Va voir la fourmi, et elle t'enseignera la sagesse ; » je m'arrêtai donc près d'une grande fourmilière contre laquelle j'appliquai mon oreille.

Les fourmis sont un peuple respectable, et, en effet, rempli d'esprit. Chez elles, tout ressemble à un problème d'arithmétique bien posé et nettement résolu. Travailler et pondre, disent-elles, c'est le présent et l'avenir. Aussi elles ne sortent pas de là. Elles sont partagées en fournis de haute et de basse condition, et chacune a son numéro d'ordre. La reine est le numéro un ; en conséquence, c'est toujours son avis qui est le meilleur. Elle est censée avoir infuse toute la sagesse du monde. C'est ce qu'il m'importait beaucoup d'éclaircir ; les fourmis disaient force choses spirituelles, mais je finis par les trouver vaniteuses et quelquefois ridicules. Elles croyaient, par exemple, que leur monticule était le point culminant de l'univers. Tout à côté cependant, il y avait un arbre qui était beaucoup plus grand : personne ne pouvait le nier ; mais on ne jugeait pas à propos d'en parler. Un soir, une fourmi s'étant égarée, avait gravi le tronc de cet arbre, non pas jusqu'au bout, mais elle s'était vue plus haut que n'était allée en-

core aucune autre fourmi. A son retour, elle raconta à haute voix dans la fourmilière, qu'il existait au dehors quelque chose de bien plus élevé que leur habitation. Les autres fourmis trouvèrent cette assertion injurieuse pour la société, et la coupable fut condamnée à être muselée et enfermée pour le reste de ses jours. Quelque temps après, une autre fourmi arriva de même à l'arbre, et elle en fit un récit pareil au fond, mais rédigé d'une manière plus réservée, et, pour dire le mot, obscure. Comme celle-ci appartenait à la première classe des fourmis, c'est-à dire, à la classe aristocratique, personne ne se formalisa de ses paroles, et, lorsqu'elle mourut, la population entière assista à ses funérailles. Par décret de la reine, on posa sur la tombe de l'illustre voyageuse une coquille d'œuf, emblème de ses puissantes facultés et de sa solide érudition. Ces deux faits, où se révèle une si subtile distinction du bien et du mal, nous montrent déjà tout ce qu'il y a chez ces petites bêtes de sagesse et d'esprit.

J'avais remarqué, continua la souris, que les fourmis ont l'habitude de se promener avec leurs œufs sur le dos. Il arriva que l'une d'elles ayant laissé tomber le sien, ne pouvait parvenir à la remettre en place ; aussitôt deux autres accoururent pour lui donner secours ; mais s'apercevant qu'elles risquaient de laisser tomber leurs propres œufs, elles s'en retournèrent, laissant leur compagne se tirer d'embarras comme elle pourrait. La reine à cette occasion lit l'allocution suivante :

— Mes sujettes montrent qu'elles ont à la fois du cœur et de l'esprit ; de l'esprit d'abord et du cœur ensuite. Elles ont bien compris le proverbe qui dit : Chacun pour soi et Dieu pour tous. Quel honneur d'être la reine d'un peuple intelligent et d'avoir encore plus d'esprit que lui !

Ce disant, elle se redressa sur ses deux pattes de derrière. 3e fis un bond et je l'avalai.

Et voilà comment j'ai attrapé l'esprit.

Après cela, je m'approchai du grand arbre dont il a été question et qui était un chêne colossal et fort vieux. Je savais qu'il servait de demeure à une divinité qu'on appelle une Dryade. Elle naît et meurt avec lui. J'avais appris cette particularité dans la bibliothèque. En m'apercevant venir, la Dryade effrayée poussa un cri. Comme toutes les femmes, elle avait une peur extrême des souris. Du reste, chez elle, cette peur était plus fondée que chez les femmes proprement dites, car je pouvais ronger l'arbre auquel sa vie était attachée et les faire périr l'une et l'autre en même temps. Pour la rassurer, je lui adresse la parole avec déférence. Elle reprend courage et me fait monter sur sa jolie petite main. Je lui apprends en deux mots le but de mon voyage, et elle me promet de me faire obtenir un des deux trésors qu'il me restait à trouver. Elle me raconte alors que son meilleur ami s'appelle Fantase, qu'il est beau comme l'amour, et que souvent il vient se reposer sur les branchages touffus du vieux chêne. Il se plaît singulièrement dans la compagnie de la Dryade. L'arbre qu'elle habite, il l'appelle aussi le sien ; il aime, avec une vraie passion, ce tronc puissant et noueux, dont les racines s'étendent profondément dans le sol et dont la cime s'élève majestueusement vers le ciel, tantôt se réjouissant de l'éclat brillant du soleil, tantôt bravant la fougue du vent du nord, et portant la neige sans plus de peine que son feuillage. La Dryade ajouta :

— Les oiseaux qui chantent au-dessus de nos têtes nous initient aux merveilles des contrées les plus lointaines. Sur la seule branche morte la cigogne a construit son nid, et de là elle nous

fait de longs récits du pays des palmiers et des pyramides. En les écoutant, Fantase est heureux ; jamais il ne se lasse d'entendre raconter. Éloigne-toi un peu : lorsqu'il viendra, j'arracherai une petite plume de son aile et je te la donnerai ; ce talisman te suffira.

Fantase arriva, poursuivit la petite souris, la plume fut arrachée et je m'en emparai. Je la fis tremper dans l'eau jusqu'à ce qu'elle fût bien amollie ; après quoi, je l'avalai. Elle fut d'une digestion difficile ; mais que de choses ne faut-il pas digérer pour devenir poëte ? Je possédais alors deux sur trois des choses voulues : l'esprit et la fantaisie. Grâce à leur influence, je compris que je trouverais la troisième dans la bibliothèque. Un grand homme a dit qu'il y a des romans qui n'existent que pour délivrer les hommes du superflu de leurs larmes et qu'ils sont de véritables éponges à sentiments. Je me souvenais des titres de plusieurs de ces livres, dont l'aspect n'était pas très-appétissant, mais dont les feuilles jaunes et grasses témoignaient assez de leurs succès dans le monde.

Je m'en revins donc dans la bibliothèque. Là, je me mis immédiatement en devoir de dévorer un roman, c'est-à-dire sa substance molle et essentielle ; quant à la croûte ou la reliure qui n'en fait pas partie intrinsèque, je la laissai. Après en avoir digéré un second, je sentis quelque chose de nouveau qui s'agitait dans mes entrailles, et à peine eus-je entamé le troisième que je connus, à n'en pas douter, que j'étais poëte. Toutes les souris de mon voisinage déclarèrent que c'était incontestable, Je me tourmentais sans cesse l'esprit de la façon la plus fantasque, pour trouver les histoires touchantes et bien senties qu'on pouvait faire sur une brochette. Y a-t-il en effet un sujet plus fertile ?

Que ne peut-on pas embrocher ! Des oies, des rognons, des mauviettes, des chandelles, des cœurs… J'ai préparé pour tous les jours de l'année un conte dont Votre Majesté aura les prémices.

— Voilà mon régal ! voilà ma soupe, à moi !

— À la troisième ! dit le roi ; cette soupe est encore plus insaisissable, plus creuse que la première, et ce n'est pas peu dire.

La troisième souris allait prendre la parole, mais en ce moment, la porte s'ouvrit, et la souris qu'on croyait morte entra dans la salle.

Elle salua le roi et l'assemblée, écarta la brochette de deuil, et prit la place qui lui avait été réservée. Elle avait trotté jour et nuit, et même elle avait pris le chemin de fer pour ne pas arriver trop en retard. Elle était crottée, fripée, mal en point ; elle avait perdu sa brochette en route ; mais la langue lui restait.

Elle commença immédiatement à s'en servir, comme si elle avait les nouvelles les plus importantes et les plus pressées à communiquer. Son retour surprenait tellement, que personne ne songea à lui faire observer qu'elle devait attendre son tour.

Voyons si ce fut à tort ou à raison.

— Je suis partie, sans perdre de temps, dit-elle, pour la première grande ville venue. Je ne me souviens plus de son nom, j'ai mauvaise mémoire. Aussitôt arrivée, je me rendis au palais de justice dans un paquet de marchandises, confisqué à l'embarcadère du chemin de fer. J'entendis de là le geôlier qui parlait d'un homme accusé d'avoir proféré des paroles téméraires et calomnieuses dans le but d'exciter à la haine et au mépris du gouverne-

ment et des lois. Ces paroles avaient eu un retentissement extraordinaire ; tout le monde les répétait et les discutait.

— Il a voulu faire une soupe à la brochette, disait le geôlier, et cette idée présomptueuse lui coûtera peut-être la vie.

Ce renseignement m'inspira de l'intérêt pour le prisonnier : je cherchai le moyen de pénétrer jusqu'à lui. Comme vous le pensez bien, ce ne fut pas long : il y a toujours quelque petit trou à souris à côté des portes les mieux verrouillées.

Le pauvre homme avait la figure pâle, la barbe longue et les yeux animés.

Il s'amusait à dessiner des figures et à écrire des vers avec un morceau de craie sur les murs noirs. Il accueillit ma venue avec beaucoup de satisfaction, essayant de m'attirer vers lui avec des miettes de pain et des paroles gracieuses. Il eut bientôt toute ma confiance, et nous devînmes d'intimes amis. II partageait avec moi son pain et son fromage : cependant ce furent surtout ses bons procédés qui m'attachèrent à lui. Il me faisait courir sur ses bras, sur son dos, sur sa barbe ; il m'appelait sa petite amie, et j'ose dire que ce titre était mérité. Près de lui j'oubliais le but de mon voyage, si bien que j'ai laissé ma brochette dans une fente du plancher de sa prison, où elle doit se trouver encore. Je ne demandais pas à aller plus loin ; sans moi le pauvre prisonnier eût été tout seul, et c'est ce qu'il y a de plus triste au monde. Je restai donc, mais le malheureux partit. La dernière fois qu'il me vit, il me parla bien tristement ; il me donna une double portion de pain et de fromage, et me caressa longtemps avec sa main. On l'emmena et je ne le revis plus. Hélas ! je ne sais même pas ce qu'il est devenu.

Le geôlier avait parlé de soupe à la brochette. Pour en apprendre plus long, je retournai près de lui ; mais j'eus tort, j'aurais dû me méfier de cet homme. Il me tendit un piège, me prit et me mit dans une cage tournante.

Quelle affreuse situation ! On court toujours sans jamais avancer d'un pas ; et, loin de s'apitoyer sur votre sort, tous ceux qui vous voient y trouvent matière à rire.

La petite fille du geôlier faisait cependant exception : c'était une charmante enfant aux cheveux bouclés et dorés, à l'œil vif, à la bouche angéliquement souriante.

— Pauvre petite souris ! dit-elle, en ouvrant la porte de ma prison.

D'un bond je m'élançai par la fenêtre de la chambre et me sauvai dans la gouttière.

— Libre ! libre ! me dis-je, et je ne pensai plus au but de mon voyage.

Il faisait presque nuit, j'allai me mettre à l'abri dans une vieille tour, habitée seulement par un vieux gardien et une vieille chouette. L'une et l'autre ne m'inspirèrent qu'une médiocre confiance, la chouette surtout. Cet animal ressemble au chat, et il a de même la détestable habitude de manger les souris. Toutefois il n'y a rien d'absolu ; j'en eus là une preuve. La vieille chouette dont je vous parle était une personne fort respectable et fort instruite. Elle en savait beaucoup plus long que le gardien, et presque aussi long que moi. Elle me prit sous sa protection, et me promit qu'elle ne souffrirait jamais qu'on me fît le moindre mal,

préférant me dévorer elle-même, si pendant l'hiver le manque de vivres la réduisait à cette fâcheuse extrémité.

La conversation de cette excellente chouette était vraiment fort intéressante.

— Le gardien, me disait-elle un jour, ne possède d'autre science au monde que celle de jouer quelques fanfares avec le cor qu'il porte suspendu à son cou. Eh bien, il est si fier de ce beau talent qu'il s'imagine être la chouette de la tour. Enfin, que voulez-vous ? Aujourd'hui tout le monde a la prétention de faire la soupe à la brochette.

— La soupe à la brochette ! m'écriai-je. Voudriez-vous bien m'en donner la recette ?

— Enfant, me répondit-elle, cette soupe n'est qu'une façon de parler, que l'on applique à mille circonstances différentes. Chacun croit naturellement que sa manière de l'employer est la meilleure ; mais en réalité la soupe à la brochette n'est rien du tout.

— Rien du tout ! m'écriai-je d'un air peiné. Ce peut être vrai, mais c'est bien triste.

— La vérité n'est pas toujours réjouissante, répliqua la vieille chouette, mais elle n'en est pas moins ce qu'il y a de plus sublime au monde.

Cette conclusion me fit réfléchir. Je pris le parti de m'en retourner vers Votre Majesté en rapportant avec moi ce qu'il y a de plus sublime : la vérité ! Cela vaut mieux, à coup sûr, que la soupe à la brochette. Les souris sont un peuple judicieux et éclai-

ré. Son roi est le plus sage des rois ; il me fera reine pour l'amour de cette vérité que je lui…

— Ta vérité n'est qu'un impudent mensonge, dit la souris qui n'avait pas encore parlé. Moi, je sais préparer la soupe à la brochette, et je suis prête à en donner la preuve.

— Pour moi, dit cette quatrième souris, qui aurait dû être la troisième, je n'ai point voyagé ; je suis restée tranquillement dans mon pays natal, persuadée qu'on peut s'y instruire tout aussi bien qu'ailleurs. Je n'ai pas, comme mes rivales, eu affaire à des êtres surnaturels ; je n'ai ni avalé des fourmis, ni philosophé avec des chouettes. C'est de moi seule et de mes propres méditations que je tiens la formule dont il est besoin. La voici dans toute sa magnifique simplicité : vous allez, s'il vous plaît, en exécuter à mesure les prescriptions : Prenez un vase et remplissez-le d'eau claire. — C'est cela. — Faites bon feu dessous. — Bien ! — Laissez s'établir l'ébullition de l'eau. — Très-bien ! — Jetez-y maintenant ma brochette. — Parfait ! — Et, pour terminer, que le roi daigne plonger sa queue dans le liquide bouillant.

— Hé quoi ! la queue du roi !

— De lui-même, dit la souris. Plus la queue du roi se trémoussera dans le liquide et l'agitera, plus la décoction sera parfaite, et vous aurez ainsi la vraie soupe à la brochette. Comme vous le voyez, c'est simple et peu coûteux.

Le roi se grattait l'oreille ; il demanda d'un air contrit si quelque autre queue ne pourrait pas suppléer la sienne en cette affaire.

— Nullement, répondit la souris, il n'y a que la queue de Votre Majesté qui possède la force voulue pour que l'opération s'accomplisse.

L'eau bouillait à gros bouillons. Il fallait se décider. Le roi s'approcha mélancoliquement du vase, en tenant sa queue entre les jambes à la façon d'une souris qui flaire un piège sous le morceau de lard dont le fumet la fascine. Mais, arrivé près du foyer, il fit un bond en arrière et s'écria en montrant la souris :

— Peuple, voilà votre reine ! Livrez-vous à la joie : c'est moi qui vous régale. Quant à la soupe, on vous la servira une autre fois, quand nous célébrerons la cinquantaine.

La noce eut lieu immédiatement.

En s'en retournant chez elles après le festin, plusieurs souris firent cette judicieuse observation :

— On a tort d'appeler cela la soupe à la brochette ; soupe à la queue de souris serait le vrai nom. La chose, du reste, ne manque pas d'un certain piquant. Mais qu'est-ce que cela prouve, ou qu'est-ce que cela veut prouver ? Que pour réussir dans ce monde, chez les souris comme chez les hommes, l'aplomb, l'effronterie, la rouerie valent mieux, beaucoup mieux que le travail, l'imagination et la sincérité ?… C'est une vérité qui n'est pas bien neuve, ni peut-être très-morale : car enfin on ne peut nier que l'illusion n'ait du bon, dans une certaine mesure, et que, par conséquent, il y ait lieu, à ce qu'il nous semble… etc., etc.

C'est peut-être la critique qui parle ainsi, et non pas les souris, — il est permis de s'y tromper. — La critique a beaucoup d'esprit… après les autres, par exemple.

Nous soumettrons donc humblement cette question à son examen :

Était-ce un succès si enviable de devenir la reine de ce roi des souris, vieux — nous l'avons dit, — un peu poltron — on l'a vu, — et qui, certainement, n'avait pas inventé la soupe à la brochette ?

Les Cigognes

Sur la dernière maison d'un petit village se trouvait un nid de cigognes, La mère y était assise auprès de ses quatre enfants : ceux-ci tendaient leurs petits becs noirs, que l'âge n'avait pas encore colorés en rouge. À quelque distance de là, sur le toit, le père de la famille montait la garde. Raide et immobile sur une patte, on eût dit, à le voir, un oiseau de bois sculpté.

— Nous devons avoir l'air de personnages d'importance, disait-il à part soi ; personne ne sait que je suis le père des enfants qui se trouvent dans ce nid. Les gens croient sans doute que j'ai été commandé de faction, pour veiller à la sûreté du pays. Grand honneur pour moi et pour toute notre corporation !

Et il montrait une gravité qui prêtait certainement à la supposition.

En dessous, dans la rue, jouait une troupe de joyeux enfants. En apercevant les cigognes, un d'eux se mit à chanter cette vieille chanson qui fut répétée en chœur par tous les autres :

Cigogne, fuis bien vite cet endroit.
Rien ne te sert de faire sentinelle.

Vois-tu ta femme assise en haut du toit,
Et les petits qu'elle tient sous son aile ?
Ton premier-né pendu sera.
Et ton second noyé mourra,
Le troisième, on le brûlera,
Le dernier, on l'embrochera.

— Entendez-vous, dirent les petits, ce que chantent ces enfants ? Ils prétendent que nous serons brûlés et pendus.

— Ne faites pas attention à eux, répondit la mère cigogne ; les paroles ne blessent pas.

Mais les enfants continuaient à chanter, en faisant, à l'envi l'un de l'autre, des pieds-de-nez aux cigognes. Il y avait pourtant un petit garçon, nommé Pierre, qui, après avoir inutilement reproché à ses camarades leurs railleries et leur mauvais cœur, s'en était allé à l'écart d'un air contrarié.

Les petits cigogneaux étaient de plus en plus émus.

— N'ayez donc pas peur, leur dit la mère ; regardez votre père comme il se tient là fier et tranquille sur une patte.

— Nous ne pouvons pas nous empêcher d'avoir peur, dirent les petits. Et ils rentrèrent leurs têtes dans le nid. Le lendemain les enfants revinrent et, à la vue du nid de cigognes, ils recommencèrent à chanter :

Ton premier-né pendu sera,
Et ton second noyé mourra,
Le troisième, on le brûlera,
Le dernier, on l'embrochera.

— Est-ce vrai que nous serons brûlées et pendues, demandèrent les jeunes cigognes ?

— Pas le moins du monde répondit la mère : vous apprendrez à vous servir de vos ailes ; puis, quand vous serez assez fortes, nous nous envolerons vers la prairie. Nous irons rendre visite aux grenouilles. Elles s'enfonceront dans l'eau en faisant : Coax ! coax ! Mais elles auront beau faire ; nous les pêcherons et nous les mangerons ; c'est cela qui sera amusant !

— Et ensuite ? demandèrent les petits.

— Ensuite, toutes les cigognes du pays se rassembleront pour commencer les exercices de l'automne. C'est alors qu'il faudra savoir bien voler, car celles qui restent en arrière, le général les perce de son bec. Ainsi soyez bien attentives à mes leçons.

— Oui, mais nous courons tout de même risque d'être embrochées, comme disent les enfants ; écoutez, les voilà qui chantent encore.

— Occupez-vous de ce que je vous dis et non de leurs méchancetés. Après la grande revue, nous partirons pour nous en aller bien loin d'ici, dans les pays chauds, en passant par-dessus les montagnes et les forêts. C'est en Égypte que nous nous arrêterons. On trouve là des maisons de pierre d'une hauteur immense et terminées en pointes, qu'on appelle les Pyramides. Elles sont d'un âge qui remonte bien au delà de toutes nos traditions. Il y a aussi là un fleuve qui, en sortant de son lit, recouvre toute la surface du pays d'une épaisse et succulente couche de limon. On marche dans la vase jusqu'aux genoux et l'on n'a qu'à se baisser pour se régaler de grenouilles à discrétion.

— Que c'est beau ! s'écrièrent les petits, tout émerveillés.

— Oui, c'est un pays magnifique. Du matin au soir on n'y a autre chose à faire qu'à manger ; et pendant que nous jouissons d'un pareil bonheur, il n'y a pas dans cette contrée-ci, une feuille verte sur les arbres. Ici le froid devient si fort que les nuages durcissent et tombent dans les airs comme une multitude de petits chiffons blancs.

Elle voulait parler de la neige ; mais n'en ayant jamais vu, il ne lui était pas possible d'en donner une idée plus claire.

— Les méchants petits garçons se durcissent-ils aussi, et tombent-ils par terre en morceaux ?

— Pas précisément, mais ils sont obligés de rester dans une chambre triste et obscure, où ils grelottent et s'ennuient. Que leur sort est triste, en comparaison du vôtre, à vous qui vivez sans cesse sous un beau soleil, au milieu de la verdure et des grenouilles !

Au bout de quelque temps les petits furent assez grands pour se dresser dans leur nid et regarder tout à l'entour. Alors le père leur apportait des grenouilles vertes, des couleuvres et d'autres friandises qu'ils attrapaient avec une adresse instinctive. Puis il leur montrait toutes sortes de tours pour les amuser. Il posait sa tête sur sa queue, se dressait tantôt sur une patte, tantôt sur l'autre, faisait craqueter son bec ; et, pour joindre l'utile à l'agréable, il les entretenait de l'histoire naturelle des marais et des étangs.

— Il faut à présent que je vous montre à voler, dit un jour à ses petits la mère cigogne ; et elle les emmena tous quatre sur le toit.

Il fallait les voir sur leurs longues jambes, chanceler à chaque instant ; malgré leurs efforts pour se maintenir en équilibre avec leurs ailes, ils étaient sur le point de dégringoler.

— Regardez-moi bien, dit la mère, voilà comment il faut porter sa tête ! Voilà comme il faut se tenir sur ses pattes ! Une… deux !… Une… deux !… C'est de cette façon qu'on fait du chemin dans le monde. — Puis elle s'envola à quelque distance, et les petits, voulant l'imiter, agitèrent leurs ailes, et firent quelques sauts en trébuchant.

— Je ne veux pas voler, dit l'un d'eux en s'en retournant dans le nid ; je ne tiens pas à aller en Égypte.

— Tu veux donc passer l'hiver ici, et y mourir de froid ; ou bien que les méchants enfants te pendent, te brûlent et t'embrochent ?… Attends un peu, je vais les appeler !

— Non ! non ! s'écria le petit cigogneau et il revint sur le toit avec ses frères.

Trois jours après, tous les quatre savaient un peu voler. Ils s'imaginèrent pouvoir déjà planer dans les airs ; mais, au premier élan, pouf !… les voilà tous les quatre par terre ; et ce ne fut pas sans travailler rudement avec leur ailes, aidés encore par leur mère, qu'ils parvinrent à remonter sur le toit.

Les enfants envahirent de nouveau la rue, chantant toujours de leur voix perçante :

Ton premier-né pendu sera,
Et ton second noyé mourra.

— Ne descendons-nous pas pour leur crever les yeux ? demandèrent les jeunes cigognes exaspérées.

— Eh non ! Laissez-les dire, répliqua la mère, et écoutez-moi ; cela vaudra mieux… Une… deux… trois !… à gauche… faites le tour de la cheminée !… Une… deux… trois… faites le tour à droite à présent !… Bien ! très-bien ! Ce dernier coup d'aile a été ce qui s'appelle enlevé. Demain vous viendrez avec moi dans le marais ; nous y rencontrerons plusieurs couples de cigognes avec leurs enfants : tâchez de bien vous tenir et de me faire honneur.

— Et, pour notre récompense, ne nous permettrez-vous pas de tirer quelque vengeance de ces méchants garçons ?

— Qu'ils crient tant qu'ils voudront ! cela ne nous empêchera pas de partir pour le pays des pyramides et d'y vivre dans l'abondance, tandis qu'ils resteront ici à grelotter. Ils seront bien assez punis comme cela.

— C'est égal, nous voudrions nous venger nous-mêmes, insistèrent les cigognes avec la rancune naturelle à leur âge.

De tous les enfants qui chantaient dans la rue, celui qui montrait le plus d'acharnement après les oiseaux était un petit garçon de six ans. Les jeunes cigognes, n'ayant aucune idée de l'âge des hommes, et le voyait plus grand que leur père et que leur mère se figuraient qu'il avait au moins cent ans. C'était sur lui que devait tomber tout leur ressentiment : il avait commencé le premier et il ne cessait pas un instant ses chants et ses moqueries. Les jeunes cigognes finirent par arriver à un tel degré d'irritation que la mère se vit obligée de leur promettre qu'elle les laisserait exercer des représailles, mais seulement le jour de leur départ.

— Voyons d'abord, dit-elle, comment se passera pour vous la grande revue ; si vous ne vous y comportez pas comme il faut, le général vous percera la poitrine de son bec et les prédictions des enfants seront en partie réalisées ; voilà pourquoi il faut attendre.

— Attendons, dirent les petits.

Et ils se remirent au travail avec un redoublement d'ardeur ; c'était vraiment plaisir de les voir.

L'automne venu, les cigognes commencèrent à se rassembler pour s'envoler vers le Midi. On les voyait arriver dans la prairie, en passant par bandes au-dessus des forêts et des villages. La famille qui nous occupe se distinguait entre toutes par la vigueur de ses allures et la précision de son vol.

— Voici le moment de la vengeance arrivé, dirent les quatre jeunes cigognes à leur mère.

— C'est vrai ! répondit celle-ci, et voici comment j'ai décidé que vous deviez vous venger. Je connais l'étang où sont tous les petits enfants à qui les cigognes ont reçu mission de donner des parents. Ces innocentes créatures dorment là d'un sommeil paisible mêlé de rêves délicieux qu'elles ne retrouvent plus dans la vie. Tous les parents souhaitent d'avoir un enfant, et tous les enfants sont contents qu'on leur donne un petit frère ou une petite sœur. Nous allons aller à l'étang, chercher un nouvel enfant pour la famille de chacun des petits garçons qui ont chanté la vilaine chanson contre les cigognes, ils seront ainsi corrigés de la bonne façon.

Les jeunes cigognes ne comprenaient pas.

— Sans doute, reprit leur mère, en voyant que les cigognes n'ont répondu que par un bienfait à toutes leurs injures, ils seront si honteux que, l'année prochaine, quand nous reviendrons, ils oseront à peine se montrer à nos regards et s'abstiendront avec soin de nous tourmenter. Et si, par impossible, ils recommençaient, eh bien, ce serait tant pis pour eux : car ils ne seraient plus seulement taquins et effrontés, ce qui est un défaut d'éducation excusable à leur âge ; ils seraient ingrats, ce qui est un vice du cœur qui ne s'amende guère.

Les jeunes cigognes, persuadées plus encore par le ton que par les paroles de leur mère, commençaient à sentir ce qu'a de noble et d'ingénieux cette manière de se venger.

— Mais, dirent-elles cependant, le petit garçon qui a entonné la chanson, ce mauvais garnement, que lui ferons-nous ?

— Pour lui, c'est différent : il y a dans l'étang un petit enfant dont le sommeil est si profond qu'il ne pourra s'en réveiller ; nous le porterons au petit garçon votre ennemi ; et il sera si chagrin de n'avoir eu qu'un petit frère mort, qu'il deviendra sage aussi, afin que, plus tard, nous lui en rapportions un autre bien vivant.

— Et le meilleur de tous, celui qui cherchait à faire taire les autres quand ils nous raillaient, comment le récompenserons-nous ?

— Vous lui porterez à la fois un petit frère et une petite sœur ; et, de plus, comme il s'appelle Pierre, je veux qu'en souvenir de lui tous mes enfants, fils ou filles, portent désormais ce même nom.

Sur ce dernier point du moins la volonté de la mère cigogne fut accomplie. L'histoire ne dit pas si les petits garçons furent en effet corrigés : ce qu'il y a de certain, c'est que les cigognes ne leur crevèrent pas les yeux et que dans les pays du Nord, on donne toujours d'habitude à ces oiseaux le surnom de Pierre. Ainsi la leçon de reconnaissance donnée par la mère cigogne à ses enfants — et aux hommes — n'a pas été entièrement perdue.

La Goutte d'eau

Vous connaissez sans doute tous le microscope, cet instrument qui fait voir les objets mille fois plus gros qu'ils ne sont en réalité. Lorsqu'on s'en sert pour regarder une goutte d'eau prise dans un étang, on découvre dans cette goutte d'eau une multitude d'animaux de formes bizarres qu'il est impossible d'apercevoir à l'œil nu. Ces animaux existent véritablement ; ce n'est pas une illusion. Il semble que ce soit une assiette remplie de petits crabes, qui se démènent avec une incroyable vivacité. Et comme ils sont voraces ! Avec quelle prestesse les uns arrachent et dévorent les pattes, les pinces et même les têtes des autres ! Pourtant tous ces êtres sont susceptibles d'avoir du bonheur à leur manière…

Il y avait une fois un vieux bonhomme que tout le monde appelait Cribbel-Crabbel. On ne lui connaissait pas d'autre nom. Il voulait toujours posséder les choses les plus rares, et s'il ne pouvait les obtenir autrement, il avait recours à la magie pour se les procurer. Un jour il était assis devant sa porte et occupé à regarder dans son microscope une goutte d'eau tirée d'un bourbier voisin. Quelle fourmillement ! Quel sens dessus dessous ! Des

milliers d'animaux étaient là grouillant, se battant, et s'entre-déchirant.

— C'est abominable ! s'écria le vieux Cribbel-Crabbel. Est-ce qu'il n'y aurait pas quelque moyen de faire vivre en paix ces enragés, et de les ramener à des principes et à un appétit plus modérés ?

Il réfléchit à cela longtemps ; mais ses connaissances chimiques, politiques et médicales ne lui suggérèrent aucun remède ; c'était le cas d'employer le sortilège.

Que fit-il ? Pour mieux voir d'abord, il mêla à la goutte d'eau quelque chose qui ressemblait à la dixième partie d'une goutte de vin rouge. C'était du sang tiré du bout de l'oreille d'une sorcière, liqueur d'une qualité superfine à 1 franc 30 centimes le demi-kilo ; et, même à ce prix-là, on n'en a pas comme on veut.

La mixtion opérée, tous les singuliers animaux devinrent d'une couleur rouge-clair, si bien que la goutte d'eau habitée par eux ressemblait à une ville peuplée d'hommes sauvages, totalement nus.

— Qu'examines-tu donc là ? lui dit, en survenant, un autre magicien qui, lui, n'avait jamais eu de nom, ce qui était son trait de caractère le plus particulier.

— Si tu peux deviner ce que c'est, répondit Cribbel-Crabbel, je t'en fais cadeau ; mais je crois que je ne cours pas grand risque, à moins que la chose ne te soit déjà connue.

Le second magicien, celui qui n'avait pas de nom, se mit alors à regarder dans le microscope, et il y vit cette ville toute fourmillante d'hommes dont la laideur n'était déguisée par aucun vê-

tement. Mais si l'aspect de cette population était des plus repoussants, ses mœurs étaient encore plus horribles. Le spectateur frémit en voyant de quelle façon incivile tous ces individus se poussaient, se pinçaient, se piquaient, se mordaient, et se déchiraient l'un l'autre. C'était une cohue, un vacarme indescriptible. Tantôt ceux qui se trouvaient en haut, tombaient au fond, tantôt c'étaient ceux du fond qui montaient en haut. Celui-ci a la patte trop longue ; un autre la lui arrache. Celui-là est blessé ; on se jette sur lui, on le tiraille de tous côtés, on le met en quartiers et on le dévore. S'en trouve-t-il un par hasard qui se tient tranquille, et, comme une petite demoiselle, semble ne demander que le calme et la paix, tous ses concitoyens s'empressent à lui chercher dispute, l'estropient et le font disparaître. Il y en a dix à la fois qui veulent être les maîtres ; mais pas un seul ne consent à obéir : c'est un véritable tohu-bohu.

— Hé ! hé ! voilà un spectacle assez repoussant, dit le magicien anonyme.

— Oui, mais que crois-tu que ce soit ? répliqua Cribbel-Crabbel.

— C'est bien facile à deviner, ce doit être Paris ou quelque autre grande ville ; elles se ressemblent toutes.

— Point : c'est tout simplement une goutte d'eau bourbeuse.

— Ma foi ! répartit l'autre, l'erreur n'est pas énorme ; il n'y a que la différence du petit au grand.

Les Souliers rouges

Dans un village demeurait une petite fille belle et gracieuse, mais très-pauvre ; l'été, elle était obligée de marcher toujours nu-pieds, et l'hiver, avec de gros sabots, de sorte que la plante de ses pieds délicats devint toute rouge.

Dans ce même village demeurait aussi la vieille veuve d'un cordonnier, qui s'occupait à faire une petite paire de souliers avec des morceaux de drap rouge cousus ensemble. La bonne femme les avait destinés à la petite fille qui s'appelait Caren.

Le jour où sa mère fut enterrée, Caren reçut les souliers rouges et les mit pour la première fois. Certes, ils n'étaient pas faits pour le deuil ; mais outre que la pauvre enfant n'avait pas le choix, il est vrai de dire qu'elle adorait le rouge éclatant ; aussi les chaussa-t-elle pour suivre le misérable cercueil où reposait sa mère. Soudain une grande voiture ancienne, où était assise une vieille dame, passa sur la route ; la· dame regarda la petite fille, et, prise de compassion, elle dit au curé :

— Si vous voulez me donner cette enfant, j'aurai soin d'elle.

Caren pensa que la dame faisait cette offre à cause de ses souliers rouges ; mais celle-ci les trouva si laids, au contraire, qu'elle s'empressa de les jeter au feu dès qu'elle fut arrivée étiez elle.

La petite fille si pauvre la veille fut dès lors élégamment habillée, elle eut des maîtres et des maîtresses, elle apprit à lire, à écrire et à coudre. Tout le monde la trouvait fort gentille, mais son miroir malheureusement lui disait :

— Tu es plus que gentille, tu es charmante.

Son miroir la gâta. Elle devint coquette et vaniteuse comme si elle eût été une fille de roi.

Un jour, la reine avec sa fille, une véritable princesse, vint habiter un château dans les environs. Une foule de personnes accoururent pour les voir, entre autres Caren qui ne pouvait se lasser d'admirer la jeune princesse. Debout sur un balcon, habillée d'une robe blanche ; sans queue, les cheveux bouclés sans diadème, la fille de la reine montrait un petit pied chaussé d'une paire de magnifiques souliers en beau maroquin rouge.

— Peut-on rien voir au monde de plus beau que des souliers rouges ? pensa Caren en se rappelant ceux que sa protectrice avait brûlés.

Quelque temps après Caren devait faire sa première communion, et à cette occasion elle devait recevoir une robe et des souliers neufs.

Elle alla donc se faire prendre mesure chez le premier cordonnier de la ville, avec sa protectrice. II y avait chez lui de grandes armoires vitrées remplies de souliers et de bottines de toutes nuances ; mais la vieille dame avait la vue basse et ne distinguait plus les couleurs.

Entre autres il se trouvait une petite paire de souliers rouges tout à fait pareils à ceux de la princesse. Le cordonnier prétendait les avoir faits pour la fille d'une baronne qui les lui avait laissés pour compte parce qu'elle avait le pied trop grand.

— Ils me vont parfaitement, dit Caren en les essayant ; je les garde. Et la bonne dame ne s'apercevant pas qu'ils étaient rouges ne fit aucune difficulté de les acheter. Sans la faiblesse de sa vue

elle n'eût jamais permis à Caren de se présenter à la communion avec des souliers rouges.

Lorsque l'enfant se rendit à l'église, tout le monde remarqua ses pieds ; elle crut qu'on l'admirait. En entrant dans la maison de Dieu il lui sembla que les statues elles-mêmes et les portraits des saints attachaient des regards d'envie sur ses souliers, bref elle ne pensa qu'à sa chaussure, — même lorsque le prêtre lui parla de son alliance avec Dieu, et que l'orgue accompagné d'un chœur d'enfants fit retentir son harmonie solennelle sous les voûtes de l'édifice.

Le soir, la vieille dame apprit par la rumeur publique que Caren avait porté des souliers rouges en allant à la sainte table, elle en fit des reproches sévères à la jeune fille, et lui défendit de retourner à l'église avec d'autres souliers que des souliers noirs, n'en eût-elle que de percés.

Le lendemain, Caren devait retourner entendre la messe ; elle regarda toutes ses chaussures, prit tantôt l'une, tantôt l'autre, et l'amour de ce qui brille l'emportant, elle finit par mettre les mêmes que la veille.

Àla porte de l'église se trouvait un vieil invalide avec des béquilles et une longue barbe couleur de feu. En voyant arriver Caren il se prosterna et demanda la permission d'essuyer les souliers rouges qui étaient déjà couverts de poussière. Elle étendit son petit pied.

— Quels beaux souliers de bal ! dit le mendiant ; serrez-les bien à vos pieds pour ne pas tomber en dansant.

— Et de la paume de sa main gauche il frappa un petit coup sous les fines semelles.

La vieille dame lui fit l'aumône ; elles entrèrent dans l'église.

Il en fut de ce jour comme de la veille ; Caren n'avait d'yeux que pour ses pieds, à tel point qu'elle oublia de faire ses prières.

Après l'office la vieille dame monta dans sa voiture et Caren voulut la suivre ; mais au même instant le vieil invalide s'écria :

— Regardez donc les beaux souliers de bal !

Aussitôt la jeune fille, emportée par un mouvement involontaire, se mit à danser ; elle était devenue l'esclave de ses souliers, et, malgré tous ses efforts, elle ne put s'empêcher de les suivre. Elle parcourut ainsi toute la rue en dansant, et ce fut seulement loin de l'église que le cocher parvint à la saisir et à la porter dans la voiture. Mais là aussi les pieds s'agitaient continuellement ; ils ne devinrent tranquilles que lorsque la dame eut ôté les souliers à Caren.

Au bout de quelque temps, la mère adoptive de Caren tomba malade, et personne ne pouvait lui donner de soins assidus, si ce n'est Caren. Un jour, la jeune fille fut invitée à un grand bal, et, voyant sa protectrice endormie, elle n'eut ni le courage ni la raison de manquer une aussi belle occasion de s'amuser. Elle mit ses maudits souliers rouges et partit pour le bal.

Mais à peine fut-elle arrivée dans la rue, que malgré elle ses pieds commencèrent à danser. Elle voulut diriger ses pas à gauche, une force invisible la poussa à droite. Elle voulut monter les marches d'un escalier, elle ne put y parvenir. Elle dansait en

avançant toujours, si bien qu'elle se trouva hors de la ville, à l'entrée d'une grande forêt.

Elle aperçut entre les arbres une figure lumineuse qu'elle prit pour la lune ; mais c'était le vieil invalide à la barbe de feu qui hochait la tête en riant et en criant :

— Regardez les beaux souliers de bal !

La malheureuse tremblait de peur, elle aurait bien voulu se débarrasser de ses souliers ; mais ils étaient collés à ses pieds. Elle arracha ses bas pour les ôter ; ce fut en vain.

Elle était condamnée à danser par les champs et les prairies, par la pluie et le soleil, jour et nuit. La nuit surtout ses souffrances étaient terribles. Portée par ses pieds, elle dansait jusque dans les cimetières, cherchant en vain à se reposer sur les pierres froides des tombeaux.

Elle arriva ainsi à la porte de l'église ; là elle aperçut un ange vêtu d'une longue robe blanche, et dont les ailes pendaient jusqu'à terre. Sa figure était grave et sévère, il tenait à la main un large glaive étincelant.

— Danse, dit-il, danse avec tes souliers rouges jusqu'à ce que tu sois devenue pâle et froide. Danse de porte en porte ; et, partout où il y a des enfants désobéissants et vaniteux, frappe et fais-toi ouvrir, afin de leur servir d'exemple. Danse, danse toujours !

— Grâce ! cria Caren. Mais elle n'entendit pas la réponse de l'ange ; les souliers l'emportèrent à travers lies champs et les prairies.

Un matin elle passa devant une porte qu'elle reconnut bien ; elle en vit sortir un cortège funèbre et un cercueil orné de fleurs.

On enterrait la vieille dame, sa bienfaitrice… D'autres qu'elle lui avaient fermé les yeux et avaient eu sa dernière bénédiction. Alors Caren se sentit abandonnée de tous et condamnée par le Seigneur.

Elle poursuivit sa route jusque dans une lande où se trouvait une petite maison solitaire qui servait de demeure à un vieux chirurgien très-brutal et un peu fou, réputé pour son habileté dans l'art de couper les bras et les jambes, et qui poussait si loin l'amour de son état qu'on prétendait qu'il eût volontiers coupé la tête de ses clients pour les guérir de la migraine. Elle frappa à la fenêtre et dit :

— Sortez, sortez, je vous en supplie ! je ne puis entrer, car il faut que je danse dehors.

— Tu ignores qui je suis, répondit une grosse voix ; c'est moi qui tranche la tête aux malades, et il me semble en ce moment que j'entends grincer ma bonne scie.

— Ne me tranchez pas la tête, monsieur le chirurgien, dit résolûment la pauvre Caren ; j'ai besoin de la garder pour me repentir de mes péchés ; mais coupez vite mes pieds coupables avec mes maudits souliers rouges.

Puis elle fit l'aveu de ses péchés, et le chirurgien attendri prenant la meilleure de ses scies, fit ce qu'elle avait désiré. Les pieds ne furent pas plutôt coupés qu'ils se sauvèrent en dansant et disparurent dans la forêt, comme si le diable les eût emportés.

L'homme de la science eut pitié de Caren. C'était un habile mécanicien. Il lui fit des pieds de bois et des béquilles, lui apprit à s'en servir, s'appliqua à la rendre pieuse et modeste et eut pour elle des soins tout paternels.

Aussi la malheureuse embrassait-elle souvent la main qui lui avait coupé les pieds.

De longs jours s'écoulèrent.

— Maintenant j'ai assez souffert à cause de mes souliers, se dit-elle ; je veux aller à l'église, pour que l'on voie que je suis corrigée. Et elle s'y rendit avec ses béquilles. Mais, devant la porte, elle aperçut les souliers rouges qui dansaient encore. Elle s'enfuit tout effrayée. Dieu n'aime pas le repentir qu'on affiche.

Elle passa une semaine dans les larmes et l'affliction ; mais le dimanche elle se dit de nouveau : — Maintenant j'ai assez souffert, je pense que beaucoup de ceux qui lèvent la tête à l'église ne valent pas mieux que moi.

Et elle se mit encore une fois en route ; mais elle n'arriva que jusqu'à la porte, car les souliers rouges se montrèrent de nouveau, lui barrant le passage en dansant devant elle ; de sorte qu'elle retourna sur ses pas, le cœur plein de douleur et, cette fois, d'une contrition parfaite, car elle ne pensait plus à s'absoudre de ses fautes en les mettant dans la balance à côté de celles des autres.

Pour ne pas être plus longtemps à charge à son bienfaiteur, qui était pauvre, elle alla demander à entrer en service chez le curé, promettant de bien travailler et n'exigeant pour toute récompense que sa nourriture.

L'homme de Dieu eut pitié d'elle, et il la reçut chez lui, et bientôt sa bonne conduite la lui fit prendre <en affection.

Elle était bien heureuse de l'entendre lire les livres saints. Elle-même, devenue sage, donnait toutes sorties de bons conseils aux enfants du voisinage, et ne manquait pas de secouer gravement la tête quand ils parlaient trop de parure et de beaux habits.

Un dimanche, c'était le jour de Pâques, tous les enfants, ses amis, la prirent par la main : « Viens avec nous, Caren, lui dirent-ils, viens à l'église, tu verras quelle belle musique ! » Pour toute réponse Caren, jeta un douloureux regard sur ses béquilles. Pendant que les autres allaient entendre la parole de Dieu, elle resta donc seule dans sa chambre, dont tout l'ameublement consistait en un lit et une chaise. Elle prit un livre de prières, s'agenouilla et se mit à prier avec ferveur.

Le vent lui apporta les sons de l'orgue ; alors elle leva vers le ciel sa figure inondée de larmes en disant : — Seigneur, mon Dieu, ayez pitié de moi !

En ce moment le soleil brillait d'un éclat extraordinaire ; devant la malheureuse enfant apparut l'ange de Dieu avec sa robe et ses ailes blanches, celui-là même qu'elle avait aperçu la nuit, à la porte de l'église. Il ne tenait plus le glaive menaçant, mais une belle branche d'églantier toute couverte de roses. Il toucha de cette branche le plafond, qui s'éleva peu à peu et forma une voûte immense ·, à l'endroit que l'ange avait touché, brillait une étoile d'or ; puis il étendit sa branche vers les murs qui s'élargirent, et bientôt le pauvre réduit de Caren fut transformé en une nef spacieuse, imposante, où retentissaient les sons majestueux de l'orgue. Une foule pieuse assistait au service divin.

L'église elle-même était venue trouver la pauvre fille.

Elle se vit assise près des enfants qui l'aimaient, et qui lui dirent d'un air content :

— Tu as bien fait de venir, Caren.

L'orgue tonnait, les enfants chantaient, les rayons du soleil emplissaient l'église d'une vive lumière et d'une douce chaleur.

Un de ces rayons tomba juste sur Caren, et alors la paix et la joie dilatèrent son cœur, tellement… qu'il se brisa.

Et sur ce rayon son âme penchée monta jusqu'à Dieu, auprès duquel elle trouva l'âme de sa première bienfaitrice qui l'attendait depuis longtemps.

Il va sans dire qu'une fois au ciel, il ne fut plus question des souliers rouges.

Les Aventures d'une bouteille

Dans une petite rue étroite et sinueuse se trouvait, entre plusieurs habitations de mesquine apparence, une maison haute et rétrécie dont la charpente craquait de tous côtés. Elle n'était habitée que par de pauvres gens, et tout, dans la mansarde particulièrement, tout portait l'empreinte de la misère. Là on voyait suspendue à la fenêtre une vieille cage bosselée, où il n'y avait pas même de godet pour l'eau ; on avait mis à la place un goulot de bouteille retourné et fermé d'un bouchon par en bas.

Une vieille fille venait de garnir la cage de mouron frais dont se régalait une petite fauvette, tout en sautant d'un bâton à l'autre et s'interrompant aussi de temps en temps pour chanter.

— Oui, je conçois que tu chantes, dit le goulot, ou plutôt il le pensa, car un goulot ne parle guère ; mais il ne lui est pas interdit de réfléchir : Oui, je conçois que tu chantes, toi qui possèdes tous tes membres ; mais si, comme moi, tu avais été privée de la plus grande partie de ton individu, s'il ne le restait que le cou et le bec, et ce dernier encore fermé avec un bouchon, alors tu ne chanterais plus. Du reste, il faut bien qu'il y ait des gens heureux ; moi, je n'ai aucun motif pour chanter, et, quand je le voudrais, je ne le pourrais pas. J'ai vu le temps, lorsque j'étais une bouteille entière, où je savais siffler fort agréablement, pour peu qu'on me frottât avec un bouchon. On m'appelait alors la joyeuse dame-Jeanne. J'étais présente à la fameuse partie de campagne qui eut lieu à l'occasion des fiançailles de la fille du fourreur. Je me rappelle ce jour comme si c'était hier. Que de choses n'ai-je pas vues, que de vicissitudes n'ai-je pas éprouvées dans le cours de mon existence ! J'ai passé par l'eau et le feu ; j'ai été reléguée parmi la boue de la terre, et j'ai occupé les positions les plus brillantes ; maintenant je suis suspendue à une cage, exposée à l'air et au soleil ; vraiment mon histoire vaudrait la peine d'être racontée, mais je n'aime pas à crier mes aventures sur les toits, et, quand je voudrais parler, je ne le pourrais pas.

Ainsi, tandis que le petit oiseau chantait gaîment son refrain, et que, dans la rue, chacun allait et venait, pensant à ses affaires, à ses plaisirs ou souvent même à rien, la bouteille, réduite à l'état de goulot, était livrée à de profondes méditations.

Elle pensait à la fournaise ardente de la fabrique, où un souffle hardi lui avait donné la vie. Elle se rappelait comme elle avait d'abord regretté la chaleur énergique et vivifiante de son creuset ; mais peu à peu, en se refroidissant, elle s'était habituée à son sort, et s'était réjouie en se voyant placée au milieu d'un régiment entier de bouteilles toutes sorties de la même fournaise, et dont les plus belles devaient contenir du vin de Champagne et les plus communes de la bière. Il peut arriver, à la vérité, qu'une bouteille à bière renferme du précieux Lacrima-Christi, et qu'une bouteille à Champagne ne soit remplie que de cirage ; mais c'est toujours aux formes extérieures que la naissance se reconnaît, et la noblesse reste la noblesse lors même qu'il n'y a dans ses veines que du sang vicié et corrompu.

Un jour, toutes les bouteilles furent emballées dans des caisses, et la nôtre avec elles. Elle ne s'imaginait guère alors qu'elle dût jamais servir de godet à un oiseau. Mais, après tout, est-ce là un emploi si déshonorant ?

Lorsqu'elle revit le jour — un jour médiocre — c'était dans la cave d'un marchand de vin. Là, elle fut tirée de la caisse ainsi que toutes ses compagnes, et rincée pour la première fois de sa vie. Couchée sur le sol, vide et sans bouchon, elle éprouvait un malaise extraordinaire ; il lui manquait quelque chose ; elle ne savait quoi. Mais, quand on l'eut remplie d'un vin vieux et généreux, qu'elle fut munie d'un bouchon, bien cachetée et ornée d'une étiquette avec ces mots : « Qualité superfine, » alors elle se sentit heureuse, comme si elle venait de passer son premier examen avec dix boules blanches et la note parfaitement bien. Il lui semblait entendre en son sein une voix qui chantait des choses qui lui avaient été jusque-là complètement inconnues. La richesse des

vignes fertiles, les champs dorés et les vertes prairies, les charmes de l'amour et de l'amitié : voilà ce que chantait la voix intérieure de la bouteille aussi bien que celle qui chante au sein des jeunes poëtes, lesquels bien souvent ne connaissent ni les vignes, ni les champs, ni les prairies, et quelquefois même ignorent également l'amour et l'amitié.

Un matin notre bouteille fut vendue au commis du fourreur qui était venu demander du vin de première qualité. Elle fut mise ensuite par la fille du patron dans un panier qui renfermait déjà du jambon, du saucisson, du fromage de Hollande, un pot de beurre frais, et des petits pains de gruau. La demoiselle du fourreur était jeune et belle. Ses grands yeux noirs étaient remplis d'éloquence ; un gracieux sourire se jouait sur ses lèvres ; ses mains étaient petites, douces et blanches ; cependant son cou et ses épaules étaient encore plus blancs. Elle devait être à coup sûr une des plus charmantes et des plus innocentes personnes de la ville.

Pendant que la famille se rendait à la campagne, la bouteille sortait son goulot cacheté de rouge hors du panier et pouvait ainsi être témoin de ce qui se passait. De temps en temps la jeune fille jetait un regard sur un jeune marin assis à côté d'elle ; ce jeune homme avait été élevé chez le fourreur. Il venait d'être nommé pilote. Le lendemain, il devait partir pour des pays lointains, et c'était son voyage qui faisait le sujet de la conversation.

La voiture s'arrêta dans la forêt. Après que la société eut mis pied à terre et se fut assise sur l'herbe, le père s'empara de la bouteille et prit le tire-bouchon. Vous figurez-vous les sensations d'une bouteille qui va être débouchée pour la première fois ? Non, jamais elle n'oublia cet instant solennel, où le bouchon lui

fut enlevé en faisant entendre comme un cri d'étonnement, et où le vin s'échappa de ses flancs avec de joyeux et nombreux glous-glous.

— À la santé des fiancés ! dit le père. Tous les verres furent vidés, simultanément : puis le jeune marin embrassa sa jolie fiancée.

Les verres furent remplis de nouveau.

— Dans six mois la noce ! dit le jeune homme.

Et, après avoir bu, il leva la bouteille en l'air :

— Tu as été témoin du plus beau jour de ma vie, s'écria-t -il ; je ne veux plus que tu serves à personne !

Puis il la lança au loin. Elle décrivit une parabole et alla tomber à quelque cent pas de là dans un petit étang, au beau milieu des roseaux.

La fille du fourreur ne pensait guère qu'elle dût la revoir ; mais que de choses auxquelles on ne s'attend pas arrivent pourtant dans ce monde !

— Je leur ai versé du vin, et en retour ils me donnent de l'eau bourbeuse, se disait la bouteille. Enfin leur intention était bonne.

Elle ne pouvait plus voir ni les fiancés, ni les vieux parents, mais elle les entendit chanter longtemps encore.

Dans la soirée deux petits paysans l'aperçurent dans les roseaux, la ramassèrent et l'emportèrent chez leurs parents. Leur frère aîné aussi était marin ; la veille il était parti pour la ville, et

sa mère préparait le sac de voyage que le père devait porter au voyageur avec les derniers adieux de la famille.

Déjà on avait mis dans le sa.c un flacon rempli d'une liqueur tonique, lorsque les enfants arrivèrent avec la bouteille qu'ils avaient trouvée. La capacité de cette dernière était double de celle de l'autre : aussi la liqueur y fut-elle transvasée. Ce n'était plus du vin ; c'était une boisson amère, bonne cependant — pour l'estomac, sinon au goût.

C'est ainsi que notre bouteille arriva à bord, et, par un singulier hasard, sur le même navire qui avait emporté le futur gendre du fourreur ; mais celui-ci ne la vit pas, et l'eût-il vue qu'il ne l'aurait pas reconnue.

Sur le bâtiment elle fut baptisée d'un nom symbolique. À cause des cures que la liqueur qu'elle contenait opéra, on l'appela l'Apothicaire, et vraiment elle mérita son nom, jusqu'à la dernière goutte. Ce fut un temps heureux pour elle. Souvent les mousses la faisaient chanter en la frottant avec le bouchon et on l'appelait alors, comme elle disait, la joyeuse dame-Jeanne.

Plusieurs mois s'écoulèrent, pendant lesquels elle resta vide et oubliée dans un coin, lorsque — était-ce en allant, ou en revenant ? elle l'ignorait, n'ayant pas été débarquée — il s'éleva une effroyable tempête. Des vagues énormes et furieuses soulevaient le bâtiment et le secouèrent si violemment qu'il craquait dans toutes ses jointures. Bientôt les mâts furent brisés ; une voie d'eau se déclara, et les pompes n'ayant pu fonctionner, le navire coula bas au milieu d'une nuit profonde et terrible.

Mais, au moment suprême, le fiancé de la fille du fourreur avait écrit sur un morceau de papier ces mots : « Jésus ! mon

Dieu ! ayez pitié de nous ! nous sommes perdus ! » Il ajouta un adieu à sa fiancée, son nom, celui du navire, la date, et introduisit ce billet dans la bouteille vide ; puis, l'ayant bouchée hermétiquement, il abandonna le tout aux hasards des flots.

Il ne se doutait guère, hélas ! que cette bouteille destinée à porter l'annonce de sa mort, était la même dont le contenu avait servi à porter le toast de son bonheur et de ses espérances.

L'équipage tout entier périt avec le navire. Seule la bouteille vola légère comme un oiseau dont les ailes effleurent la cime des flots. Elle tenait à remplir sa mission.

Le soleil se leva et se coucha. Le crépuscule, par ses splendeurs, rappelait à la voyageuse la fournaise ardente qui avait été son berceau, et cela lui donnait le mal du pays. Elle continuait sa route cependant, sans se heurter contre les rochers, sans être avalée par les requins.

Elle flotta ainsi pendant bien des jours et des mois, suivant le courant, tantôt au nord, tantôt au midi. Elle était libre et indépendante ; mais on se fatigue de tout, même, à ce qu'il paraît, de la liberté.

Le petit billet, ce dernier adieu du jeune homme à sa fiancée, n'allait-il pas causer un grand désespoir en arrivant entre les mains de la malheureuse jeune fille ? Du reste où étaient-elles ces mains si blanches et si douces ? Ou était leur maîtresse ? Où était son pays ? La bouteille, comme on le pense bien, l'ignorait. Elle allait toujours, s'ennuyant de plus en plus, jusqu'à ce qu'enfin elle aborda sur un rivage, où on parlait un idiome dont elle ne comprenait pas une syllabe : or rien n'est plus pénible que de ne pas entendre la langue des personnes avec lesquelles on vit.

La bouteille fut ramassée et débouchée, le billet en fut retiré et examiné attentivement ; mais personne ne put donner l'explication des mots qu'il contenait ; on devinait bien qu'il devait provenir de quelque navire perdu, mais c'était tout. Donc, ne sachant qu'en faire, on le serra dans le coin d'une armoire.

Chaque fois qu'un étranger arrivait, le billet lui était présenté ; il fut tourné et retourné de telle sorte que l'écriture, qui était au crayon, devint de plus en plus indéchiffrable. À la fin on aurait pu même douter qu'il y eût jamais eu là-dessus quelque chose d'écrit.

Pendant plusieurs aimées la bouteille était restée dans l'armoire ; puis, un jour, on la monta au grenier, où bientôt elle fut ensevelie sous la poussière et les toiles d'araignée. Comme elle regrettait alors le jour heureux où elle avait versé le vin des fiançailles dans la forêt, et ceux où promenée sur les flots elle portait à une amante l'adieu suprême de son bien-aimé !

Elle ne resta pas moins de vingt années dans le grenier, et elle y serait sans doute encore, si la maison n'avait pas été démolie. Lorsque le toit fut enlevé, on la découvrit et elle vit bien qu'on s'occupait d'elle ; mais elle ne comprenait rien de ce qui se disait.

— Si j'étais restée en bas dans la chambre, pensa-t-elle, j'aurais appris le langage de ces gens ; mais, dans un grenier, comment s'instruire ?

Elle fut lavée et rincée, et, certes, elle en avait bon besoin. Heureuse de se sentir redevenue claire et transparente, il lui sembla, malgré son âge respectable, être ramenée aux jours de son adolescence : seulement sa flatteuse étiquette ne lui fut pas rendue.

On la remplit d'une espèce de graine dont la nature lui était inconnue ; puis on la boucha et on l'enveloppa si bien qu'elle ne vit plus ni la clarté du jour, ni la lumière artificielle du soir, et encore moins celle des astres nocturnes. Ainsi préparée, on l'emballa pour l'envoyer au loin, et elle fut extrêmement contrariée de voyager comme cela à huis-clos, sans rien voir de ce qui se passait autour d'elle.

Arrivée à sa destination, les premiers mots qu'elle entendit furent ceux-ci : « Comme il vous l'ont emballée avec soin ! il faut voir si elle n'est pas cassée tout de même. » Et c'était la même langue qu'elle avait entendu parler dans son enfance chez le fabricant, chez le marchand de vin, dans la forêt et sur le navire ; la seule langue qu'elle comprît ! Elle était donc revenue à son pays natal ! Dans le transport de joie qu'elle en ressentit, elle faillit s'échapper des mains qui la tenaient ; ce fut à peine si elle sentit qu'on la déboucha et la vida. Elle fut ensuite descendue dans une cave, où elle passa tranquillement plusieurs années de sa vieillesse, heureuse de se savoir au milieu de ses compatriotes.

Un soir le jardin de la maison avait été décoré pour une fête. Des lampions allumés formaient des guirlandes de feu d'un arbre à l'autre. Des lanternes de papier, de couleurs variées, s'épanouissaient au sein du feuillage comme de grosses fleurs. Le ciel était calme et parsemé d'étoiles ; la lune s'étalait au milieu dans toute sa splendeur. On avait placé dans les buissons des bouteilles surmontées de chandelles allumées ; la nôtre était du nombre, et elle fut enchantée de se trouver ainsi parmi la verdure, d'entendre la musique du bal et de voir circuler autour d'elle une foule joyeuse et dansante. Ce spectacle lui fit oublier les vingt années qu'elle avait passées au grenier.

Parfois un couple amoureux s'asseyait non loin d'elle, et alors elle se rappelait le jeune marin et la fille du fourreur. Ses réflexions avaient une certaine analogie avec celles d'une vieille fille qui se trouvait au nombre des invités et qui ne pouvait s'empêcher de soupirer en pensant au jour le plus heureux de sa vie, au jour où son fiancé — un jeune marin — avait, au milieu d'une forêt, porté un toast à leur prochaine union. Toutefois elle ne reconnaissait pas la bouteille, qui, de son côté, ne soupçonnait guère que cette vieille demoiselle et la jolie fille du fourreur fussent une seule et même personne.

Il en arrive souvent ainsi dans le monde : on se quitte, le temps passe, et lorsqu'on vient ensuite à se rencontrer on ne se souvient pas de s'être jamais vus.

La bouteille retourna chez le marchand de vin, qui la remplit et la vendit à un aéronaute, lequel, le dimanche suivant, devait exécuter une ascension ; elle fut mise dans un panier en compagnie d'un lapin qui tremblait de tous ses membres à la pensée qu'il lui faudrait de si haut descendre en parachute. L'heure venue, le ballon fut gonflé ; puis, les cordes qui le retenaient ayant été coupées, l'aéronaute, le panier, la bouteille et le lapin s'élancèrent dans les airs ; la musique résonnait allègrement au-dessous d'eux et la foule criait : « Bravo ! »

Quelle singulière façon de voyager, pensait la bouteille, c'est une navigation où l'on ne risque pas de se heurter contre les rochers — la mer moins les écueils !

Des milliers de personnes regardaient le ballon monter, et la vieille demoiselle du jardin, debout à la fenêtre de sa mansarde,

où était suspendue une cage avec unes fauvette dedans, suivait aussi avec attention le mouvement de la nacelle.

Àune certaine hauteur, l'aéronaute laissa tomber le lapin avec son parachute ; puis il prit la bouteille, but à la santé de tous ceux qui le contemplaient et la lança dans l'espace.

La vieille fille de la mansarde pensa peut-être qu'elle avait vu une bouteille jetée ainsi au loin dans la forêt, le jour de ses fiançailles ; mais, naturellement, elle n'imagina pas que ce fût la même.

Le lapin opéra sa descente tout doucement et arriva à terre sain et sauf, aux applaudissements de la foule ; mais il n'en fut point ainsi de la bouteille, à moitié pleine de vin : elle fit à travers les airs des culbutes désordonnées et, finalement, alla tomber sur le toit d'une maison, avec une telle violence qu'elle fut brisée en mille morceaux, lesquels s'éparpillèrent de tous côtés. Ce fut un horrible moment. Le goulot seul resta entier. Il avait été cassé par hasard avec une telle précision qu'on eût dit qu'il avait été coupé au tour. Un voisin de la vieille fille le ramassa et lui en fit cadeau pour servir de verre à la fauvette, compagne de sa solitude.

— Oui, chante, pensait le goulot, en entendant les roulades joyeuses du petit oiseau ; quant à moi, on ne se doute pas de tout ce que j'aurais à dire ; mes aventures sont ignorées ; tout ce qu'on en sait, c'est que je suis montée en ballon, et que j'en suis descendue, hélas !...

Un jour la vieille demoiselle reçut la visite d'une de ses amies ; elles s'entretenaient non de la bouteille, mais d'un myrte, qui fleurissait auprès de la cage de la fauvette.

— Je ne veux pas que tu dépenses quatre francs pour le bouquet de ta fille, dit la maîtresse du logis ; j'ai là un myrte couvert de fleurs, regarde comme il est beau ; c'est un rejeton de celui dont tu me fis cadeau le lendemain de mes fiançailles, afin que je fisse de ses fleurs mon bouquet de noces ; mais le moment n'en est jamais venu pour moi. Celui qui devait être la joie et la bénédiction de ma vie n'existe plus ; il dort d'un sommeil éternel au fond des abîmes de l'océan.

Et les yeux de la pauvre demoiselle étaient mouillés de larmes. Après tant d'années, elle n'avait rien oublié, ni les tendres adieux de son fiancé, ni le toast qu'il lui avait porté, ni le premier baiser qu'elle avait reçu de lui. Tous ces souvenirs restaient comme embaumés au fond de son cœur, et elle pensait au temps passé, sans se douter qu'il se trouvait près d'elle un témoin de ce temps heureux, le goulot de la gaie bouteille qui avait fait entendre de si jolis glous-glous au jour à jamais passé de ses fiançailles.

Le goulot ne la reconnaissait pas davantage. Ainsi chacun demeurait absorbé dans ses propres souvenirs. Pour qui vit dans le passé, le présent n'est plus rien. Certes, je n'en veux pas à la vieille demoiselle d'être restée fidèle à son défunt fiancé, ni à la bouteille infirme et estropiée de penser aux voyages et aux aventures de son jeune temps ; mais il ne faut pas mépriser non plus l'heure présente. Les chansons de la fauvette, les brins d'herbe naissants, la vue du beau soleil matinal, la rentrée annuelle du doux printemps, cela a son prix à tout âge, et quelles que soient les épreuves qu'on a eu à subir.

Le Sapin

Au milieu d'une forêt, en une belle place bien aérée et éclairée par le soleil, croissait un charmant petit sapin. Tout autour de lui se trouvaient une quantité de camarades plus âgés et par conséquent plus grands que lui : des pins altiers et des chênes énormes.

Le plus ardent désir du petit sapin était d'égaler en hauteur ses voisins. Ce désir était tel qu'il ne faisait plus attention au brillant soleil et au ciel bleu ; les joyeux enfants du voisinage qui, en chantant et babillant, cueillaient des fraises et des framboises, passaient inaperçus devant lui. Souvent, quand ils avaient fait de fruits ample provision, ils venaient s'asseoir auprès du petit sapin en disant :

— Comme il est joli et mignon ! Ah ! le beau petit arbre !

Ces paroles, qui auraient dû lui plaire, le remplissaient de dépit.

— Petit, disait-il, toujours petit !

Chaque année, au printemps, il faisait une poussée, et l'année suivante, une poussée encore. Il eût voulu en faire dix.

— Oh ! que je voudrais donc être grand, soupirait-il ; j'étendrais mes branches au loin et de ma cime je dominerais le monde ! Les oiseaux construiraient leurs nids dans mon feuillage, et, lorsque le vent souffle, je saurais m'incliner avec autant de majesté et de grâce que mes orgueilleux camarades.

Ces mauvaises pensées le rendaient insensible à tout ce qui aurait dû le charmer.

Il ne se souciait plus ni des concerts joyeux des oiseaux qui chantaient dans les feuilles, ni des beaux nuages pourprés qui matin et soir flottaient au-dessus de lui, dans l'azur des cieux.

L'hiver arriva et avec lui la neige blanche et étincelante. Souvent un lièvre, poursuivi par les chasseurs, franchissait d'un saut le petit sapin, et cette familiarité blessait au vif son orgueil.

Après deux hivers, il avait grandi assez pour que les lièvres fussent obligés de passer sous ses branches. Ce progrès était trop lent à son gré.

Pousser, grandir et devenir vieux, c'est ce qu'il y a au monde de plus beau, pensait l'arbre.

En automne vinrent des bucherons qui abattirent quelques-uns des plus grands arbres ; tous les ans ils en firent autant. Le jeune sapin ne les voyait plus qu'avec terreur ; car les grands et magnifiques arbres tombaient avec fracas sous leurs cognées. On en coupait les branches, et ils avaient alors l'air si nus et si décharnés qu'on pouvait à peine les reconnaître. Puis on les chargeait sur une voiture, et les chevaux les traînaient hors de la forêt. — Où allaient-ils ? que devenaient-ils ?

Au printemps, lorsque les hirondelles et les cigognes revenaient, l'arbre de leur dire :

— Ne savez-vous pas où on les a conduits, ne les auriez-vous pas rencontrés ?

Les hirondelles n'en savaient rien, mais une cigogne, réfléchissant un peu, répondit :

— Je crois le savoir ; en m'envolant de l'Égypte, j'ai rencontré plusieurs navires ornés de mâts neufs et magnifiques ; je crois que c'étaient eux : ils exhalaient une forte odeur de sapin. Comme ils étaient fiers de leur nouvelle position !

— Oh ! si j'étais assez grand pour naviguer sur la mer ! Dites-moi, comment est la mer ? À quoi ressemble-t-elle ?

— Ce serait trop long à expliquer, dit la cigogne, et elle s'envola.

— Réjouis-toi de ta jeunesse, lui disaient les rayons du soleil. Réjouis-toi de la beauté, et de ta vie pleine de sève et de fraicheur !

Et le vent caressait l'arbre, et la rosée répandait ses larmes sur lui, mais le sapin n'y prenait point intérêt.

Vers la Noël les bucherons coupaient souvent de jeunes arbres, qui n'étaient pas même aussi grands que notre sapin. Comme les autres ils étaient chargés sur une voiture et traînés par des chevaux hors de la forêt.

— Où vont-ils ? demanda le sapin. Il y en a qui sont plus petits que moi ; on leur a laissé toutes leurs branches. Où vont-ils ?

— Nous le savons bien, nous le savons bien, gazouillèrent les moineaux. Nous avons été dans la ville, et nous avons regardé à travers les fenêtres. Ils sont arrivés au plus haut point du bonheur et de la magnificence ; on les a plantés au milieu d'une belle chambre bien chauffée pour les orner ensuite de pain d'épices, de bonbons, de joujoux et de cent lumières.

— Et puis… demanda le sapin en frémissant de toutes ses branches ; et puis qu'est-il arrivé ?

— C'est tout ce que nous avons vu, mais c'était bien beau !

— Est-ce que moi aussi je serais destiné à une carrière aussi brillante ? pensa le sapin ; cela vaudrait encore mieux que de naviguer sur la mer. Oh ! que le temps est long ! Quand serons-nous à Noël, pour que je parte avec les autres ? Je me vois déjà dans une belle chambre bien chaude, chargé d'ornements. — Et ensuite… — Oui, ensuite il viendrait probablement quelque chose de mieux encore ; sans cela pourquoi nous parer avec tant de luxe ? Comme je suis curieux de savoir ce qui m'arriverait, je souffre d'impatience ; vraiment je suis bien malheureux !

— Réjouis-toi lui disaient le ciel et les rayons du soleil : réjouis-toi de ta jeunesse qui fleurit au sein de la nature paisible.

Toujours inquiet, le sapin, croissait toujours. Son feuillage devenu plus épais et d'un beau vert attirait les yeux du passant, qui ne pouvait s'empêcher de dire : « Quel bel arbre ! »

Noël arriva et il fut choisi le premier. La hache le frappa au cœur. Après un soupir, il tomba presque évanoui. Au lieu de penser à son bonheur, il se sentit tout affligé de quitter le lieu de sa naissance. Il savait qu'il ne reverrait plus ses anciens camarades, les petits buissons, les gracieuses fleurs, qui l'avaient entouré, peut-être pas même les oiseaux.

Son départ le rendait tout triste.

L'arbre ne revint à lui qu'au moment où avec plusieurs autres il fut déchargé dans une grande cour. Un homme arriva et dit en le désignant : « Celui-ci est magnifique ; c'est ce qu'il nous faut. »

Vinrent ensuite deux domestiques en superbe livrée, qui portèrent le sapin dans le salon d'un grand seigneur ; partout des tableaux d'un grand prix, sur la cheminée des porcelaines de Chine ; les meubles étaient d'ébène et garnis de satin ; les tables couvertes d'objets d'art, de livres illustrés et de magnifiques gravures.

— Il y en a pour cent fois cent écus, disaient les enfants.

On planta le sapin dans une grande caisse pleine de sable ; cette caisse était recouverte et comme vêtue d'étoffes de mille couleurs.

Oh ! comme il tremblait ! que devait-il donc lui arriver ?

Les enfants et les domestiques se mirent à l'orner. Ils suspendirent à ses branches de petits cornets de papier doré remplis de bonbons. Ensuite ils y attachèrent des pommes et des noisettes argentées, toutes sortes de joujoux et plus de cent petites bougies rouges, bleues et blanches. Des poupées qui ressemblaient à de véritables enfants, telles que l'arbre n'en avait jamais vues, se reposaient sur ses branches, et, au sommet de sa couronne, étincelait une étoile semblable à un diamant.

Quel luxe ! quelle splendeur !

— Ce soir, s'écrièrent les enfants, comme il sera beau et brillant de lumières !

— Oh ! pensa l'arbre, je voudrais déjà être à ce soir, et que toutes les bougies fussent allumées ; mais qu'arrivera-t-il après ? Les autres arbres de la forêt viendront-ils me regarder ; les moineaux me verront-ils à travers la fenêtre ; resterai-je ici, hiver et été, toujours paré ainsi ?

Pauvre sapin, qu'il devinait mal ! Et cependant ces réflexions étaient un supplice pour lui.

Le soir arriva, et les bougies furent allumées. Quelle magnificence ! L'arbre tremblait si fort qu'une bougie en tombant mit le feu à l'une de ses branches :

— Aie ! aie ! s'écria-t-il en frémissant.

— Au secours, au secours ! crièrent les enfants. Les domestiques accoururent et éteignirent le feu. Dès ce moment l'arbre n'osa plus trembler ; il avait peur d'endommager sa parure ; il était tout étourdi de sa splendeur.

Tout à coup les portes s'ouvrirent et une joyeuse troupe d'enfants se précipita dans le salon. Derrière eux venaient les parents.

D'abord les petits restèrent muets d'admiration à la vue de l'arbre de Noël ; mais bientôt ils commencèrent à pousser des cris de joie, et se mirent à danser en rond autour de lui. Bientôt le tirage des lots commença. Chacun avait son numéro ; peu à peu l'arbre se dégarnit. À mesure qu'un numéro était appelé il perdait un de ses joyaux, qui, de ses branches, passait aux mains émues des enfants.

— Que font-ils ? pensa l'arbre ; que va-t-il m'arriver ? Cependant tout ce qu'il avait eu de plus précieux avait peu à peu été détaché de ses branches, les bougies aussi se consumèrent et furent éteintes l'une après l'autre. Alors les parents permirent le pillage des menus objets et des bonbons qui restaient. Les enfants ne se le firent pas dire deux fois. Ils se jetèrent sur le sapin avec tant d'impétuosité qu'il eût été renversé, si son étoile qui le fixait au plafond ne l'eût retenu. Après l'avoir complètement dépouillé de

ses ornements, les jeunes pillards se remirent à danser et à jouer ; et personne ne fit plus attention à l'arbre, si ce n'est la vieille bonne, qui vint regarder si l'on n'y avait pas laissé, par hasard, une orange ou une figue dont elle pût faire son profit.

— Une histoire ! une histoire ! s'écrièrent les enfants, et ils attirèrent vers l'arbre un bon et gai vieillard qui s'était fait le compagnon de leurs jeux malgré son âge, et qui s'assit.

— Nous sommes là sous un arbre, dit-il. Ce pauvre sapin coupé nous représente une forêt et peut-être pourra-t-il profiter de ce que je vais vous raconter. Je ne vous dirai qu'une seule histoire. Voulez-vous celle d'Ivède-Avède, ou celle de Cloumpe-Doumpe qui roula en bas d'un escalier ; ce qui ne l'empêcha pas d'arriver plus tard à de grands honneurs, et d'épouser une princesse.

— Ivède-Avède, crièrent les uns ; Cloumpe-Doumpe, dirent les autres.

Et le bonhomme raconta l'histoire de Cloumpe-Doumpe qui roula en bas d'un escalier et épousa une princesse.

Les enfants applaudirent en criant : « Encore une ! encore une ! »

Ils voulaient entendre aussi celle d'Ivède-Avède ; mais ils furent obligés de se contenter de Cloumpe-Doumpe.

Cependant le sapin restait muet et pensif ; jamais les oiseaux de la forêt ne lui avaient raconté rien de pareil.

— Cette histoire doit être vraie, se dit-il, car celui qui l'a racontée m'a l'air d'un bien honnête homme. Qui sait si, moi aussi, je

ne finirai pas par rouler en bas d'un escalier et par épouser une princesse. Demain ils vont probablement m'orner de nouveau, me couvrir de lumières, de joujoux, d'or et de fruits ; je me redresserai fièrement et j'entendrai encore une fois l'histoire de Cloumpe-Doumpe et peut-être celle d'Ivède-Avède par-dessus le marché.

Puis il s'abandonna à ses pensées, et resta toute la nuit sombre et silencieux.

Le lendemain matin, les domestiques entrèrent dans le salon.

— Ils vont me faire une nouvelle toilette, pensa l'arbre.

Mais il fut traîné hors de la chambre, monté dans le grenier et jeté dans un coin obscur.

— Qu'est-ce que cela signifie, se demanda-t-il ; que vais-je faire ici ?

Et il s'appuya contre le mur en réfléchissant.

En vérité, il avait le temps de réfléchir ; car les jours et les nuits se passèrent sans que personne entrât dans le grenier : lorsqu'on y vint un jour, c'était pour chercher quelques vieilles caisses, le sapin restait où il était ; on l'eût dit complètement oublié.

— Maintenant nous sommes en hiver, pensa-t-il, la terre durcie est couverte de neige, il faut qu'on attende le printemps pour me planter ; c'est pour cela sans doute qu'on m'a mis à l'abri ; les hommes sont vraiment bons, et ils savent prendre leurs précautions ; seulement, c'est dommage que ce grenier soit triste et si abandonné : pas même un petit lièvre. C'était pourtant bien gen-

til, lorsque dans la forêt un petit animal venait jouer sous mon ombre, ou quand des oiseaux babillards venaient se dire leurs secrets sur mes branches. Il est vrai que dans ce temps-là je m'en fâchais ; ah ! que j'avais donc tort. Ici, rien de tout cela ; je m'ennuie horriblement !

Pip ! pip ! firent deux petites souris qui sortaient de leur trou, accompagnées bientôt d'une troisième. Elles flairèrent le sapin et se glissèrent dans ses branches.

— Quel terrible froid, dit l'une, n'est-ce pas, mon vieux sapin ?

— Je ne suis pas vieux du tout, répondit l'arbre, il y en a de bien plus âgés que moi.

— D'où viens-tu ? que sais-tu ? as-tu vu les plus beaux pays du monde ? Connais-tu l'office, ce bon endroit où de nombreux fromages sont couchés sur des planches, où sont suspendus tant de jambons ; là où l'on danse sur des paquets de chandelles, où l'on entre maigre et d'où l'on sort gras ?

— Je ne connais rien de tout cela, mais je connais la forêt où le soleil brille au milieu des arbres, et où les oiseaux chantent gaiement leur refrain.

Puis il raconta sa jeunesse ; et les petites souris, qui n'avaient, jamais rien entendu de semblable s'écrièrent :

— Comme tu es heureux d'avoir vu toutes ces belles choses !

— Oui, dit le sapin, dans ce temps-là, il est vrai, j'étais assez heureux.

Puis il leur raconta son aventure du soir de Noël, sans oublier la magnificence avec laquelle on l'avait orné. Les petites souris

l'écoutaient avec plaisir.

— Tu sais raconter d'une manière charmante, dirent-elles.

Et la nuit suivante elles revinrent avec quatre de leurs compagnes pour que le sapin leur répétât son histoire.

L'arbre raconta de nouveau, et ajouta tout bas cette réflexion :

— Oui, c'était un temps bien heureux, et il peut revenir encore. Cloumpe-Doumpe roula bien en bas de l'escalier, ce qui ne l'empêcha pas d'épouser une princesse.

Et ce disant, il pensa à une petite aubépine qui poussait dans la forêt, et qui lui semblait une véritable princesse.

La nuit suivante, il eut un auditoire encore plus nombreux, et, le dimanche d'après, deux gros rats se joignirent aux souris pour l'écouter.

— Vous ne savez que cette histoire ? demandèrent les rats.

— Rien que celle-là, et le soir où je l'entendis pour la première fois fut le moment le plus heureux de ma vie.

— Elle n'est pourtant pas bien intéressante ; n'en sauriez-vous pas une autre qui parlât de lard et de chandelle ou qui concernât l'office ?

— Non, répondit l'arbre.

— En ce cas merci et portez-vous bien, dirent les rats, et ils s'en retournèrent chez eux.

Peu à peu les souris disparurent aussi et l'arbre resta seul de nouveau.

— C'était pourtant bien gentil, se dit-il, lorsque les petites souris venaient s'asseoir autour de moi pour m'entendre raconter ; maintenant cela aussi est fini ! Comme je serai content, lorsqu'on me retirera d'ici !

En effet il fut retiré du grenier. Un matin les domestiques arrivèrent et le descendirent dans la cour.

— Je revis enfin, pensa l'arbre, en sentant le grand air et les rayons du soleil ; et, dans sa joie, il oubliait de se regarder lui-même.

La cour aboutissait à un jardin magnifique. Les roses et le chèvrefeuille se montraient à travers le grillage, l'air était embaumé de leurs doux parfums. Sous les tilleuls les hirondelles volaient en chantant : « Quiirrevire vite ! mon mari est venu ! » Mais en chantant ainsi elles ne pensaient guère au sapin.

— Je me sens revivre, disait-il toujours, en étendant ses branches, sans s'apercevoir qu'elles étaient jaunies et desséchées, et que lui-même se trouvait dans un coin au milieu des orties.

Cependant il avait conservé à son sommet l'étoile dorée, qui brillait au soleil. Dans la cour jouaient quelques-uns de ces joyeux enfants, qui, dans la soirée de Noël, avaient dansé autour de l'arbre ; le plus petit courut vers lui et arracha l'étoile.

— Regardez ce que j'ai trouvé sur ce vilain vieux sapin, s'écria-t-il, en marchant sur les branches qu'il faisait craquer sous ses pieds.

L'arbre se regarda et soupira. Ah ! qu'il se trouva laid en effet à côté des arbres et des fleurs qui vivaient, fleurissaient et verdissaient à quelques pas de lui. Il eût voulu se cacher dans le coin

obscur du grenier ; il pensait à sa vivante et calme jeunesse dans la forêt, aux gloires de la Noël, et aux aimables visites des petites souris qui étaient venues entendre l'histoire de Cloumpe-Doumpe.

— Hélas ! hélas ! dit-il, j'ai été heureux, j'ai tenu le bonheur et je n'ai pas su en jouir. Tout est fini pour moi.

Bientôt vint un homme qui coupa le sapin en petits morceaux, en fit un fagot, le porta dans la cuisine, et le mit sous la marmite. En se sentant dévoré par le feu, il poussa, en pétillant, soupirs sur soupirs. Il se rappelait les beaux jours d'été dans la forêt, les nuits d'hiver lorsque les étoiles étincelaient au ciel ; toute sa vie passa dans sa mémoire comme un rêve. — Quelques instants après l'arbre n'était plus que cendres et poussière.

Cependant les enfants jouaient toujours au jardin et le plus jeune avait attaché sur sa poitrine l'étoile dorée que le sapin vaniteux avait portée pendant la soirée la plus brillante de sa vie.

C'était là tout ce qui restait du pauvre arbre.

L'histoire de ce sapin est celle de beaucoup d'hommes. Heureux dans la condition modeste où ils ont vu le jour, ils méconnaissent leur bonheur. La vanité les pousse vers des contrées lointaines. Comme des arbres à qui manque le sol natal, ils vont mourir sur la terre étrangère — déplorant, mais trop tard, leur sotte ambition.

La Vieille Lanterne

Les hommes vieillissent comme les choses, les souvenirs leur restent, mais les facultés qu'ils ont acquises deviennent inactives ; une seconde jeunesse pourrait seule les ranimer. Je vais à ce propos vous raconter une histoire. La voici :

Il y avait une fois une bonne vieille lanterne qui, pendant de longues années, avait consciencieusement rempli ses fonctions ; mais le moment était venu où elle devait être remplacée ; elle paraissait pour la dernière fois sur le poteau du haut duquel elle éclairait la rue et les passants.

La disposition d'esprit où elle se trouvait devait être la même que celle d'une reine de théâtre qui en est à sa dernière représentation et qui, le lendemain, va rentrer dans l'obscurité et l'isolement de la vie privée.

Aussi la lanterne ne vit-elle pas sans crainte le jour se lever ; car elle savait que, pour la première fois, elle aurait à paraître à l'hôtel de ville, pour être examinée par le maire et le conseil municipal.

Ces magistrats décideraient si elle était encore bonne à éclairer les faubourgs ou seulement à figurer sur les routes ; peut-être même l'enverraient-ils dans une fabrique pour être refondue.

Il est vrai qu'en ce dernier cas, elle courait la chance de retrouver une position convenable ; mais une pensée la tourmentait singulièrement : c'était de savoir si elle conserverait dans son nouvel état le souvenir de sa première existence. Quoi qu'il en soit, il était certain qu'on la séparerait de l'allumeur et de sa femme qui étaient pour elle comme sa famille.

La première fois que la lanterne avait été accrochée, l'allumeur, qui était alors un homme jeune et vigoureux, venait de recevoir sa nomination, et sa femme en était si fière, qu'elle daignait à peine regarder la lanterne, si ce n'est le soir où sa lumière lui était utile. Mais étant devenus vieux tous les trois, l'intimité s'établit peu à peu, et la femme finit par prendre un véritable plaisir à nettoyer la lanterne et à la pourvoir d'huile.

En vérité c'étaient de braves gens, ces allumeurs ; la lanterne fut bien soignée et eut toujours largement à boire. Mais revenons au dernier soir de sa carrière municipale ; il est facile de comprendre que, livrée à ses sombres réflexions, elle ne brûlait pas avec beaucoup de vivacité. Elle pensait à l'immense quantité de personnes dont elle avait dirigé les pas, à tous les secrets terribles, grotesques ou délicats qu'il lui avait été donné de pénétrer, sans que jamais, dans sa parfaite honnêteté, elle en eût trahi un seul.

Par instant sa flamme pétillait à certains souvenirs qui lui faisaient espérer qu'on penserait longtemps à elle, lorsqu'elle ne serait plus là.

Un soir un jeune et beau garçon s'était arrêté au-dessous d'elle pour lire une lettre écrite en jolies petites pattes de mouche sur un papier rose et parfumé. Il la relut par deux fois, et après l'avoir tendrement pressée sur ses lèvres, il leva sur la lanterne un regard plein de reconnaissance en s'écriant : « Merci, chère lanterne ; je suis le plus heureux des hommes ! »

Personne, excepté ce jeune homme et la lanterne, ne connaissait le contenu de cette lettre si charmante.

Mais quelque temps après un cortège funèbre passait dans la rue ; c'était celui d'une jeune femme dont le cercueil disparaissait sous les fleurs et les couronnes qu'on y avait déposées. Une foule immense se pressait à la suite, et l'éclat des torches faisait pâlir la lumière de la lanterne : car le soir était venu ; mais lorsque le convoi se fut éloigné, le jeune homme à la lettre parfumée demeura seul appuyé contre le poteau, pleurant et sanglotant. Il jeta sur la lanterne un regard qu'elle n'avait jamais oublié depuis. « Tu m'avais vu heureux, disait ce regard ; tu vois, lanterne, ce qu'est le bonheur ici-bas. J'ai perdu ma fiancée ! »

Voilà les souvenirs qui occupaient la vieille lanterne dans son dernier jour de splendeur.

Au pied du poteau se tenaient trois individus, désireux de faire agréer leurs hommages à la lanterne ; dans l'idée que c'était elle qui disposerait de la place qu'elle allait laisser vacante.

Le premier était une tête de hareng lumineux qui, luisant naturellement dans l'obscurité, prétendait qu'il y aurait pour la ville une grande économie à lui accorder l'emploi qu'elle sollicitait.

Le second était un morceau de bois pourri, doué également de la faculté de briller pendant la nuit, et qui appuyait en outre ses prétentions sur ce qu'il était issu d'une vieille souche, autrefois le plus bel ornement de la forêt.

Le troisième était un ver luisant.

La lanterne ne pouvait se faire une idée bien exacte de la nature de cet insecte ; toujours est-il qu'il répandait autour de lui une lueur assez vive.

Les deux autres s'empressèrent de jurer, par tout ce qu'il y avait de plus sacré, que ce dernier était un intrigant, lumineux seulement à certaines époques.

La lanterne déclara, quant à elle, qu'aucun des trois concurrents ne lui paraissait posséder une dose suffisante de lumière pour aspirer au poste important qu'elle occupait ; ce qu'ils refusèrent, bien entendu, d'admettre, chacun en ce qui le concernait ; et, quand la lanterne eut ajouté que d'ailleurs il ne lui appartenait en aucune façon de désigner son successeur, tous les trois lui déclarèrent, d'une manière fort impertinente, qu'elle était bien trop caduque, en effet, pour faire ce choix comme il fallait.

En ce moment, le vent s'éleva et pénétra par un trou d'air dans le sein même de la lanterne.

— Qu'ai-je appris ? lui dit-il, tu vas partir, et c'est la dernière fois qu'il m'est donné de te tourmenter. Tant pis ! tant pis ! car, malgré ce que tu peux en penser, j'ai de l'affection pour toi. Je veux, pour te le prouver, te faire un cadeau d'adieu. Par la vertu de mon souffle, tu acquerras la faculté non-seulement de te rappeler tout ce que tu auras vu et entendu, mais encore de comprendre et de juger les événements qui se passeront à ta lumière.

— Grand merci, seigneur vent ; le présent n'est pas à dédaigner ; mais à quoi me servira-t-il, si je dois être refondue ?

— Tu ne le seras pas de sitôt. Attention donc ! je vais t'insuffler : Hui ! hoa ! Te voilà douée à présent d'une mémoire et d'une lucidité parfaites. Avec quelques dons du même genre, tu pourras avoir de l'amusement pour le reste de tes jours.

— Oui, mais si je suis refondue, qui m'assure que je conserverai encore ces facultés ?

— Voyons, vieille lanterne, dit le vent, ne sois pas trop exigeante. Que diable ! il faut vivre un peu de confiance.

Et il se remit à souffler.

La lune montra alors son profil par une échancrure des nuages.

— Que voulez-vous donner à la lanterne ? lui demanda le vent.

— Rien du tout ; je ne suis pas en fonds pour le moment. Vous le voyez, chaque jour je décrois. D'ailleurs, je l'ai pas à m'intéresser aux lanternes ; ce sont mes rivales.

Puis elle se cacha de nouveau derrière les nuages

Croyant faire un beau cadeau à la lanterne, une goutte d'eau tomba sur elle et lui dit :

— Je te donnerai le véritable bonheur, qui ne consiste que dans le néant. Je te pénétrerai, je te transformerai en rouille, et tu ne seras plus qu'un peu de poussière que ton ami le vent dispersera et achèvera de faire disparaître.

— Merci, dit la lanterne, j'aime encore la vie, et je demande plutôt un autre cadeau.

Tout à coup une étoile fila dans l'atmosphère, en laissant derrière elle une longue traînée lumineuse.

— Qu'est-ce que cela ? s'écria la tête de hareng, il me semble avoir vu tomber une étoile ; je crois même qu'elle est entrée dans la lanterne. Saperlote ! si des personnages d'un tel acabit se

mêlent de postuler pour cet emploi, il ne nous reste plus qu'à tirer notre révérence et à aller nous coucher.

Ce disant, elle s'éloigna. Le morceau de bois et lie ver luisant la suivirent.

— Quel bonheur ! s'écria la lanterne, lançant, malgré sa vieillesse, quelques rayons vifs et perçants ; les belles étoiles, que j'ai toujours tant admirées et dont, malgré tous mes efforts, je n'ai jamais pu égaler l'éclat, à beaucoup près, ont daigné cependant s'occuper de moi. Elles viennent, je le sens, de me transmettre la faculté de communiquer à tous ceux que j'aime l'expérience et les souvenirs qui sont mon heureux privilège. Et c'est là vraiment un don précieux ; car on ne jouit qu'à moitié des biens qu'on ne peut faire partager aux autres.

— Ces pensées te font honneur, dit le vent ; mais les étoiles ont oublié un point important. Ta lumière est maintenant blafarde et tremblotante. L'huile ne peut plus brûler convenablement dans ton corps usé par l'âge. Pour que tu fusses apte à exprimer et à faire comprendre toutes les impressions de ta vie, il faudrait que tu eusses en toi des bougies, dont la flamme jeune et blanche ranimerait tes organes affaiblis, impotents, et éclairerait tes idées. Mais je suis pressé, et je n'ai pas le temps de t'en dire plus long : adieu…

— Des bougies ! s'écria la lanterne ainsi abandonnée à elle-même ; je n'en ai jamais eu, et probablement je n'en aurai jamais, car je n'ai pas d'argent pour en acheter. Pour le moment, ma plus grande crainte est d'être refondue.

Le lendemain soir, la lanterne se reposait dans un grand fauteuil. — Devinez-vous chez qui ? — Chez le vieil allumeur. Sur la

demande de ce brave homme, le maire et le conseil municipal, prenant en considération ses bons et loyaux services pendant vingt-quatre ans, lui avaient fait présent de la lanterne. Il la regardait comme son enfant, et, dans sa joie de la posséder à lui tout seul, il l'avait posée sur son unique fauteuil, vers lequel lui et sa femme jetaient de temps en temps des regards pleins de tendresse.

Après le dîner, le gardien commença à parler de tout ce qu'il avait souffert en compagnie de cette vieille amie. Il fit de longs récits de la pluie, du froid, de l' orage, et ces souvenirs rappelés faisaient, à la lettre, revivre la lanterne.

Grâce à la faculté que le vent lui avait insufflée, elle avait comme présent tout ce que le gardien racontait.

Les jours suivants, l'allumeur, pendant que sa femme était occupée à filer, se mit à lire à haute voix des relations de voyages, où se trouvaient décrites les grandes forêts de l'Afrique avec les éléphants, les rhinocéros, les lions et toutes les bêtes fauves dont elles sont peuplées. En écoutant, la lanterne se disait : C'est étonnant, il me semble y être. Puis elle se chagrinait de ne pas avoir en elle cette bougie allumée qui lui aurait été nécessaire pour faire voir à ses deux amis tout ce qu'elle était.

— À quoi bon toutes mes facultés morales et intellectuelles, soupira-t-elle, si ce bout de bougie m'est refusé ? Ces vieilles bonnes gens n'auront jamais à me donner que de l'huile ou du suif, et cela ne suffit pas.

Il arriva cependant qu'on fit cadeau à l'allumeur d'un gros paquet de bouts de bougies. La plupart furent brûlés dans un chandelier. La bonne femme en utilisa quelques-uns pour cirer son fil,

mais il ne lui vint pas à l'idée, non plus qu'à son mari, d'en mettre un seul dans la lanterne.

— Avec tous les dons merveilleux que je possède, pensa celle-ci, il me faut donc rester triste et abandonnée, sans pouvoir en faire part à personne. On ignore que je suis capable de transformer ces murs inertes en tapisseries magnifiques de verdure et de fleurs. C'est fini, hélas ! je ne dois plus servir à rien.

Et, toute pénétrée de mélancolie, elle pleura son inutiliité et son impuissance.

Ujour — c'était la fête du bonhomme — la femme s'approcha de la lanterne, en disant avec un sourire :

— Je veux illuminer en l'honneur de mon époux bien aimé. — À ces mots, le fer-blanc de la lanterne craqua joyeusement, car elle se disait :

— Voilà la bougie qui va arriver.

Mais elle ne reçut qu'un peu d'huile, et toute la soirée elle brûla, en fumant et en déplorant de n'avoir été gratifiée par les étoiles que d'un trésor stérile. La nuit elle fit un rêve ; il lui semblait être transportée dans la fabrique, pour y être refondue. Une main la saisit et la porta dans le fourneau, où elle souffrit des douleurs indescriptibles ; mais en sortant, elle avait été transformée en un chandelier gracieux, représentant un ange qui tenait un bouquet. Dans le cœur de ce bouquet on plaça une bougie.

Le chandelier fut ensuite posé sur un bureau couvert de velours, dans une belle chambre ornée de tableaux, et qui renfermait une riche bibliothèque. C'était la demeure d'un poëte célèbre. Tout ce qu'il pensait ou écrivait apparaissait autour de lui

comme une réalité pour la lanterne transformée en chandelier. C'étaient, tantôt de sombres et mugissantes forêts, tantôt de riantes prairies peuplées d'essaims jaseurs, puis la mer et les navires balancés par ses flots, ou bien le ciel avec ses étoiles sans nombre.

Malheureusement la pauvre lanterne rêvait, et le désenchantement vint avec le réveil.

— Quelle science incroyable je possède, se dit-elle, et tout cela est perdu pour l'humanité. En vérité, je voudrais presque être refondue… Cependant non, il y aurait de l'ingratitude à le désirer tant que ces braves gens qui m'ont donné l'hospitalité seront encore de ce monde. Ils ont soin de moi, et ils m'aiment sincèrement. Après tout je ne suis pas moins heureuse que le Congrès scientifique : nous sommes doués l'un et l'autre d'admirables talents, mais il nous manque la clarté indispensable pour nous faire comprendre.

Sur ces dernières réflexions, la lanterne mit de côté toutes ses idées d'ambition, pour se livrer à un repos dont elle jouit encore aujourd'hui, et qu'elle a, certes, bien mérité.

Le Critique

Cinq frères s'étaient réunis pour discuter leur avenir.

— Je veux être utile à mes semblables, disait l'aîné ; que ma position soit élevée ou infime, peu m'importe, pourvu qu'elle soit honorable. Je ferai des briques, c'est une marchandise indispensable, et au moins je produirai quelque chose.

— Oui, mais trop peu de chose, répliqua le second frère ; ce métier-là ne vaut rien ; on n'a pas besoin de bras pour faire des briques, ou peut les fabriquer avec des machines. Je préfère devenir maçon ; tant qu'il y aura des villes, on bâtira, et je trouve cette profession fort respectable.

— Moins encore que l'autre, dit le troisième. De quelle considération jouit un maçon dans la société ? J'aime mieux être architecte. Cet état exige à la fois du savoir et de l'imagination. Je sais bien que je commencerai par être élève, et que les anciens m'enverront chercher leur déjeuner et me feront balayer l'atelier ; peut-être même me tutoieront-ils ; mais ce ne sont là que de petites misères. Je travaillerai, je parviendrai, et, avec un peu de chance, je me verrai un jour membre de l'Institut. C'est quelque chose, je crois !

— Quelque chose dont je ne me soucie guère, dit le quatrième ; moi, je veux être sculpteur. Je me sens du génie, je créerai un nouveau style ; je contribuerai au développement des beaux-arts, au progrès de la civilisation.

— Oui ; mais tu ne penses pas aux difficultés de l'époque, observa le cinquième ; tu peux prendre le mors aux dents et devancer ton siècle ; en ce cas ton talent reste incompris, tu végètes dans la misère, apprécié de toi seul.

— Avec vos idées, mes amis, vous n'arriverez à rien. Du reste, faites comme il vous plaira ; je ne veux pas vous contrarier. Mon intention, à moi, est de devenir un critique redouté. Je jugerai les autres ; j'éplucherai les mœurs, les écrits et les actions des hommes. Je blâmerai enfin ce qu'il y aura de mauvais ; et ainsi je rendrai, je crois, plus de services que vous tous.

Il accomplit sa résolution. Aussi tout le monde en parlant de lui, disait : Quel homme spirituel ! quelle imagination ! C'est dommage qu'il ne fasse rien. Qu'est-ce qu'un critique, après tout ? un homme qui serait sans emploi si les œuvres qu'il critique n'existaient pas.

Cependant un critique est bien quelque chose, un bon, bien entendu, car un mauvais, c'est moins que rien.

Voici une simple histoire, mais qui ne finira qu'avec le monde ; écoulez bien ! la vie des cinq frères est tout un poëme.

Le frère aîné, le fabricant de briques, apprit bientôt que chaque brique valait un petit sou — de cuivre, il est vrai — mais plusieurs sous font bientôt un écu ; avec des écus on est bienvenu chez le boulanger, le boucher, le tailleur, et lorsqu'on en possède beaucoup, leur puissance est si grande que toutes les portes s'ouvrent devant vous.

Voilà le résultat qu'on obtient en faisant des briques. Il est vrai que le feu en brisait une grande quantité, mais les morceaux même pouvaient servir.

La vieille mère Marguerite avait toujours rêvé le bonheur d'avoir une maison à elle ; le fabricant, homme généreux, lui fit cadeau de toutes les briques cassées, et la pauvre femme se construisit elle-même une maison au bord du lac. Cette maison, à la vérité, n'était qu'une pauvre cabane dont la fenêtre penchait d'un côté et le toit de l'autre ; la pluie y pénétrait quelquefois par les jointures mal fermées, mais enfin elle offrait un abri à la mère Marguerite, et longtemps après la mort du marchand de briques la masure était encore debout.

Le second frère, le maçon, après avoir fini son apprentissage, partit, la valise sur le dos, fumant et chantant :

Je cours le monde, heureux de ma jeunesse,
Le sac au dos, l'insouciance au cœur ;
Dans le travail je trouve la richesse,
Et ma gaîté me donne le bonheur.
Dans le pays est une belle fille
Qui m'a promis sa main et son amour ;
Je vois d'ici son doux regard qui brille
Au seul espoir de mon prochain retour.
J'irai bientôt la trouver, les mains pleines
De beaux écus que je ferai briller,
Et nous aurons des enfants par douzaines,
Bon feu l'hiver et bon vin au cellier.

Àson retour, il se fit bientôt remarquer par son travail et sa bonne conduite. La construction de plusieurs maisons lui fut confiée, et enfin ces maisons lui en procurèrent une pour lui.

Vous allez me demander une explication ; je vous donnerai celle que j'ai reçue moi-même des gens du pays : « Dans les maisons des autres il en trouva urne pour lui-même. »

Puis, devenu propriétaire, il épousa sa fiancée, et le soir de la noce il y eut bal dans le grand salon.

Vous croyez, peut-être, qu'en disant salon, je veux dire une pièce ornée de tapis moelleux, de tableaux de maîtres et de meubles splendides ; non, c'était tout bonnement une salle spacieuse, carrelée, avec les murs blanchis ; mais, lorsqu'au son de la musique le maçon fit tourner sa fiancée dans ses bras, il lui sembla glisser sur un parquet ciré, et les murs, comme par enchante-

ment, se couvrirent de fleurs. Tout le monde admirait le couple gracieux ; tout le monde faisait des vœux pour la prospérité des jeunes époux ; c'était bien quelque chose… Puis le maçon mourut ; un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut toujours finir par là. Il mourut avec la conscience que ses enfants ni sa veuve ne mourraient de faim, c'est-à-dire tranquille sur ce qui lui tenait le plus au cœur.

Arrivons au troisième frère. Il avait avec résignation terminé ses études. Après bien des misères subies à l'atelier, il était devenu architecte, membre de l'Institut ; toute une rue dont il avait fait le plan portait son nom ; c'était déjà beaucoup ; cependant il eut encore le bonheur d'épouser une riche et belle veuve, vécut longtemps dans l'opulence et, à sa mort, on lui fit de magnifiques obsèques ; c'était aussi quelque chose !

Quant à l'homme de génie, le quatrième frère, qui voulait innover dans l'art, créer un nouveau genre et faire école, il trouva juste assez de ressources pour se loger à un sixième étage au-dessus de l'entresol, d'où il tomba un beau jour dans la rue, et se cassa le cou. Mais lorsqu'il fut mort tout le monde reconnut unanimement son talent ; on débita trois discours sur sa tombe, et on lui éleva un monument splendide, mais d'un étage seulement. — Encore quelque chose !

Le cinquième frère, le critique, survécut à tous les autres ; il eut le dernier mot, et c'était pour lui l'essentiel. En lisant ses articles, chacun se plaisait à dire : Quel esprit ! quelle intelligence ! quelle érudition !

Son heure arriva, et il alla frapper à la porte du paradis. Une autre âme s'y trouvait avec lui, c'était celle de la bonne mère

Marguerite.

— Que diable cette malheureuse vient-elle faire ici ? dit le critique ; c'est probablement pour me servir de contraste. Qui êtes-vous, la vieille ? Que demandez-vous ?

La pauvre femme fit une profonde révérence, car elle croyait parler à saint Pierre lui-même.

— Je suis une pauvre vieille sans famille, dit-elle ; là-bas on m'appelait la mère Marguerite.

— Et avez-vous fait quelque chose d'utile sur la terre ?

— Rien du tout, mon bon monsieur ; ce serait une vraie grâce pour moi si vous vouliez seulement me permettre de rester ici à la porte.

— Comment avez-vous quitté la demeure des hommes ? demanda le critique qui s'ennuyait de voir qu'on ne lui ouvrait pas.

— Ma foi, je ne sais pas trop comment ; depuis plusieurs années j'ai toujours été souffrante, et un refroidissement que j'ai attrapé dernièrement m'a donné le coup de la mort. Vous savez, monseigneur, que depuis quelques jours il fait un froid de loup ; le grand lac était pris, et une foule joyeuse s'amusait à y patiner ; on y dansait, on y faisait de la musique. Le bruit pénétrait jusque dans la chambre où j'étais couchée ; ne pouvant dormir, je me mis à regarder la lune et les étoiles qui brillaient au ciel ; alors je vis monter sur l'horizon un petit nuage étrange avec un point noir au milieu. Pour comprendre ces indices il faut être vieux et avoir de l'expérience ; je l'avais déjà vu deux fois, ce nuage, et je savais que bientôt une tempête affreuse, accompagnée d'une trombe, bouleverserait tout à coup le lac, et que tous ceux qui se

trouvaient là, jeunes et vieux, femmes et enfants, seraient infailliblement engloutis. Rassemblant toutes mes forces, je me levai de mon lit, et courus à la fenêtre pour l'ouvrir, mais la glace qui se trouvait dans les jointures rendit tous mes efforts inutiles. On dansait, on chantait, les enfants sautaient sur le lac, personne ne se doutait du danger. Cependant le nuage blanc, avec son point noir qui s'agrandissait de plus en plus, s'avançait rapidement. Je cassai une vitre, et je me mis à crier de toutes mes forces pour engager les malheureux à se sauver. Mais ma faible voix ne parvint pas jusqu'à eux ; j'essayai de courir, mes jambes me refusèrent leur service. Alors le bon Dieu m'inspira une heureuse idée ; je mis le feu à mon lit, pensant qu'il valait mieux sacrifier ma maison et moi-même avec, s'il le fallait, que de laisser périr d'une manière si terrible des centaines de personnes. Des langues de flamme m'entouraient déjà, je fis un suprême effort, je parvins jusqu'au seuil de ma porte et là je tombai épuisée de fatigue et d'émotion. Bientôt le feu avait gagné le toit ; les patineurs du lac s'en aperçurent et tout le monde courut à la rive pour me porter secours ; pas un seul ne resta sur la glace, on croyait que le feu allait me dévorer vivante. Lorsqu'ils furent tous sur la terre ferme on entendit un bruit semblable à un fort coup de canon, la tempête éclata soudain, et la trombe souleva la glace et la brisa en mille morceaux. L'incendie me couvrait d'étincelles et de débris ardents, mais je les avais sauvés ! Quelques bonnes âmes m'emportèrent, me prodiguèrent des soins. Ce fut peine perdue : l'émotion avait été trop forte et le froid m'avait saisie ; j'expirai. Voilà, monseigneur, cornaient je suis arrivée aux portes du paradis ; j'ai entendu dire en bas, que quelquefois elles s'ouvrent mène devant une créature aussi misérable que moi ; cependant c'est peut-être bien hardi de ma part de prétendre à cette faveur.

En ce moment les portes du paradis s'ouvrirent, un ange se montra et fit entrer la vieille femme. Elle laissa tomber à la porte une paille, une de celles qui composaient son lit, — le lit qu'elle avait brûlé ; — ce fétu se transforma en or pur, et s'élança en colonne immense couverte d'ornements merveilleux.

— Voilà l'apport de cette pauvre vieille, dit l'ange au critique étonné ; toi, qu'apportes-tu ? Rien !… pas même une brique. Mais la bonne volonté compte aussi pour quelque chose. Je ne peux rien pour toi, tu arrives ici les mains vides.

Alors la bonne âme de la mère Marguerite intercéda pour lui.

— Son frère, dit-elle, m'a donné toutes les pierres et les briques cassées avec lesquelles j'ai bâti ma chétive demeure ; c'était beaucoup pour moi. Tous ces morceaux ne pourraient-ils pas composer la brique que vous lui demandez ; vous lui feriez une grâce dont il a bien besoin. N'est-ce pas ici le pays de la grâce ?

— Vois, dit l'ange, ton frère, celui que tu méprisais le plus, t'apporte son aumône à l'entrée du paradis ; aussi ne te renverrai-je point ; reste là, et réfléchis ; peut-être trouveras-tu quelque bonne action dans le cours de ta vie ; elle te profiterait, cela vaudrait mieux que rien.

Et l'ange disparut.

— Il ne s'exprime pas mal, dit le critique vaniteux, mais j'aurais parlé beaucoup mieux.

Cependant il ne fit cette réflexion qu'à voix basse, pour ne pas chagriner l'ange. Cette attention si rare chez un critique était déjà très appréciable ; elle le sauva. La porte était restée entre-bâillée,

il se glissa dans le paradis. Mais qu'y fera-t-il ? Espérons qu'il y sera sans emploi.

Histoire de Valdemar Daae

Lorsque le vent déploie ses ailes sur la prairie, l'herbe agitée frissonne en se plissant comme une étoffe. Lorsque le vent passe sur les blés, les épis ondoient et s'entrechoquent avec des murmures pareils à ceux de la mer ; tels sont les ébats auxquels se plaît le vent. Mais il faut surtout l'entendre quand il raconte ! C'est alors un chant bizarre, animé, magique, et qui sonne dans les arbres de la forêt tout autrement que par les ouvertures des fenêtres et les fentes de la muraille.

Vois-tu là-haut le vent chassant devant lui les nuages comme un troupeau de moutons ? L'entends tu près de toi ronfler par la porte entre-bâillée, comme un conducteur de diligence soufflant dans son cor ? Quels accents étranges tourbillonnent dans la cheminée ! Le feu flamboie et lance des étincelles ; sa lueur rouge se projette au loin dans la chambre. C'est maintenant qu'il fait bon d'être assis autour de l'âtre et d'écouter en silence la voix du vent.

Oui, laissez la parole au vent, il sait plus d'aventures et plus d'histoires à lui seul que nous tous ensemble. Ecoutez, le voici, je crois, qui commence son récit.

Hui ! Hou-ou-outch ; prends ton vol ! c'est le refrain de sa chanson.

Près du Grand-Belt se trouve une vieille maison entourée de gros murs rouges ; j'en connais chaque pierre, car je les ai vues

au temps où elles faisaient partie du château de Marsk-Stig, sur la pointe de l'île. Mais elles devaient tomber pour être employées à former bientôt après une autre muraille, une maison neuve, la maison de Borreby qui est encore debout.

J'ai vu et connu les seigneurs et les dames nobles qui, successivement, ont fait là leur résidence. Aujourd'hui, c'est l'histoire de Valdemar Daae que je vous raconterai.

Celui-ci était un seigneur qui pouvait porter haut la tête ; car il était issu d'un sang royal, et il savait faire mieux que forcer un cerf et vider un gobelet. — J'arriverai à mon but, disait-il souvent d'un air mystérieux.

Sa femme, en robe de brocart d'or, posait avec dignité ses pieds sur le brillant parquet de sa demeure, ornée partout de tentures magnifiques et de meubles sculptés et incrustés, acquis à des prix fabuleux. Les dressoirs resplendissaient de vaisselle d'or et d'argent. La cave était remplie de vins de France et de bière d'Allemagne. Des chevaux de race, à la robe noire comme l'ébène, piaffaient et hennissaient dans une vaste écurie, propre comme la cuisine d'une ménagère hollandaise. Bref, il ne pouvait rien se voir alors de plus opulent que la maison de Borreby.

Il s'y trouvait aussi des enfants, trois jeunes filles d'une beauté délicate et des plus distinguées ; je n'ai pas oublié non plus leurs noms : elles s'appelaient Ida, Johanna et Anne-Dorothée.

C'étaient réellement des demoiselles de la plus haute volée, ajouta le vent. — Hui ! Hou-ou-outch, prends vol ! Puis il continua :

Je ne voyais pas dans ce séjour, comme dans les autres anciennes maisons, la noble maîtresse assise dans la grande salle au milieu de ses suivantes et occupée à tourner le rouet et à tenir le fuseau. L'épouse de Valdemar Daae pinçait le luth et chantait, non pas les anciennes chansons du Danemark, mais des couplets écrits en quelque langue étrangère. Les fêtes et les réceptions étaient continuelles. Les convives y venaient de loin. Le château retentissait presque sans interruption du choc des gobelets et du bruit des instruments de musique, dont ma voix ne parvenait qu'à peine, par intervalles, à dominer les éclats. L'orgueil, le luxe, l'ostentation, laissaient encore moins pénétrer la pensée de Notre-Seigneur !

C'était par une soirée du mois de mai ; je revenais de la région de l'Ouest, où j'avais vu les navires échouer sur la côte du Jutland. J'avais traversé les landes et les plages boisées de la Fionie, et je m'étais promené, sifflant et hurlant, près du Grand-Belt. J'allais me reposer sur la côte de Seeland, dont les forêts renfermaient encore à cette époque un grand nombre de chênes gigantesques et superbes.

Les jeunes garçons du pays s'y étaient rendus pour ramasser des branches sèches. Ils s'en retournèrent ensuite à la ville, et préparèrent un bûcher autour duquel, après y avoir mis le feu, ils commencèrent à chanter et à danser avec les jeunes filles.

Je remuai tout doucement une branche posée sur le bûcher par le plus beau garçon de l'assemblée, et je la fis flamber plus fort que celles de tous ses compagnons. Ce garçon devint ainsi l'élu, le coryphée de la bande. Décoré du titre glorieux de coq du village, il eut le privilége de choisir parmi toutes les jeunes filles celle qui lui plaisait le mieux et de l'appeler son petit agneau.

On s'amusait encore mieux là, j'en suis sûr, que dans la splendide et riche maison de Borreby.

Un carrosse doré, attelé de six chevaux, ramenait chez elle la noble châtelaine et ses trois filles, trois fleurs tendres et charmantes : la rose, le lis et la pâle hyacinthe. La mère, au milieu d'elles, ressemblait à une tulipe bigarrée. En traversant la ronde des paysans, elle ne daigna pas répondre une seule fois à leurs humbles salutations et à leurs révérences empressées. On eût dit qu'elle craignait de rompre sa tige.

Àqui appartiendront la rose, le lis et la pâle hyacinthe ? pensai-je en moi-même : quels seront les élus à qui sera dévolu le bonheur de les appeler leurs petits agneaux ? Des coqs de haut parage, sans doute, de fiers et vaillants chevaliers ou, qui sait même ? des princes. — Hui ! Hou-ou-outch, prends ton vol !

Le carrosse disparut, et les paysans recommencèrent leur ronde. C'était l'arrivée de l'été qu'ils fêtaient avec tant de joie et de bonheur.

Mais la nuit, lorsque je me levai dit le vent, la noble dame se coucha pour ne plus se relever. La mort la surprit à l'improviste, ainsi que souvent il arrive.

Valdemar Daae resta debout auprès d'elle, pendant quelques instants, dans un sombre silence. C'était un arbre fier qu'on pouvait tordre, mais non pas briser. Ses trois filles pleuraient et sanglotaient, et toute la maison était remplie de gémissements ; mais l'âme de la dame Daae avait pris son vol. — Et moi je pris le miien, de mon côté. — Hou-ou-outch !

Je revins, peu de temps après, en passant par la Fionie et le Grand-Belt ; je revins pour me reposer sur le rivage de Borreby, auprès de la magnifique forêt de chênes. Là l'aigle marin, le pigeon sauvage, le corbeau et même la cigogne, avaient construit leurs nids. On était au commencement de l'année : parmi les oiseaux, les uns gardaient leurs œufs, les autres avaient déjà leurs petits.

Soudain, tous ensemble, ils s'élancèrent dans les airs, en tourbillonnant et jetant de grands cris. La hache retentit coup sur coup dans la forêt. Tous les arbres, tous ces beaux chênes que j'aimais tant, allaient être abattus ; car Valdemar Daae avait projeté de faire construire un navire magnifique, un vaisseau de guerre à trois ponts, que le roi voudrait, sans doute, acquérir. C'est pour cela que durent tomber les balises du navigateur et les demeures des oiseaux.

Au milieu de la forêt, près des ouvriers, se tenaient Valdemar Daae et ses trois filles. Ils riaient aux éclats des évolutions désordonnées et des cris lamentables des oiseaux, dont les corneilles et les pies semblaient encore railler le désespoir.

Cependant Anne-Dorothée, la plus jeune des trois, prit la défense d'un arbre aux branches dépouillées sur lequel la cigogne avait fait son nid. En voyant les petits avancer leurs têtes et regarder en bas, d'un air d'épouvante, elle fut touchée jusqu'aux larmes et demanda grâce pour l'arbre, et l'arbre fut laissé debout avec le nid de la cigogne. Le sacrifice n'était pas grand.

On abattait, on sciait, on charpentait : le navire à trois ponts ne devait guère tarder à être terminé. Le constructeur était un jeune homme d'humble extraction, mais d'une haute

intelligence ; son front et ses yeux témoignaient de ses brillantes facultés, et Valdemaar ainsi que sa fille Ida se plaisaient à l'écouter parler. Aussi, tout en construisant un navire pour le seigneur de Borreby, bâtissait-il des châteaux en Espagne pour lui-même, des châteaux dans lesquels il se voyait assis à côté de la charmante Ida devenue son épouse. L'alliance aurait pu s'accomplir en effet, si les châteaux eussent été de pierre, entourés de murs, de fossés, de ponts-levis, et commandant à de vastes domaines. Mais, avec tous ses talents, notre artisan n'était pas un magicien, et il n'appartient pas au moineau de se mêler à la danse des grues.

Hou-ou-outch ! je m'envolai, et le pauvre garçon en fit autant. C'était le seul parti qu'il eût à prendre.

Les chevaux à la robe d'ébène piaffaient toujours dans l'écurie. Il y en avait deux surtout qu'on ne pouvait voir sans enthousiasme. L'amiral, envoyé par le roi pour examiner le navire et en faire l'acquisition, ne se lassait point de regarder ces deux magnifiques animaux.

J'ai été, moi-même, témoin de l'admiration qu'ils lui inspiraient ; car j'avais suivi les deux seigneurs jusqu'à l'écurie, en éparpillant sous leurs pieds les brins de paille blonde comme de petites barres d'or. L'amiral aurait voulu que les chevaux fussent compris dans le marché du navire ; mais, comme Valdemar Daae ne se montra nullement disposé à y consentir, on ne lui acheta rien du tout. Le navire demeura sur le rivage, couvert de planches, comme l'arche de Noé, sans jamais être mis à l'eau.

Hou-ou-outch, prends ton vol ! — C'était désolant, en vérité !

L'hiver vint ; les champs furent couverts de neige, et le Belt s'encombra de glaçons flottants que je poussais sur les côtes. Les corbeaux et les corneilles, plus noirs les uns que les autres, arrivèrent en troupes pressées et se perchèrent sur le bâtiment solitaire, sans emploi. Leurs croassements retentissaient autour de la forêt dont on avait abattu les arbres, en chassant les oiseaux et en détruisant leurs nids ; tout cela pour le plaisir d'édifier cette gigantesque machine qui ne devait jamais s'animer au contact des flots.

Je lançai la neige en tourbillons sur le navire ; j'en élevai des amas autour de lui, et, en même temps, je fis résonner dans ses flancs ma grosse voix de tempête. Je lui donnai ainsi le moyen d'acquérir des connaissances nautiques.— Hou-ou-outch, prends ton vol !...

Et l'hiver se passa. L'hiver et l'été passent comme moi l'un et l'autre. J'emporte sur mes ailes la neige, les fleurs et les feuilles, comme j'emporte aussi les hommes.

Mais les filles du riche Valdemar étaient encore jeunes. Ida était toujours une rose charmante, comme autrefois lorsque le jeune constructeur de navires brûlait en secret pour elle.

Souvent je soulevais sa longue chevelure brune, lorsque, appuyée contre le pommier du jardin, elle regardais d'un air pensif le coucher du soleil et l'horizon empourpré, sans prendre garde aux fleurs légères dont je prenais plaisir à parsemer sa tête.

Sa sœur Johanna était blanche et droite comme un lis. Elle redressait sa tête avec fierté. Comme sa mère, elle ressemblait à une fleur portée par une tige trop fragile. Elle aimait à se tenir dans la grande salle, dont les murs étaient tapissés par les por-

traits de sa famille : des femmes vêtues de velours et de satin, portant sur leurs cheveux tressés une toque rehaussée de perles ; et, près d'elles, leurs époux en armures d'acier damasquiné ou bien en manteau doublé d'hermine, avec une fraise de dentelles autour du cou. Johanna, en contemplant toutes ces nobles images, pensait à l'heureux mortel qui devait un jour se trouver ainsi placé à côté d'elle. Elle en parlait même souvent, à voix basse, lorsqu'elle était seule. Je l'ai entendue plus d'une fois, en rôdant dans le long corridor sur lequel s'ouvrait la porte de la salle. — Hou-ou-outch, prends ton vol !

Quant à Anne-Dorothée, la pâle hyacinte, elle n'avait encore que quinze ans. Son air était doux et réfléchi. Toujours un sourire d'enfant se jouait autour de ses lèvres. J'aurais voulu le leur enlever en soufflant dessus que je ne sais si j'y serais parvenu.

Je la rencontrais souvent dans le jardin, dans le sentier de la vallée, dans les champs, partout enfin où elle trouvait à recueillir des fleurs et des plantes aromatiques. Elle savait que son père aimait à en distiller les sucs ; car Valdemar, quoique froid et orgueilleux, était instruit et intelligent. Le bruit courait même qu'il s'adonnait à la pratique des sciences occultes. On voyait une fumée mêlée d'étincelles sortir presque continuellement de la cheminée de la chambre où il travaillait. Jamais il ne permettait à personne d'y pénétrer avec lui ; jamais il ne parlait de ce qu'il y faisait. Mais moi, je savais ce qu'il en était ; je savais que Valdemar s'était figuré qu'en dirigeant le travail de la nature, il la forcerait à lui livrer son secret le plus envié, le secret de faire de l'or. Bien des fois je l'avais vu courbé sur ses fourneaux, absorbé dans la poursuite du grand œuvre. Je m'introduisais dans la chambre par le tuyau de la cheminée, et je venais chanter jusque dans

l'âtre en disant : Assez, assez ! tout cela ne produira que vapeur, fumée, charbons et cendre. Tu finiras par te brûler toi-même. — Hou-ou-outch, prends ton vol !

Mais Valdemar Daae n'écouta point ma voix. Les beaux chevaux noirs, que devinrent-ils ? et la vaisselle d'or et d'argent ? et le blé dans les champs, et les forêts et la maison ? Tout cela se fondit dans le creuset, sans y laisser la moindre parcelle d'or.

Les granges, les greniers et les caves ne tardèrent pas à être vides. Le nombre des valets diminua, tandis que celui des souris augmentait. Les vitres se brisaient l'une après l'autre sans être remplacées. Je n'avais pas besoin, pour entrer, d'attendre qu'on ouvrît les portes. Je pouvais m'ébattre tout à mon aise dans les salles démeublées du château. Il n'y avait plus que moi, avec les souris et les rats, pour en animer la solitude.

Au milieu de cette désolation et des monceaux de cendre accumulés par lui, le seigneur Valdemar gardait un farouche silence, mais son front orgueilleux ne s'inclinait pas.

Les chagrins et les nuits sans sommeil avaient blanchi ses cheveux ; sa peau s'était jaunie et ridée ; ses yeux seuls brillaient de cet éclat sinistre qu'allume l'inextinguible soif de l'or. J'avais beau lui souffler aux yeux la fumée et la cendre de ses fourneaux : rien ne pouvait le dégoûter de ses vaines expériences. Au lieu de l'or, ce furent des dettes qui arrivèrent. Tandis qu'il se débattait avec ses créanciers, je pénétrais, sans trop faire de bruit, jusqu'à la retraite des jeunes filles. Hélas ! elles n'avaient plus maintenant que des vêtements fanés et usés, et, de leurs nombreuses suivantes, il ne leur en restait pas une seule. — Grand Dieu ! disais-je à leur oreille, quel dénûment ! quel abandon ! quelle mi-

sère ! Pleurez, enfants, pleurez, pour que votre père voie vos yeux rouges et vos joues pâles, et qu'il ait enfin pitié de vous.

Certes, on n'avait pas chanté cet air-là autour de leur berceau. Tous les compliments et les flatteries dont elles avaient été l'objet s'étaient envolés, et il n'y avait pas même une voix qui les plaignît, excepté la mienne.

Il faisait un froid terrible ; mais les arbres de la forêt avaient été abattus ; il n'y avait plus de bois pour se chauffer. Quant à moi, je n'abandonnais pas la maison. J'allais et venais sans cesse par les salles et les corridors en hurlant et sifflant, et faisant craquer toutes les boiseries et les charpentes. Les jeunes filles et leur noble père se cachaient dans leurs lits pour ne pas entendre mon vacarme et mes reproches.

Rien à manger et rien à brûler, voilà une vie pour un seigneur ! — Hou-ou-outch, assez, assez…

Mais Valdemar Daae n'en avait pas encore assez.

— Après l'hiver, le printemps, disait-il ; après la misère, l'abondance ; cependant il faut de la patience, beaucoup de patience ; la maison doit être vendue à Pâques, travaillons donc assidûment pour que l'or arrive au temps voulu.

Souvent, en regardant l'araignée occupée à tisser sa toile, il s'écriait : Intrépide petite fileuse, c'est toi qui m'enseignes la persévérance : au lieu de te décourager, lorsque ta toile se déchire, tu recommences toujours sur de nouveaux frais, et c'est ainsi qu'il faut être pour le but où l'on aspire.

Le jour de Pâques arriva. Les cloches remplissaient les airs de leurs sons argentins. Une chaleur douce et bienfaisante émanait

des rayons éclairas du soleil.

Valdemar Daae, en proie à une fièvre dévorante, avait passé la nuit à chauffer et à distiller ses préparations, à en laisser refroidir les résidus, pour les mélanger et les distiller de nouveau. Je l'entendais tantôt soupirer avec désespoir, tantôt prier avec ardeur ; je voyais son visage se contracter, comme il cherchait à retenir son haleine.

La lampe s'était éteinte sans qu'il y fît attention. Je me mis à souffler sur les charbons. Une lueur bizarre éclaira ses traits décomposés et son crâne semblable â celui d'une tête de mort. Ses yeux s'étaient renfoncés sous ses sourcils ; tout à coup ils s'agrandirent démesurément comme s'ils eussent voulu s'échapper de leur orbite.

— Voyez-vous, s'écria-t-il d'une voix rauque et tremblante, c'est lui ! c'est l'embryon merveilleux, la pierre philosophale !... Regardez comme elle brille ! sentez comme elle pèse !

De l'or ! de l'or ! continua-t-il, en chancelant, comme frappé de vertige.

J'aurais pu le renverser d'un souffle ; mais je préférai laisser sa folie aller jusqu'au bout. Je le suivis par le corridor jusque dans la chambre où ses filles grelottaient de froid. Tout couvert de cendres, il s'écria, en élevant en l'air son trésor, qui scintillait aux rayons du soleil levant : « Victoire ! J'ai trouvé, j'ai gagné, de l'or ! de l'or ! » Mais sa main tremblait si fort qu'il laissa tomber le creuset de verre qui se brisa en mille morceaux.

Son suprême espoir s'évanouit comme une bulle de savon. — Hou-ou-outch, prends ton vol I m'écriai-je, et je quittai la de-

meure de l'alchimiste.

Vers la fin de l'année, lorsque le brouillard couvrait les branches nues de perles brillantes, je m'élançai de nouveau, je nettoyai le ciel et brisai les branches pourries, besogne facile mais toujours à recommencer.

Dans la maison de Borreby, chez Valdemar Daae, on s'occupait aussi à nettoyer, mais d'une autre manière. Son ennemi le plus acharné, Ove Ramel de Basnas avait acheté des créances sur les immeubles et les meubles, et il était venu pour les faire valoir. Je pénétrai dans la maison, en faisant un bruit épouvantable. — Hou-ou-outch ! je m'étais mis en tête d'ôter à cet homme l'envie d'y rester.

Ida et Anne sanglotaient, Johanna se mordait le pouce jusqu'au sang ; mais à quoi cela pouvait-il leur servir ? Toutefois Ove Ramel offrit au seigneur dépossédé de passer le reste de ses jours dans la maison ; mais cette offre fut repoussée avec fierté. Je vis l'homme, autrefois si riche et si puissant, quitter sa maison, une besace sur le dos, un bâton à la main et accompagné de ses trois filles. Il avait aussi ramassé et emporté la cornue brisée et les parcelles de la matière alchimique répandue à terre.

Je soufflai sur ses joues brûlantes pour les rafraichir, je caressai sa chevelure et sa barbe blanche, tout en chantant : Hou-ou-outch, prends ton vol !

C'en était fait désormais de toutes les magnificences.

Ida et Anne-Dorothée marchaient aux côtés de leur père, Johanna suivait : arrivée à la porte de la cour, elle se retourna encore une fois vers la maison ; son regard s'arrêta sur une grosse

pierre rouge qui, autrefois, avait fait partie du château de Marsk-Stig, et elle se rappela la chanson qu'on avait faite jadis sur les deux filles de ce seigneur :

L'une prit l'autre par la main,
Elles n'avaient ni toit ni pain.

Àprésent, elles étaient trois — et le père était avec elles.

Ils s'en allèrent, tous quatre, à pied, par la route qu'ils avaient si souvent parcourue en carrosse à six chevaux ; ils arrivèrent ainsi à Smidstrup. Là, il y avait une petite maison blanchie à la chaux qui se louait moyennant dix francs par an ; ce devait être désormais leur résidence. Au moment où ils s'en approchèrent, une foule de corneilles et de pies s'élevèrent du toit en tourbillonnant et en criant, comme pour railler nos malheureux voyageurs, ainsi qu'ils raillaient autrefois les oiseaux dans la forêt de Borreby, lorsqu'on en abattait les arbres.

Valdemar Daae et ses filles entendirent ces cris ; mais je soufflai autour de leurs oreilles pour qu'ils n'en fussent pas trop tourmentés.

Les voilà donc installés dans la masure de Smidstrup, et moi, comme à mon ordinaire, je m'élançai à travers champs, franchissant les haies, les forêts, les rivières, pour aller visiter d'autres pays et m'ébattre sur les flots de la mer. — Hou-ou-outch, prends ton vol !…

Voulez-vous savoir ce que devinrent finalement Valdemar Daae et ses trois filles ?

Écoutez, écoutez encore.

Là-haut, au milieu de la lande, près de la ville de Vilborg, s'élève une élégante maison bâtie en pierre avec un pignon dentelé. C'est la maison de l'évêque.

La fumée s'élançait en épaisses spirales de la bouche des cheminées.

La femme du prélat et ses deux charmantes filles étaient assises dans un pavillon du jardin et leurs regards, après s'être promenés sur la lande brunie, s'arrêtèrent simultanément sur le même point. Que pouvaient-elles regarder avec tant d'attention, jointe peut-être à une certaine expression de contrariété ?

C'était, si vous voulez le savoir, un nid de cigognes placé sur une vieille masure dont le toit de chaume était tout couvert de mousse et de champignons, et à moitié effondré.

Quelle misérable et chétive demeure ! je n'osais pas y toucher de peur de la jeter par terre. Aussi l'aurait-on démolie depuis longtemps, sans la cigogne qui y avait établi son nid. L'évêque n'avait pas voulu qu'on la dérangeât, et il avait permis à une pauvre vieille femme privée de toutes ressources et abandonnée de tout le monde de s'abriter à l'intérieur de la chaumière. Or, cette créature infortunée n'était autre qu'Anne-Dorothée, la pâle hyacinthe, la seule survivante de toute la famille de Valdemar Daae. Quoique plus délicate que ses sœurs, ou à cause de cela peut-être, elle avait résisté plus longtemps à la souffrance. Il n'y avait pas à l'en féliciter. Plus d'un demi-siècle avait passé sur sa tête, depuis la ruine de sa maison, et maintenant, toute courbée et chenue, elle ne devait d'avoir encore un asile qu'à la condescendance d'un étranger et à l'intervention d'une cigogne. Mais

qui sait si cet oiseau n'était pas un descendant de ceux dont elle avait jadis préservé elle-même le nid dans la forêt de Borreby ?

Quoiqu'il en fût, Anne-Dorothée habitait là. Elle s'entretenait souvent toute seule, comme font ceux qui n'ont personne à qui se plaindre. C'est ainsi qu'elle m'apprit ce que j'avais ignoré des destins de sa famille.

— Oui, disait-elle en soupirant péniblement, toutes les cloches sont restées muettes devant le cercueil de Valdemar Daae, et pas un enfant de chœur n'a chanté lorsque l'ancien seigneur de Borreby a été porté en terre ; mais heureusement tout a un terme ici-bas, même la misère.

Quand je pense à ma pauvre sœur Ida, qui a été réduite à devenir la femme d'un paysan !... Ce fut ce qui donna le dernier coup à notre pauvre père. Épouser un serf attaché à la glèbe et obligé de labourer la terre pour son seigneur ! quelle humiliation !... Mais depuis bien des années déjà la mort est venue la délivrer. Il ne reste que moi, moi si triste et si délaissée ! Ô Seigneur mon Dieu, Christ bienfaisant et secourable, délivrez-moi à mon tour du fardeau de cette vie misérable !

Ainsi priait Anne-Dorothée dans sa masure croulante et solitaire.

Quant à Johanna, la plus intrépide des trois sœurs, je n'avais pas besoin qu'on m'en donnât des nouvelles. Après la mort de son père, elle revêtit des habits d'homme convenables pour ce qu'elle avait projeté, et s'en alla se présenter chez un capitaine de navire, qui la prit sur son bord en qualité de novice. Elle était d'une humeur fière et sauvage, avare de paroles, mais prompte à la besogne ; seulement elle ne savait pas bien grimper et se tenir

aux mâts. Un jour de gros temps, on l'avait envoyée dégager la flamme du grand mât, et moi je la dégageai elle-même de toutes ses peines en la précipitant dans la mer. Personne ne savait encore qu'elle fût une femme ; mais son secret n'aurait pu toujours être gardé, et, assurément, je lui rendis service.

C'était le matin de Pâques, comme lorsque Valdemar Daae croyait avoir découvert la pierre philosophale. J'entendis, au-dessous du nid de la cigogne, sortir d'entre les murs humides et délabrés une voix faible qui chantait un psaume : c'était le dernier chant d'Anne-Dorothée.

La maison n'avait plus de vitres, il n'y avait à la place de la fenêtre qu'un trou dans la muraille, le soleil arriva et remplit l'ouverture de ses rayons dorés. Quel éclat ! La moribonde ne put le supporter, ses yeux s'éteignirent son cœur se brisa. Mais de toutes façons le moment de sa délivrance était arrivé, et si le soleil l'avança de quelques secondes, qui voudrait lui en faire un reproche ?

J'ai chanté seul sur la tombe d'Anne-Dorothée, comme seul j'avais chanté sur celle de son père ; nul, excepté moi, ne sait où ils reposent l'un et l'autre. Quand revint la saison des froids, la cigogne s'envola vers d'autres régions avec ses enfants devenus grands.

L'évêque de Viborg permit alors que la masure déserte fût démolie. Sa femme et ses filles étaient trop humaines pour s'être réjouies de la mort de la vieille pauvresse ; cependant elles étaient bien aises que leurs regards ne fussent plus arrêtés par cet objet désagréable, lorsque le soir, assises dans le pavillon du jardin, elles contemplaient la campagne émaillée de givre ou de fleurs.

Enfin, temps nouveaux, choses nouvelles : les vieilles routes deviennent des enclos, sur l'emplacement des paisibles habitations de nos pères passeront avec fracas les convois de chemins de fer. Les tombes s'effacent, les noms s'oublient… Hou-ou-outch, prends ton vol !

Telle est l'histoire de Valdemar Daae et de ses filles, racontée par le vent ; dites-la mieux que moi, si vous le pouvez ; et tâchez surtout d'en faire votre profit.

Cinq de la même cosse

Il y avait dans une cosse cinq pois, lis étaient tous verts, la cosse aussi était verte ; aussi croyaient-ils que tout le monde était vert — mais qu'on veuille bien se mettre à leur place. — La cosse grandissait, et les pois grossissaient, tout en se tenant bien correctement alignés l'un à côté de l'autre.

Le soleil qui brillait au dehors échauffait la cosse ; la pluie la rendait claire et transparente, de sorte que, le jour, les pois avaient de la lumière, et que, la nuit, l'obscurité favorisait leur sommeil. Mais, en grossissant, ils devinrent sérieux et réfléchis.

— Est-ce que nous allons rester toujours ici ? dit l'un d'eux. Nous finirons par nous racornir à force de garder ainsi l'immobilité. Il me semble qu'il doit y avoir dans le monde bien des choses intéressantes à voir.

Quelques semaines se passèrent, et les pois jaunirent. Tout le monde jaunit, disaient-ils, et, certainement, ils en avaient le droit.

Tout à coup ils sentirent une vive commotion ; un homme avait arraché la cosse et l'avait mise dans un sac avec beaucoup d'autres.

— Voilà qu'on va nous ouvrir notre prison, dirent les pois, et ils attendaient avec impatience le grand moment.

— Qui de nous doit aller le plus loin das le monde ? dit le plus petit. Nous le saurons bientôt, il faut l'espérer.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! dit le plus grand, avec une sincère résignation.

Crac ! la cosse fut ouverte ; et les cinq pois, éblouis par le soleil, roulèrent dans la main d'un petit garçon.

— Ils iront parfaitement à ma canonnière, dit-il, et aussitôt il en introduisit un dans le tube et le fit partir.

— Voilà ma volée prise, s'écria le pois ; attrapez-moi si vous pouvez.

Et il disparut.

— À un autre, dit l'enfant

— Je m'en vais tout droit dans le soleil dit le second pois en décrivant sa parabole. Quelle belle cosse j'aurai là ! Elle me convient admirablement.

Le troisième et le quatrième, qui étaient les plus paresseux de tous, se dirent : Si nous faisions un petit somme avant de nous mettre en route ?... Notre élan n'en serait peut-être que plus vigoureux.

Là-dessus ils se laissèrent tomber à terre ; mais le petit garçon les ramassa et s'en servit comme des deux premiers.

— À mon tour, dit le dernier ; que la volonté de Dieu s'accomplisse !

Et on l'envoya se loger sous la fenêtre d'un grenier, dans une fente remplie de mousse et de terre. La mousse se referma aussitôt sur lui ; et le voilà de nouveau prisonnier, il est vrai, mais non pas abandonné du bon Dieu. — Que sa volonté soit faite et non pas la mienne, répéta-t-il encore une fois.

Dans le grenier demeurait une pauvre femme, qui, le jour, sortait pour faire des ménages. Elle acceptait les travaux les plus pénibles ; car elle était forte et courageuse. Cependant elle restait toujours pauvre, et, depuis une année entière, elle avait sa petite fille malade, flottant sans cesse entre la vie et la mort.

— Elle s'en ira rejoindre sa petite sœur, disait la pauvre mère. J'avais ces deux enfants que j'élevais bien péniblement : Dieu a partagé la charge avec moi. Il m'en a pris un ; je voudrais bien maintenant conserver l'autre. Hélas ! il est probable qu'il ne veut pas les séparer : la pauvre petite est trop malade pour en réchapper.

Pourtant l'enfant ne mourut pas. Elle souffrait patiemment toute la journée, pendant que sa mère allait à son ouvrage.

Le printemps arriva, et un matin, au moment où la mère se disposait à sortir, le soleil se mit à briller avec tant d'éclat à la petite fenêtre, qu'il y attira le regard de la malade.

— Il me semble, dit-elle, que je vois quelque chose de vert qui remue au bord de la croisée. Qu'est-ce que c'est donc ?

La mère entr'ouvrit la fenêtre.

— Tiens ! dit-elle, c'est un petit pois qui a germé là et qui commence à pousser. Je ne comprends pas comment il est arrivé dans cette fente ; mais n'importe, la vue de sa petite verdure te fera peut-être plaisir.

Et elle approcha le lit de la fenêtre, afin que sa fille, pût regarder la plante tout à son aise ; puis elle l'embrassa et s'en alla.

Le soir, dès qu'elle fut rentrée, la petite lui dit : — Maman, je crois que je vais mieux. La chaleur du soleil m'a fait du bien. Eu voyant le petit pois pousser si gentiment, la pensée m'est venue que je guérirais et comme lui, je me fortifierais au soleil et au grand air.

— Dieu le veuille ! répondit la mère, quoiqu'elle n'osât l'espérer.

Cependant elle plaça auprès de la petite plante qui avait inspiré ces bienfaisantes pensées à l'enfant, un tuteur, pour qu'elle pût s'y attacher. La chose ne manqua pas d'arriver, et tous les jours on voyait s'allonger sensiblement la tige verte et sarmenteuse.

Peu de temps après, la mère aperçut avec étonnement une très-belle fleur. Elle ne put s'empêcher de voir là un heureux présage, et elle commença, elle aussi, à espérer la guérison de sa fille. L'enfant parlait avec plus d'animation. Depuis deux jours, elle s'était soulevée, et assise sans aide sur son lit ; et elle regardait toujours avec le plus grand plaisir, avec affection même, la jolie plante qui verdissait comme un petit arbre en dehors de la fenêtre.

Une semaine plus tard, l'enfant pouvait se lever chaque jour, pendant une heure entière. Elle s'asseyait auprès de la fenêtre ouverte, et là, en compagnie des fleurs roses et blanches, elle jouissait de la douceur de l'air et de la bonne chaleur du soleil. Quelquefois elle se baissait pour embrasser doucement les feuilles délicates de sa plante chérie, qui lui semblait elle-même heureuse de ses caresses.

— C'est le bon Dieu, disait la joyeuse mère, c'est le bon Dieu, mon enfant bien-aimé, qui l'a fait pousser ici, afin que son aspect vînt réjouir tes yeux et nous rendît à toutes deux le courage et l'espérance.

Puis elle souriait à la petite fleur comme si c'eût été un messager du ciel.

Mais les autres petits pois, qu'étaient-ils devenus ? — Le premier, celui qui, en partant, s'était écrié : « Attrapez-moi si vous pouvez ! » était tombé dans une gouttière ; de là il passa dans l'abdomen d'un pigeon où il se trouva comme Jonas dans le ventre de la baleine.

Les deux paresseux eurent exactement le même sort, c'est-à-dire qu'ils furent avalés par des pigeons, et de cette façon, du moins, ils furent bons à quelque chose.

Le quatrième, celui qui voulait s'élancer dans le soleil, s'abattit au beau milieu du ruisseau. Il y demeura enseveli dans l'eau bourbeuse pendant des jours et des semaines, s'amollissant et se gonflant de plus en plus.

— Si cela continue, se disait-il, je finirai par éclater, le suis sûr que jamais un pois n'a atteint semblable développement : des

cinq que nous étions dans la cosse, c'est moi qui suis de beaucoup le plus remarquable. Mes frères ont pu aller plus loin que moi ; mais à quoi bon ? L'important, c'est d'engraisser.

Un jour, la jeune fille du grenier, entièrement rendue à la santé, les yeux brillants et les joues roses se tenait debout devant la fenêtre. Elle éleva ses mains jointes vers le ciel, et, du fond de son cœur, elle remercia les bon Dieu qui lui avait sauvé la vie et qui avait épargné à sa mère l'affreux chagrin de voir mourir son dernier enfant. Puis elle inclina son regard vers la tige de pois dont les feuilles étaient encore vertes, mais sur les rameaux de laquelle des cosses luisantes avaient remplacé les fleurs.

— Et toi, chère petite plante, dit-elle avec effusion, toi qui m'as consolée dans mes souffrances et qui as été pour moi le premier signe de la protection divine, tu vas bientôt jaunir et te dessécher, sans que tous mes efforts puissent l'empêcher. Mais pourtant je ne t'oublierai pas. En t'en allant, tu laisseras des graines que je recueillerai avec soin ; et, chaque année, il y aura d'autres pois venus de toi qui pousseront paisiblement sur le bord de ma fenêtre. Leurs fleurs, qui nous rappelleront les tiennes, seront à jamais les plus charmantes de toutes aux yeux de ma mère et aux miens.

Et la bonne petite plante, confiante dans cette promesse, se réjouit en pensant que le peu de bien qu'elle avait fait profiterait ainsi à sa postérité.

— Que la volonté de Dieu soit faite ! répéta-t-elle. Pauvres pois que nous sommes, notre existence est bornée à une saison ; mais il est doux de penser qu'on se survit dans ses enfants et qu'on les protège encore, quand on n'est plus là, par les souvenirs qu'on a

laissés après soi. C'est une façon pour aller loin dans le monde qui en vaut certainement une autre.

Pendant ce temps, le ruisseau roulait pesamment son eau fétide et bourbeuse, en murmurant de son côté ces mots :

— Moi aussi j'ai fait mon œuvre et je tiens mon pois. Je l'ai si bien engraissé, saturé, boursoufflé qu'il vient de s'en aller en pourriture, il n'est rien, plus rien. Il ne reste de lui ni un germe, ni un souvenir. Il n'a servi qu'à ajouter quelques atomes sans nom à tous ceux que je roule déjà et dont je nourris la terre ou les animaux immondes. Et voilà de mes ambitieux ! Ils veulent, au début, aller se nicher dans le soleil, et quand ils font naufrage dans la boue, ils s'y trouvent si bien qu'ils ne demandent plus autre chose. Les pois, à cet égard, sont exactement comme les hommes.

Le Porcher

Il y avait une fois un jeune prince qui n'avait qu'un tout petit royaume à gouverner. Toutefois c'en était assez pour lui permettre de se marier, de quoi il avait la plus grande envie.

Croiriez-vous qu'il eut la hardiesse d'aller trouver la fille de l'Empereur et de lui demander si elle voulait de lui ?

Il est vrai de dire que ce jeune prince jouissait d'une véritable célébrité et que des milliers de princesses lui auraient volontiers répondu : Oui. Mais pour ce qui est de celle-là… Attendez un peu et vous apprendrez à la connaître !

Sur la tombe où était inhumé le père du prince, il y avait un rosier de la plus belle venue : ce rosier ne fleurissait que tous les cinq ans et encore ne donnait-il qu'une seule rose, mais quelle rose !... Le parfum qui s'en exhalait était si doux qu'on oubliait toutes ses peines en le respirant. Le prince possédait encore un rossignol qui chantait plus mélodieusement que tous les rossignols réunis. Il avait destiné ces deux merveilles à la princesse, et il les lui envoya dans une grande boîte d'argent massif, pour laquelle il avait hypothéqué deux années d'impôts de son royaume.

L'Empereur fit porter ces cadeaux dans le grand salon où la princesse était à jouer à colin-maillard avec ses demoiselles d'honneur ; elle battit des mains en voyant arriver ce magnifique coffret.

— Si c'était un petit cochon d'Inde qu'il y ait dedans ! s'écria-t-elle.

Mais en ouvrant la boîte, elle n'aperçut qu'un rosier orné d'une seule rose, ravissante à la vérité.

— Comme elle est bien imitée ! dirent à la fois toutes les dames.

— C'est à s'y méprendre, ajouta l'Empereur.

Mais tout à coup la princesse se mit à pleurer.

— Papa, dit-elle, papa, c'est une véritable rose.

— Une véritable rose ! répétèrent les dames d'honneur d'une voix indignée. Fi donc ! c'est impossible !

— Avant de nous fâcher, fit observer judicieusement l'Empereur, il serait bon de voir s'il n'y a pas encore autre chose dans la

boîte.

Et il en tira le rossignol, qui se mit à chanter un air de la Cenerentola d'une façon si admirable que, malgré la bonne envie qu'on en aurait eue, toute l'assistance ne trouva rien à critiquer.

— Bravo ! bravissimo ! Evviva il principe ! s'écrièrent les dames avec le pur accent italien de Vienne ou de Munich.

— Cet oiseau me rappelle tout à fait la boîte à musique de feu l'Impératrice, dit un vieux courtisan ; c'est le même ton et la même méthode.

— Hélas ! oui, répondit l'Empereur en pleurant comme un enfant.

— J'espère bien que ce n'est pas un véritable rossignol, dit la princesse.

— J'en demande pardon à Votre Altesse, repartit celui qui l'avait apporté ; mais l'oiseau est vivant,

— Alors qu'on le laisse s'envoler, s'écria la princesse d'un air furieux, et que le prince ne paraisse jamais devant moi.

Mais le prince ne s'effraya pas pour si peu ; il se barbouilla la figure avec du bouchon brûlé, mit une perruque de chiendent sur sa tête, et alla frapper à la porte de l'Empereur.

— Bonjour, mon Empereur, dit-il, je viens pour solliciter de votre bonté un emploi au château.

— Toute la journée, répondit l'Empereur, il y a des gens qui viennent me demander des emplois. Que veux-tu que je fasse encore de toi ? Est-ce que je puis occuper et nourrir tout le monde ?

Cependant, attends ; il me revient en mémoire que j'ai besoin d'un porcher ; — car je possède un nombre considérable de porcs. Es-tu capable de remplir ces fonctions ?

Le prince répondit que c'était précisément pour cela qu'il avait étudié. Il fut donc nommé porcher impérial. On lui donna pour logement une mauvaise petite cahute auprès de l'écurie. Il s'y installa avec un petit établi qu'il avait apporté et auquel il travaillait à tous les moments que lui laissaient libres ses administrés. Bientôt il eut fabriqué une jolie petite marmite garnie de clochettes tout autour et qui avait la propriété, chaque fois qu'on la mettait sur le feu, de jouer comme le mieux éduqué des merles cette vieille mélodie :

J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière ;
J'ai du bon tabac,
Tu n'en auras pas.
J'en ai du fin et du râpé ;
Mais ce n'est pas pour ton joli nez.
J'ai du bon tabac, etc.

Ce qu'il y avait encore de plus merveilleux, c'est que, par la vertu de cette marmite, on pouvait connaître les mets en préparation sur tous les fourneaux de la ville. Il suffisait pour cela d'exposer le doigt à la vapeur qui s'en échappait et de le porter à son nez. Assurément cette marmite n'était pas moins précieuse que la rose.

Un jour la princesse, étant à se promener avec ses dames d'honneur, entendit la marmite chanter : J'ai du bon tabac. Elle

s'arrêta toute joyeuse ; car elle aussi savait jouer cet air, et celui-là seulement, avec un doigt sur le piano.

Ce porcher a du talent, dit-elle ; qu'on aille lui demander combien il veut me vendre son instrument.

Une des darnes d'honneur mit des galoches et se rendit dans l'écurie du prince.

— Combien veux-tu pour ta marmite ? demanda-t-elle au prétendu porcher.

— Dix baisers de la princesse.

— Grand Dieu ! s'écria la dame d'honneur qui faillit tomber à la renverse. Tu n'y penses pas, l'ami ?

— J'y pense fort, au contraire, répliqua-t-il, et je n'en rabattrai rien.

La dame retourna vers la princesse, à qui elle n'osa transmettre l'étrange réponse qu'en tremblant et à voix basse.

— L'insolent ! dit la princesse.

Et elle se remit majestueusement en route.

Mais, à quelques pas plus loin, elle entendit de nouveau la marmite jouer avec un redoublement de grâce et de légèreté :

J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière ;
J'ai du bon tabac,
Tu n'en auras pas.

La princesse fut contrainte de s'arrêter.

— Retournez vers cet homme, dit-elle, et demandez-lui s'il veut dix baisers d'une de mes dames d'honneur ?

Mais le porcher fut inexorable.

— Dix baisers de la princesse, ou je garde ma marmite.

— Puisqu'il n'y a pas d'autre moyen de l'attendrir, dit alors la princesse, il faut bien que j'en passe par où il veut ; mais placez-vous toutes avec soin autour de moi, afin que personne ne nous voie.

Les dames d'honneur obéirent ; le porcher reçut ses dix baisers et donna sa marmite, en retour, comme c'était convenu.

La princesse ne regretta pas son marché ; elle faisait bouillir la marmite toute la journée, et savait ainsi ce que mangeaient tous les gens de la ville, depuis le premier chambellan jusqu'au dernier savetier.

Les dames d'honneur, dans leur enthousiasme, sautaient et battaient des mains. Elles ne se lassaient point d'un si charmant amusement.

— Le général mange aujourd'hui une bisque d'écrevisses, un poulet à la tartare et une carpe à la Lireux. Le perruquier de la cour aura à son dîner une soupe aux choux et un lapin sauté. La gouvernante du curé fait préparer un potage à la vierge et des bécasses en salmis de bernardins !

— Ah ! c'est d'un intérêt palpitant ! s'écria la maîtresse de la garde-robe.

— Oui, c'est un délicieux joujou, répliqua la princesse ; mais gardez-vous de dire à personne ce qu'il m'a coûté. Je suis la fille

de l'Empereur ; ne l'oubliez pas.

— Que Votre Altesse soit tranquille ; nous serons discrètes, répondirent-elles toutes d'un accent solennel.

Le porcher — c'est-à-dire le prince — mais tout le monde le tenait pour un véritable porcher — s'était remis au travail, et il eut bientôt confectionné une crecelle qui, en tournant, jouait, sans aucune espèce de livre, toutes les valses, polkas et redowas qui se sont jouées et chantées depuis la création du monde. Et Dieu sait s'il y en a !

En passant auprès de l'écurie, la princesse entendit cette nouvelle musique, qui la charma encore plus que la première.

— Allez lui demander combien il veut me vendre ce second instrument, dit-elle ; mais, par exemple, qu'il ne soit plus question de baisers !

La messagère fit la commission, et revint en disant :

— Il lui faut cette fois cent baisers de Votre Altesse.

— Cet homme est décidément fou, dit la princesse en recommençant à marcher.

Mais, au bout d'une dizaine de pas, elle fit halte.

— Après tout, dit-elle, il faut bien encourager le talent, Allez faire savoir à ce porcher… à cet artiste, veux-je dire — que je lui accorde dix baisers, et que mes dames d'honneur donneront le surplus.

— Comme ce sera agréable ! firent toutes les dames d'honneur d'un air rechigné.

— Qu'est-ce que c'est que ces façons ? leur dit la princesse. Puisque moi-même, en personne, j'ai embrassé ce garçon, il me semble que vous n'avez pas à faire la petite bouche. D'ailleurs vous n'êtes pas payées uniquement pour vous amuser.

Mais le porcher ne voulait céder sa crecelle que moyennant les cent baisers qu'il avait demandés. La princesse, voyant qu'il était bien résolu, finit donc par accepter le marché. Elle eut soin seulement, pour en exécuter les conditions, de se cacher au milieu de ses compagnes. Pendant que la chose s'accomplissait, l'Empereur était assis sur son balcon, où il fumait un cigare. Tout à coup, ayant porté ses regards du côté de l'écurie, il sauta sur lui-même, prit son pince-nez et s'écria : — Mille canons rayés ! Il me semble que les dames d'honneur mènent là-bas une drôle de conduite.

Et, quoiqu'il fût en pantoufles, il descendit l'escalier quatre à quatre, alla se glisser derrière le cercle des dames d'honneur, et là, se haussant sur la pointe des pieds, il regarda. La princesse venait de donner au porcher son quatre-vingt-sixième baiser — car elle avait soin, comme on pense bien, de les compter tout haut. — L'Empereur, furieux de la voir compromettre son rang d'une façon si ridicule, lui lança à la tête une de ses pantoufles.

— Indigne créature ! s'écria-t-il d'une voix tonnante, ne reparais plus jamais devant mes yeux. Je te renie et je te déshérite.

Et la princesse et le porcher furent chassés immédiatement de la cour, et mis, l'un et l'autre, au ban de l'empire.

Voilà donc la princesse marchant à pied toute seule sur la grande route. C'était la première fois de sa vie que pareille chose lui arrivait, et, pour lui rendre l'apprentissage encore plus rude, il faisait un temps affreux, de la pluie à torrents et un vent à décor-

ner les bœufs. À bout de forces, elle s'assit sur une pierre et se mit à pleurer et à se lamenter.

— Malheureuse que je suis ! disait-elle, si j'avais épousé le jeune prince, rien de tout cela ne serait arrivé.

Cependant le prince, qui l'avait suivie à la dérobée, s'en alla derrière un arbre ; là il se lava la figure et remplaça par un splendide costume sa souquenille de porcher. Après cette transformation il vint se montrer à la princesse qui se leva et lui fit une profonde révérence.

Ne vous dérangez pas, lui dit-il, je n'ai voulu que vous exprimer, en passant, ma façon de penser sur votre compte : vous avez dédaigné l'amour d'un prince honnête, quoique peu riche ; vous avez méconnu la rose unique et le rossignol incomparable, et puis, pour quelques méchants joujoux, vous avez consenti à embrasser un ignoble porcher. En vérité ! vous avez bien mérité votre sort.

Et il s'en retourna dans ses États, laissant la princesse, qui, toute désolée, se mit à chanter :

J'ai du bon tabac
Dans ma tabatière ;
J'ai du bon tabac,
Tu n'en auras pas !

Le Sage

Un sage s'était fatigué d'entendre toujours bruire à ses oreilles le torrent du monde ; ce fracas importun jetait de la distraction dans ses pensées. Depuis longtemps déjà, ii avait cessé de prendre part à la vie active ; affermi dans sa méditation comme sur un rocher inébranlable, il assistait de là en simple spectateur, au mouvement désordonné de la société humaine. Puis, le désir d'une plus haute perfection s'étant emparé de lui, il résolut de se rendre au désert, pour y établir sa demeure, et, seul avec ses pensées, passer désormais sa vie à étudier la divine intelligence.

— Ô hommes insensés ! s'écria-t-il en étendant sa main vers la ville populeuse et bruyante, pour lui faire ses adieux, quel est le but de tous vos orgueilleux efforts ? est-ce la sagesse, la vertu, la perfection ? Dans votre pénétration imaginaire vous vous croyez grands comme Dieu lui-même, et cependant vous êtes aussi loin de le connaître, que la fleur l'est de connaître la main qui l'arrose. Je vous méprise tous ! Y-a-t-il parmi vous un seul être qui se soucie de ce but sublime auquel j'aspire, la connaissance de Dieu ? Y en a-t-il un seul qui, en prononçant ce nom sacré, soit inspiré par une pensée vraiment élevée ? Plus je pénètre dans la profondeur de son être, et m'en pénètre moi-même par mon intelligence, plus je vous trouve misérables, sots et ignorants. Mais toi, raison divine, toi la plus puissante, la plus lucide et la plus pure de toutes, sois ma compagne dans la solitude où je vais m'abriter. Seul bien souvent au milieu de plusieurs milliers d'hommes, je n'ai jamais été seul avec toi !

Et il partit. Loin de la foule bruyante, il trouva sur sa route une pauvre créature, débile et contrefaite, la plus laide et la plus

misérable que le monde eût pu produire, et que, pour cette raison, il avait repoussée.

— Voici une de vos victimes, s'écria le sage, ô esprits superficiels qui ne jugez que d'après les apparences. C'est à moi qu'il appartient de réparer vos torts. En faveur de celle-ci du moins je pourrai sans regret disposer d'une petite partie de mon superflu. Elle n'a rien qui puisse agir sur les sens ; elle ne viendra pas fatiguer mes oreilles ni troubler mes pensées par des discours futiles et égoïstes, et j'aurai près de moi un être qui me récompensera au centuple de mes bienfaits, en prenant soin de tout ce qui est nécessaire à mon existence terrestre.

Il dit donc à cette infortunée de venir avec lui, et il fut convenu qu'en échange des secours et de la protection qu'il lui accordait, elle lui obéirait et le servirait fidèlement.

Cette créature si disgraciée devait pourtant avoir une part de cette étincelle divine que nous appelons l'âme, car elle montrait à son protecteur une gratitude calme et silencieuse, mais profonde et réfléchie. Elle ne vivait que pour lui. Dès le point du jour elle était à s'occuper des besoins du sage. Quand elle avait fini tout son travail, elle s'asseyait en face de lui pour être à portée de deviner ses moindres désirs. Souvent, lorsque son maître, en se réveillant de ses sublimes méditations, abaissait les yeux vers la terre, il la voyait qui, semblable à une ombre immobile, fixait sur lui un regard attentif et singulier.

Un soir que le sage avait ainsi à plusieurs reprises remarqué en elle cette expression indéfinissable, il trouva bon de lui adresser la parole :

— Dis-moi à quoi tu penses.

— Maître, je ne pense pas, je sens.

Un sourire de compassion parut sur les lèvres du sage.

— Lève tes yeux vers les étoiles, dit-il en indiquant le ciel, et essaie de penser. — J'ai souvent regardé ces lumières, répondit-elle, et il me semblait qu'elles étaient là comme des yeux brillants, destinés à rencontrer les nôtres, lorsque, dans l'obscurité et l'embarras de la nuit, nous avions besoin d'aide et de consolation.

— Imagination puérile ! La meilleure et la plus vive lumière brûle en nous-mêmes ; nous n'avons pas besoin de consolation qui nous vienne du dehors. N'as-tu pas eu quelque idée plus grave ?

— Je ne sais. Souvent aussi, dans ma simplicité, je me disais que Dieu doit être bon, puisque jamais il n'a éteint un seul de ces petits flambeaux, et qu'il leur a toujours conservé la même flamme vive et brillante,

— Dieu ! dit le philosophe avec dédain ; sais-tu ce que c'est que Dieu ? Pourrais-tu seulement t'en former la moindre idée ? Sais-tu, chétive créature, qu'il m'a fallu soixante ans de méditations assidues pour arriver à le comprendre ?

— Maître, vous êtes plus sage que tous les autres hommes, répondit avec humilité la pauvre servante, et vous êtes bien heureux d'avoir pu comprendre Dieu et vous élever jusqu'à lui ! Quant à moi, infirme et ignorante, je n'ai pu que sentir son existence.

— Raconte-moi l'histoire de ta vie, lui dit alors le sage d'un ton plus doux.

— Elle n'est pas longue : je suis née je ne sais où, et je ne sais pas qui m'a mise au monde. Tout ce que je me rappelle de mon enfance, c'est d'avoir été foulée sous les pieds des hommes, repoussée par leurs mains et injuriée par leur bouche, à cause de ma difformité.

— Qu'importe ! ton corps courbé n'est pas attaché à la terre ; tu peux lever et étendre tes bras décharnés, marcher avec tes pieds contrefaits. Ton cerveau, tout borné qu'il est, n'est pas incapable de réflexion : essaie de t'en servir, et dis-moi ce que tu penses de Dieu.

— Maître, je vous répète que je ne le conçois pas ; seulement, lorsque, chassée par les hommes, je m'étais éloignée d'eux pour cacher ma laideur à tous les yeux, il me souvient qu'un vieillard vint à passer devant l'endroit où j'étais gisante. Il entendit mes plaintes, tourna son regard éteint vers moi et me dit : « Que Dieu ait pitié de toi ! » À ce mot de Dieu, il me sembla que quelque chose se réveillait dans mon âme — car j'ai bien une âme, maître, n'est-il pas vrai ? — Oui, je sentis que Dieu est bon, même lorsque les hommes sont méchants. Depuis lors, sans avoir cherché au delà, j'ai toujours vu qu'il était la bonté même. Cette idée que je me faisais de lui m'en était déjà une preuve ; car, voyez-vous, avec une telle persuasion je ne me trouvais plus si laide ni si abandonnée. Puisque Dieu a permis que je pense à lui, c'est qu'il pense à moi, et que par conséquent il veut être bon pour moi aussi. Mais, continua-t-elle en voyant le sage qui souriait, peut-être est-ce pour les malheureux que Dieu veut montrer le plus de bonté. Quand je me suis trouvée sur votre chemin, est-ce vous ou bien moi qu'il avait dessein de favoriser et de secourir ? Et ce qu'il vous a inspiré de faire pour moi, je puis, jusqu'à un certain

point, le faire pour d'autres. Si infime que je sois, il y a dans la création des êtres auxquels mon aide peut n'être pas inutile. Lorsque, sur ma route déserte, je passais devant une fleur penchée sur sa tige et souffrant, faute d'un peu d'eau que je ne pouvais lui donner pour étancher sa soif, une voix s'animait en moi pour lui dire : a Que Dieu ait pitié de toi ! » Avais-je donc tort, maître ? N'était-ce là qu'une vaine et stérile parole ? N'y a-t-il pas un lien qui attache l'une à l'autre toutes les créatures ? Ne viennent-elles pas toutes de Dieu ? Aucune ne peut donc être méprisable ni indifférente à ses yeux, pas même la plus humble plante. La rosée dont il la baigne et la ranime est une émanation de sa bonté suprême. Et, puisqu'il a voulu que la main qui s'étend vers nous, la voix qui nous implore, les yeux mouillés de larmes, et tout ce qui exprime la tristesse et la souffrance émussent dans nos cœurs la pitié et le besoin de consoler, je ne croirai jamais que ces sentiments soient absurdes et en pure perte.

— Hélas ! êtres matériels que vous êtes, s'écria le sage, vous ne concevez Dieu que par les sens, et vous croyez qu'il peut vous être donné de pénétrer ainsi la raison infinie ! Vous vous anéantirez dans l'ignorance de vous-mêmes, créatures égarées, lorsque votre existence toute terrestre aura cessé : tandis que le sage, après son séjour ici-bas, vivra éternellement dans l'empire de la pensée. Ah ! qu'il est petit le nombre de ceux qui, dans cette multitude d'hommes, auront le bonheur de contempler Dieu face à face !

— Maître, dit encore l'ombre prosternée à terre, croyez-vous bien possible que Dieu, après s'être fait sentir à moi, veuille me laisser retomber dans le néant ? S'il avait voulu me perdre de vue, m'aurait-il jamais regardée ?

— Celui seul qui a pénétré Dieu pourra vivre en lui. L'idée que tu te formes de la raison infinie est trop imparfaite et trop confuse. Que n'en as-tu, comme moi, la conception pleine, entière et glorieuse ! — Mais, c'est assez, je n'abaisserai pas davantage mes pensées jusqu'à toi ; un pareil entretien n'est pour moi que du temps perdu.

Elle se tut respectueusement et retourna à ses rêveries, tandis que le sage se renfermait de nouveau dans ses méditations solitaires.

Les jours s'écoulèrent ; le sage ne faisait aucune attention à ce qui se passait autour de lui. Cependant sa servante lui continuait toujours fidèlement ses soins. Depuis le matin jusqu'au soir elle vaquait aux travaux de la maison ; puis, lorsqu'elle voyait les étoiles s'allumer dans les cieux, alors seulement elle venait s'asseoir non loin de son maître, pour admirer à sa manière les beautés de la création.

Un jour, le sage fut tiré de ses méditations par une circonstance extraordinaire ; ses aliments s'étaient trouvés insuffisants et de mauvaise qualité.

Il voulut en faire l'observation à sa servante ; elle n'était pas là. Il se leva pour aller à sa recherche. Le mécontentement était peint sur son front, lorsqu'il l'aperçut assise près d'un vieux tronc d'arbre, et faisant manger à un renard sauvage de l'herbe qu'elle avait pris la peine de ramasser. L'animal paraissait tout apprivoisé avec elle ; mais, à l'approche du sage, il eut peur et s'enfuit. La servante regarda d'un air suppliant la figure irritée de son maître.

— Comment ! s'écria-t-il, est-ce ainsi que tu me récompenses de ma bonté ? Tu troubles ma solitude en y attirant des êtres

étrangers, et tu négliges pour eux les soins que tu me dois et qui me sont indispensables ?

— Maître, pardonnez-moi, répondit-elle ; j'éprouvais un besoin irrésistible de faire du bien à quelque créature vivante et de recevoir ses caresses. Ce pauvre animal ne pouvait, à ce qu'il m'a semblé, troubler vos pensées par son langage. Quand je me trouvais près de lui, occupée à lui donner à manger, et que je voyais les regards reconnaissants qu'il m'adressait, il me semblait qu'entre lui et moi il y avait un certain rapport de sentiments, qui me manquait auprès de vous. C'est tout simple : vous êtes au-dessus de moi, comme le nuage fertile est au-dessus des fleurs de la prairie. Nous ne pouvions jamais nous rencontrer ; mais ce renard et moi nous nous entendions, en ce sens que nous nous réjouissions ensemble des dons de la vie, de la nature et du soleil, et que nous étions heureux de notre existence telle que Dieu l'a faite. Quant à votre nourriture, maître, je n'ai pas voulu troubler votre tranquillité pour vous annoncer que le messager qui nous apportait des provisions n'a pas paru, depuis bien des jours déjà. Aujourd'hui vous avez consommé nos dernières ressources. Les fruits et les racines que je récoltais afin de pourvoir à vos besoins sont désormais épuisés. Voilà plusieurs jours que moi-même je n'ai rien mangé. Regardez.

Et elle découvrit ses bras décharnés comme ceux d'un squelette.

Le philosophe pâlit.

— Ignores-tu donc, malheureuse, s'écria-t-il, que nous sommes ici bien éloignés de tout pays habité, et qu'avant d'y arriver nous serons surpris par la mort ? Sais-tu que personne ne

nous découvrira, si ce n'est quelque voyageur égaré qui ne pourra que périr avec nous ?

— Pardon ! maître, repartit la chétive créature ; je croyais que vous étiez résolu à ne plus jamais retourner parmi les hommes ; que tout ce que vous vouliez, c'était de rester ici avec votre Dieu dans le calme et la solitude !

— Mais tu ne comprends donc pas, dit-il avec terreur, que nous allons mourir de faim ?

— Maître, Dieu aura pitié de nous, il abrégera ms souffrances. Je mourrai avec vous, car sans vous je serais restée abandonnée et inutile. Dieu nous a ôté la source de la vie, sans doute parce qu'il a voulu rappeler à lui la plus sage de ses créatures ; et peut-être qu'en m'attachant à un pan de votre manteau, j'aurai le bonheur d'apercevoir quelques rayons de sa magnificence.

Le sage la repoussa avec colère. La crainte de la mort couvrait son front d'une moiteur glacée. Son regard restait fixe et presque hébété. Honteux cependant de ne pouvoir cacher son trouble, il s'en retourna dans la cabane. Le soir, lorsque la servante se glissa à sa place accoutumée, elle le trouva assis, la figure cachée avec les deux mains dans l'attitude d'un complet accablement. Elle regarda à travers la fenêtre les étoiles brillant dans la nuit, et il lui sembla entendre ces mots consolateurs envoyés à son âme par les éternelles lumières du ciel : « Vois comme notre clarté est pure ! Ici haut jamais aucune larme ne trouble la vue. » Mais soudain les paroles du sage lui revinrent à la mémoire. La confusion se mit dans ses pensées et la crainte se mêla à son espérance. Alors ayant tiré son maître par le bord de son vêtement, elle lui dit tout bas :

— Maître, est-il réellement impossible que moi aussi j'aie part — si peu que ce soit — à la félicité éternelle ?

La réponse du philosophe la fit tressaillir d'étonnement. La voix du sage ordinairement si ferme, si péremptoire, si dédaigneuse, tremblait lorsqu'il lui demanda :

— Sens-tu réellement dans ton âme que bientôt tu verras Dieu, et que tu seras heureuse auprès de lui ?

— Je crois certainement le sentir, répondit la pauvre créature, les yeux rayonnants d'une foi intime. Pardonnez-moi, maître, je ne puis m'en empêcher, quoique vous me l'ayez défendu.

Un profond soupir sortit de la poitrine du sage :

— Ah, si je m'étais trompé ! si toute ma sagesse n'était qu'une illusion ! Oh ! si Dieu n'était pas tel que dans m on imagination présomptueuse je me le suis figuré ! Si cet être chétif qui se roule dans la poussière à mes pieds, l'avait connu mieux que moi ! — Ô malheureuse et laide créature ! toi, repoussée par tous et que je n'ai accueillie moi-même que parce que tu me paraissais au-dessous de la brute, plût à Dieu qu'en ce moment je fusse à ta place !

Le sage tomba à genoux et cacha sa figure contre terre ; la pauvre servante leva vers les étoiles ses yeux déjà à demi voilés, en murmurant : « Que Dieu ait pitié de vous, mon maître ! » Après quoi, elle s'étendit sur le sol et ne remua plus.

Lorsque, un moment après, le sage vint s'incliner vers elle avec inquiétude, il vit qu'elle avait cessé de vivre.

— Oh ! s'écria-t-il, tu es morte, morte avant moi ! Autrefois toute ma pensée était de rester seul avec Dieu, et maintenant

cette pensée me remplit de terreur ! — Ah ! les hommes peuvent-ils jamais supporter seuls la présence redoutable du Seigneur ! Hélas ! qu'est-ce qui m'accompagnera jusque devant lui ? Qu'aurai-je pour soutien dans ce passage terrible de la tombe ? — Mes grandes pensées ? toutes ces hautes méditations dont j'ai rempli mon existence ? — Non ! je le sens maintenant, elles ne suffisent pas pour me rassurer ! Aurai-je de bonnes actions, des bénédictions, des prières à faire valoir ? — Oh ! quel dénûment I quelle misère !

Et il se frappa la poitrine avec désespoir ; puis il resta seul — seul avec Dieu.

Les jours s'écoulèrent ; les vitres de la cabane se couvrirent d'une poussière si épaisse, que l'éclat des étoiles ne pouvait plus pénétrer au travers. Les plantes sauvages envahissaient les murs en s'y entrelaçant de tous côtés, et personne ne vint pour s'informer de ce que le philosophe était devenu. Mais souvent, au point du jour, le renard sauvage se glissait auprès de la maison, et il s'efforçait, en aboyant, de passer sa tête par la fente de la porte.

Le Roi des tireurs et l'Oiseleur

Il y a quelques années que je fis en Allemagne une longue excursion dans cette contrée si charmante et si pittoresque que l'on nomme le Harz. Nulle part la nature ne montre sa puissance et ses bizarreries sous des formes plus variées et plus imposantes ; à chaque pas le voyageur y rencontre une surprise nouvelle, tantôt une montagne au profil humain, tantôt une grotte mystérieuse, un monument couvert de mille inscriptions en toutes langues,

une chute d'eau tombant avec fracas dans un gouffre béant, une forêt sombre peuplée d'esprits, suivant la tradition, des villages riants, des campagnards et des mineurs revêtus de leurs costumes anciens et caractéristiques, des touristes originaux de tous les pays, des bergers, des bergères, des bohémiens ; — bref, à moins d'être surpris par un de ces orages qui peuvent quelquefois faire croire à la fin du monde, vous ne pourriez jamais, cher lecteur, faire une excursion plus agréable et plus intéressante.

Un des points les plus remarquables du Harz, c'est le mont Stubenberg. D'un escalier de 1184 marches, dit l'escalier des Sorcières, on descend dans une vallée délicieuse qui s'étend jusqu'au village de Timmerode.

— Bien des malheurs, me dit mon guide, ont rendu cet endroit célèbre ; plus d'un voyageur a roulé jusqu'au bas, et trouvé la mort au pied de la montagne. Du reste, toute cette contrée est fatale : plusieurs hommes y ont disparu d'une manière mystérieuse, d'autres s'y sont suicidés ; avant-hier encore, c'était un jeune paysan. Ce n'est pas moi qui voudrais avoir un tel crime sur ma conscience ! Est-ce que monsieur ne connaît pas l'histoire du roi des tireurs ?

— Qu'est-ce que le roi des tireurs ?

— Si monsieur voulait me permettre de lui raconter toute l'histoire ?

— Volontiers.

Et mon homme allait me mettre au courant, lorsque tout à coup un bruit étrange, épouvantable — on aurait dit les montagnes qui s'écroulaient — vint lui couper la parole.

C'était un marchand de Hambourg qui, assis sur le flanc de la montagne, s'amusait à tirer des coups de pistolet. L'écho faisait de chaque coup comme un tonnerre violent qui se perdait en un roulement lugubre.

— C'est charmant ! — c'est merveilleux ! — c'est pyramidal ! — c'est superbe ! — c'est inimaginable ! s'écriait avec enthousiasme le bon négociant ; et l'homme qui l'accompagnait ne pouvait assez vite recharger le pistolet qui produisait ce charme, ce bonheur et ces rapides exclamations.

Je suis certain que ce fils de Mercure n'avait jamais rêvé qu'il deviendrait un jour dieu du tonnerre.

Mon guide, impatient de raconter son histoire, m'entraîna au loin pour ne plus être dérangé dans son discours par ce terrible vacarme, et je prie mes lecteurs de vouloir bien suivre son récit avec autant d'indulgence et de patience que je l'ai fait moi-même.

— Non loin d'ici, dans le village de Timmerode, vis-à-vis de la demeure de l'inspecteur des forêts, se trouve une vieille maisonnette ombragée par un tilleul, et dont le mur est tapissé de plantes grimpantes. Mais, il y a quelques années, on y voyait aussi d'autres ornements ; — tantôt une cible percée de balles, tantôt l'image d'un cerf blessé au cœur. La blessure était figurée par un bouchon de liège, au bout duquel on avait attaché un ruban rouge. On eût dit vraiment du sang qui coulait.

Dans cette petite maisonnette habitait le roi des tireurs.

La dignité de ce roi n'est pas de même que celle des autres ; elle n'est pas due à la naissance, mais au mérite. Et ordinairement l'heureux mortel qui en est revêtu ne siège pas longtemps

sur le trône. Celui qui, au tir de la cible ou du cerf, a fait le meilleur coup, est élu roi pour l'année ; et il attache au-dessus de la porte de sa maison la cible percée ou une image du cerf blessé.

Il était bien rare que cet ornement respectable manquât à la maison de Timmerode ; Jean Diederichs, fils unique de la vieille veuve qui en était la propriétaire, avait dans toute la contrée la réputation non contestée du plus habile tireur. On était tellement habitué à voir la cible au-dessus de sa porte, que si par hasard elle ne s'y trouvait pas une année, on continuait pourtant de l'appeler le roi des tireurs.

Jean était un jeune homme paisible et taciturne quelques-uns lui trouvaient même l'air triste et sombre. Souvent on le voyait, la journée entière, assis sous le tilleul, la pipe à la bouche ; mais souvent aussi il s'absentait du village pendant plusieurs semaines. Alors il passait son temps, soit dans un des villages voisins, soit prenant sa part de quelque banquet de tireurs, soit chez le garde forestier de la Rosstrappe, et surtout chez les charbonniers, sur le Brocken, ou dans les grandes forêts du Hartenberg, qui sont remplies de grives pendant l'automne.

Tout le monde savait que Jean était braconnier ; et les habitants de Timmerode, sujets du grand-duché de Brunswick, étaient charmés de le voir narguer les gardes-chasses prussiens. Rien ne les amusait plus que d'entendre quelquefois Jean, dans l'auberge, rompre son silence habituel pour leur raconter ses aventures de chasse.

Cependant le menuisier, voisin de Jean, ne paraissait point satisfait.

— Voisine, dit maître Grün à la veuve, votre fils Jean ne vit pas bien. Aux banquets des tireurs, on fête trop l'eau-de-vie ; et, croyez-moi, nos gardes forestiers ne voient pas Jean d'un bon œil, quoiqu'il aille le plus souvent braconner sur le sol étranger. J'ai bien peur qu'il ne lui arrive malheur.

— Je le lui ai dit bien souvent ! soupira la mère.

— Et la maison tombe en ruines ! Il faudra bientôt que Je fasse une porte neuve à l'écurie ; sans quoi, les bêtes gèleraient cet hiver. Est-ce que Jean ne devrait pas avoir soin de tout cela ? Tâchez donc de le retenir un peu au logis.

— Est-ce que je le peux, moi ? reprit la vieille. Si quelqu'un le peut, c'est vous.

— Moi !

— Ou Pauline, ajouta-t-elle avec une certaine hésitation.

— Ne parlons pas de cela ; nous vivons depuis bien des années en bonne intelligence ; mais, quant à une alliance entre nos familles, il n'y faut pas songer, du moins avec mon consentement. D'ailleurs, Pauline est encore presque une enfant, et je n'ai jamais remarqué qu'elle fît plus attention à Jean qu'à aucun autre.

— Oh ! je sais bien, dit la veuve, que Henri le tisserand la demande.

— Bêtise, répondit le menuisier ; ni l'un ni l'autre ne me convient pour gendre. — Puis il s'éloigna.

Derrière le jardin du menuisier est située une petite maison avec un large toit de paille, et dont les fenêtres touchent presque au sol. — Les passants peuvent facilement plonger leurs regards

dans l'intérieur. — Près d'une des fenêtres se trouve un métier, et le mur en face est garni de nombreuses bobines de fil. À l'autre fenêtre est suspendue une grande cage, d'où s'échappent les chants variés d'une quantité d'oiseaux de toute espèce. On entend rarement le bruit du métier ; car, pendant que le tisserand donne ses soins aux oiseaux, il faut bien que le métier fasse silence. Cette chétive demeure appartient à Henri le tisserand, appelé aussi Henri l'oiseleur. Quoique jeune encore, il était déjà veuf, et n'habitait le village que depuis quelques années. Il avait la figure pâle et les cheveux roux ; son regard, d'une singulière mobilité, ne pouvait se fixer longtemps sur le même objet ; on eût dit qu'il cherchait toujours quelque chose. Les gens du village n'aimaient pas Henri ; et pourtant ils n'avaient rien à lui reprocher. Quelques-uns disaient bien qu'il avait été méchant avec sa femme ; mais on ne pouvait rien préciser. Le seul défaut qu'on pût trouver en lui, c'était son peu d'ardeur au travail. Mais Henri ne demandait rien à personne ; il payait tout le monde exactement ; qu'importait donc qu'il s'occupât de ses oiseaux plus que de son métier ?

Un soir, le menuisier et sa jeune fille revenaient ensemble des champs. Pauline était une jolie personne, de dix-sept ans environ ; le père marchait en avant, une faulx à la main ; elle suivait, avec un grand panier de trèfle sur le dos. Les bras croisés sur sa poitrine, elle cheminait, pieds nus, et courbée sous son lourd fardeau. Cependant ses mouvements étaient gracieux, et ses efforts coloraient vivement ses joues.

Devant la maison du tisserand, le vieux menuisier dit à Pauline :

— Retourne seule au logis, ma fille ; je vais entrer chez Henri voir où il en est de notre toile.

En ce moment, Henri, regardant par la fenêtre, aperçut la jeune fille qui passait. Elle prit un coin de son tablier pour essuyer la sueur qui coulait de son front. Le menuisier, en entrant chez Henri, le vit assis à son métier ; mais la roue ne marchait pas, et la navette restait dans l'ourdissage. Le tisserand tenait une petite flûte ; et sur le métier, devant lui, se trouvait une cage renfermant un superbe bouvreuil qui semblait écouter attentivement la musique. De temps en temps l'oiseau en répétait quelques notes, puis soudain il s'arrêtait.

— Allons, veux-tu ? dit le tisserand en le menaçant du doigt. — Et il approcha la flûte de ses lèvres, et se mit à jouer l'air si connu :

Je n'aime que toi seule au monde.

Le bouvreuil répéta encore quelques notes ; le tisserand continua alternativement ses menaces et sa musique, jusqu'à ce que l'oiseau finît par savoir l'air tout entier.

— D'après ce que j'entends, la musique marche bien, dit le menuisier en entrant ; mais la toile, comment va-t-elle ?

— Bonsoir, voisin, répondit le tisserand un peu embarrassé, en laissant sa flûte. La toile est sur le métier : vous voyez que je m'en occupe.

Le menuisier jeta un regard oblique sur le bouvreuil.

— Oui, il paraît ! Mais sera-t-elle bientôt finie ? La mère l'attend avec impatience.

— Je l'aurais déjà terminée, reprit Henri, si le fil n'était pas si fragile.

— Fragile ? Ordinairement le filage de la mère ne l'est point.

— Je voulais dire qu'il y a beaucoup de nœuds.

— Non, Henri ! non ; voilà le nœud, reprit maître Grün en désignant la cage. Depuis quelque temps tu ne fais que chasser aux oiseaux ; est-ce que tu voudrais te mettre à faire ce commerce-là ?

— Je n'ai jamais eu cette intention, répondit le tisserand en baissant les yeux. Cependant il y aurait bien quelque chose à gagner avec une vingtaine d'oiseaux qui chanteraient bien. Ce n'est pas le métier qui enrichit par le temps qui court.

— Surtout lorsqu'on ne le fait pas marcher.

— Aujourd'hui tout le monde s'en mêle !

— Enfin, tâche seulement d'achever bientôt ta besogne. Bonsoir !

Quelques jours après, quand Pauline voulut fermer sa fenêtre, le soir, elle trouva suspendue au dehors la cage avec le bouvreuil. Il chantait bravement :

Je n'aime que toi seule au monde,

et assez haut pour que le roi des tireurs pût l'entendre de son jardin. Lorsqu'il vit Pauline se pencher pour prendre la cage et caresser l'oiseau, il rentra en fermant brusquement la porte après lui.

Cependant le tisserand, qui tendait des pièges aux oiseaux dans un champ voisin, avait aperçu Jean ; il se prit à rire et murmura :

— Tu as beau faire, Jean ! Je sais bien que tu rôdes autour de Pauline ; mais celle-là, tu ne l'attraperas pas, fusses-tu mille fois de suite le roi des tireurs !

Il est vrai que le menuisier ne m'aime pas, et que la vieille mère, avec d'autres radoteuses, se plaisent à dire toutes sortes de méchancetés sur mon compte. Mais qu'est-ce que ça me fait, pourvu que je convienne à Pauline ? Elle aime mieux, je pense, le chant des oiseaux que le bavardage des commères. Mais est-ce qu'elle ne va pas sortir, pour aller dans les champs ce soir ? Le vieux doit être à l'auberge, pour se rafraîchir comme d'habitude.

Bientôt après Pauline sortit.

La nuit avançait, et les deux amoureux, assis contre la haie, échangeaient de douces paroles. Tout à coup on entend quelqu'un s'approcher ; la jeune fille s'enfuit dans la maison, et le tisserand se cache derrière la haie. C'était le menuisier qui revenait, mais, chemin faisant, il mit le pied dans le piège aux oiseaux que Henri avait tendu. Maître Grün s'en débarrassa, et le jeta au loin, en s'écriant :

— Il est donc revenu encore ! Je lui ai pourtant sévèrement enjoint de ne plus chasser aux oiseaux sur mon terrain, et je lui ai dit d'aller en prendre ailleurs.

— Encore, s'il ne tendait pas de plus dangereux pièges que celui-ci ! fit une voix, qui partait d'une lucarne de la maison du roi des tireurs.

— C'est toi, Jean ! Que veux-tu dire ? demanda le menuisier.

— Demandez à Pauline. Elle sait mieux que moi toutes les belles choses que le tisserand lui a racontées ce soir.

Là-dessus, Jean referma brusquement la lucarne.

Maître Grün rentra chez lui en grommelant. Mais dès qu'il eut refermé la porte sur lui, le tisserand sortit de sa cachette.

— Ah ! dit-il, en faisant un geste de menace, tu écoutes donc ! Attends un peu, Jean, je m'en souviendrai !

Maître Grün était un homme laborieux ; il avait le cœur bon, mais la tête vive. Grâce à son travail persévérant, il jouissait d'une certaine aisance. Il possédait une maison, quelques pièces de terre, une vache et plusieurs chèvres. Mais avant tout, il aimait sa fille Pauline comme la prunelle de ses yeux. Cependant, il ne la gâtait pas ; tout au contraire, il l'élevait sévèrement. Il n'avait rien épargné pour son éducation ; et, comme c'était la plus belle fille du village, il s'en glorifiait souvent. Celui qui sera son mari n'épousera pas une sotte ! répétait-il sans cesse. Aussi se montrait-il très-difficile à cet égard. Le roi des tireurs et l'oiseleur, qui tous les deux n'aimaient guère le travail, ne valaient rien à ses yeux. Il avait plus d'une fois gourmandé le premier ; car maître Grün n'avait pas l'habitude de peser ses paroles ; quant à l'autre, dont il venait maintenant de découvrir la secrète intelligence avec Pauline, il jura bien qu'il ne le laisserait pas mourir dans l'impénitence.

Le lendemain, plus de la moitié du village pouvait entendre maître Grün gronder violemment, d'abord sa fille, ensuite l'oiseleur. Pauline pleura, et le tisserand supplia ; mais notre homme

irrité ne les écouta ni l'un ni l'autre. En sortant de chez Henri, il emporta la toile à moitié achevée.

— Vaurien ! méchant oiseleur ! grogna-t-il chemin faisant. Et il veut épouser ma fille ! Un chien pareil, dont le regard louche, et que personne ne connaît ! Je préférerais l'autre fainéant ; celui-là, du moins, a un bon caractère ; et quant à elle,... je saurai bien lui faire passer sa fantaisie !

Àpeine rentré chez lui, le menuisier sortit. Il avait mis son habit des dimanches, et Pauline l'accompagnait, un petit paquet sous le bras. La pauvre fille pleurait à chaudes larmes ; ils prirent la route de Blankenbourg, où Grün avait une sœur, vieille veuve, qui lui ressemblait parfaitement de corps et d'esprit.

— Cesse donc de pleurnicher, dit le père à sa fille ; jamais tu n'épouseras le tisserand ; ce qui est dit est dit, tu le sais. Je ne t'ai pas élevée pour être la femme d'un oiseleur, et je n'ai pas ramassé quelques sous pour les jeter à un fainéant, à un mauvais sujet.

— Je ne demande qu'à rester avec toi, mon père, répondit Pauline en sanglotant.

— Non, tu vas rester à Blankenbourg chez ta tante Gertrude. C'est une femme de bon sens, qui saura bientôt te mettre à la raison. Quand j'y pense ! toi, dont j'étais si fier, avoir des intelligences avec ce vagabond ! Jamais je ne l'aurais cru ; quelle honte ! quel malheur !

Et il continua ainsi de marcher en grondant, et sa fille le suivait en pleurant. Jamais elle n'avait fait une route si pénible.

Dans le village, on eut bientôt oublié cette histoire.

Pauline était à Blankenbourg. Le roi des tireurs fumait sa pipe sous le tilleul, ou s'amusait ailleurs ; maître Grün grondait la veuve à cause de la paresse de son fils ; et la veuve répondait, comme à l'ordinaire, qu'elle savait bien ce qui retiendrait Jean à la maison. Le menuisier répliquait :

— Je n'ai pas besoin d'un gendre qui fume ; il m'en faut un qui travaille.

Quant au tisserand, son métier ne marchait plus, mais sa flûte roucoulait du matin au soir. Il n'y avait plus chez lui ni fil ni bobines, mais force cages et oiseaux. Le soir, il allait dresser ses pièges, et souvent on l'apercevait prenant la route de Blankenbourg, ou celle qui longe le mur du Diable. On se disait sans doute qu'il ne prenait pas le bon chemin ; mais personne n'avait envie de suivre ou d'épier le pâle tisserand au regard oblique.

Plusieurs semaines se passèrent ainsi.

Un jour vint, où Jean cessa de fumer sous le tilleul, et son fusil d'être suspendu au mur. Devant la porte de la veuve, se tenait un gendarme en uniforme, la carabine sur l'épaule, tandis qu'un autre faisait une perquisition dans la maison. Les habitants du village étaient assemblés en foule dans la rue ; ils regardaient ce spectacle inaccoutumé, et chacun faisait ses commentaires.

— Tant va la cruche à l'eau qu'à la fin elle se casse, dit le menuisier à un de ses voisins. Depuis longtemps j'ai averti la mère Diederichs que Jean finirait mal.

— Qu'est-ce qui s'est donc passé ?

— Il est allé braconner, mais cette fois ce n'est plus sur le sol prussien. Là-bas, près de Tresenbourg, il s'est lié avec Casper le

Noir, que depuis longtemps l'inspecteur voyait d'un mauvais œil. Ils ont chassé ensemble ; le garde forestier, qui les guettait, a lâché sur chacun d'eux un coup de son double fusil.

— Seigneur Dieu ! cria une vieille femme ; est-ce qu'ils l'ont tué ?

— Non, dit le menuisier. Martin, le domestique de l'inspecteur, m'a dit qu'ils se sont sauvés sans que le garde forestier ait pu les atteindre. Mais il a fait un rapport à l'autorité, qui a envoyé les gendarmes à leur recherche.

— On n'a trouvé le roi des tireurs nulle part, cria au paysan qui passait. Ils s'en retourneront avec un pied de nez.

— Enfin, dit le menuisier, je voudrais qu'il s'en tirât bien ; cela lui servirait de leçon pour une autre fois. Nous savons qu'il n'est pas méchant.

En effet, tout le monde le savait. On ne pouvait reprocher à Jean que son air taciturne ; mais il paraît que c'était dans sa nature. Déjà à l'école, ses camarades le raillaient à cause de son caractère sérieux, et ils jouaient rarement avec lui. Il n'y avait que la petite Pauline du menuisier qui le vît avec plaisir ; aussi il la portait souvent dans ses bras, passait des heures entières à jouer avec elle, et, plus tard, il l'aidait à garder les chèvres et à cueillir des herbes pour les nourrir. Devenu jeune homme, au lieu de fréquenter le cabaret comme les autres, il mit son bonheur à pouvoir causer avec Pauline. Le soir, lorsqu'elle devait revenir des champs, il allait au-devant d'elle pour charger sur ses épaules le lourd panier de la jeune fille, et cette complaisance lui avait même valu un sobriquet un peu vif : on l'avait surnommé l'âne de Pauline. Mais Jean se mordait les lèvres sans rien dire.

Bientôt il dut partir pour l'armée, et, le jour où il lui fallut quitter sa compagne, il avait le cœur gros et les larmes aux yeux. Cependant il ne prononça que ces paroles :

« Que Dieu te bénisse, Pauline, adieu ! »

Et le voilà parti. Quelques années après, quand il revînt, tout était changé. Henri le tisserand habitait dans le village une maison voisine de celle du menuisier. Il s'y était marié ; puis, devenu veuf, il s'était fait l'ami de Pauline. Il avait toujours quelque chose à lui raconter, et ils se rencontraient tantôt dans les champs, tantôt à la fontaine, tantôt à la danse ; bref, les occasions ne manquaient pas, et la jeune fille paraissait prendre plaisir aux douces paroles du tisserand. Il est vrai qu'elle se montrait toujours aimable avec Jean ; mais seule à son travail, ce n'était plus à lui qu'elle songeait : Henri avait toutes ses pensées.

Àla fête des tireurs, Jean visa le mieux : la cible fut portée en procession et avec accompagnement de musique à la maison de sa mère, et lui-même reçut le titre de roi des tireurs. Dès lors, Jean commença une nouvelle vie : il assista à toutes les fêtes de tireurs dans les environs, et les cibles vinrent chez lui l'une après l'autre. Personne n'eût dit alors qu'il était blessé au cœur, comme le cerf placé au-dessus de sa porte, — c'est que personne ne voyait le sang couler de sa blessure.

Malgré les supplications de sa mère et les avertissements du menuisier, Jean continuait à ne s'occuper que de chasse et de braconnage ; la vie paisible et monotone du village lui était devenue insupportable ; il courait à sa perte.

Depuis plusieurs jours, on n'entendait plus parler du roi des tireurs.

Un soir, que presque tout le village dormait, un homme passa, en se glissant par la ruelle, devant la maison du tisserand, Henri, qui l'avait aperçu, le suivit du regard jusqu'à ce qu'il le vît disparaître dans la maison de la veuve.

— Ah ! c'est toi Jean, murmura le tisserand, merci du dernier service que tu m'as rendu, tu verras bientôt si, Henri sait tenir sa parole. Et là-dessus il sortit, et prit furtivement, à travers champs, le chemin de Blankenbourg.

Le lendemain, on ne s'entretenait, dans le village, que du roi des tireurs, que les gendarmes avaient pris, au milieu de la nuit, dans la maison de sa mère.

— Il faut que j'aille un peu voir le monde, dit un beau jour le tisserand ; puis il se mit à entasser ses cages, les unes sur les autres, les enveloppa d'une toile, prit un bâton et sortit du village.

— Je m'y attendais, se dit le menuisier, en le voyant s'éloigner, il n'a jamais voulu travailler, le voilà vagabond tout à fait,

— Eh ! s'écria un ami du roi des tireurs, le tisserand part donc ! Quelle charge il porte sur le dos ! Je suis sûr qu'il fera son affaire,

— Peut-être, dit le menuisier.

— Ce métier n'est pas aussi mauvais que vous le pensez, continua l'autre pour taquiner maître Jean ; le beau-père fait les cages, le gendre prend les oiseaux, et…

— Moi, le prendre pour gendre, lui ! J'aimerais mieux faire son cercueil.

— Ha ! ha ! ha ! tant mieux, il l'a bien mérité, dit le villageois en poursuivant sa route. Pourquoi ce chenapan a-t-il toujours médit de Jean ? Si le roi des tireurs avait épousé Pauline, il ne serait pas, à cette heure, enfermé dans le cachot de Blankenbourg. Pauvre Jean ! Nous voilà donc débarrassés de ce méchant oiseleur, tant que cela durera. Bon voyage, Henri, je ne souhaite jamais de mal à personne, mais si tu pouvais te casser le cou chemin faisant, tu me ferais plaisir.

Le tisserand n'entendit point ce charitable vœu, il chemina gaiement en sifflant et faisant tournoyer le bâton dans sa main. Le soleil brillait, les champs étaient en fleurs, tout le monde lui paraissait ouvert et bienveillant. Quelle différence avec la vie du village ! plus de figures déplaisantes ! plus de métier ! Le tisserand respirait comme si on lui avait ôté une lourde pierre de dessus la poitrine, et il sentait à peine la charge qu'il portait sur ses épaules. Les petits oiseaux aussi chantaient joyeusement ; on eût dit qu'ils célébraient le plaisir de pouvoir prendre un peu le grand air ; toute la nature semblait sourire à l'oiseleur. — Vivent les voyages !

À Blankenbourg, il entra chez une ancienne connaissance, chez qui il déposa son fardeau. Ensuite, n'emportant qu'une seule cage, il traversa la rue où demeurait là sœur de maître Grün, fit en passant un signe de tête à une des fenêtres, et entra dans le parc du château.

Peu après Pauline vint le rejoindre. En apprenant qu'il partait, elle éclata en sanglots.

— Petite folle, dit Henri en la caressant, est-ce que je ne reviendrai pas bientôt ? C'est précisément à cause de toi que je

m'en vais à l'étranger. Il n'y a rien à gagner dans ce pays, partout ailleurs j'aurai bien plus de chance. Allons, ne pleure plus. Voici ce que je t'apporte, celui-là t'égayera par son chant.

Et le tisserand lui présenta la cage qu'il avait emportée, et se mit à siffler quelques mesures. Aussitôt l'oiseau l'accompagna sur l'air :

Je serai de retour dans un an, mon trésor,
Et je t'apporterai le bonheur et de l'or.

— Une année ! c'est bien long, soupira Pauline.

— C'est la chanson qui le dit, répliqua Henri ; mais je serai de retour dans quelques mois au plus tard.

— Hélas ! que deviendrai-je ?

— Tu deviendras la petite femme du tisserand, aussi vrai que je m'appelle Henri, que le vieux y consente ou non. Je ne peux manquer de revenir la poche pleine d'argent, et tu verras qu'alors on chantera sur un autre ton. Aucune musique du monde ne fait danser les gens à votre idée comme celle des pièces sonnantes. Courage donc, ma petite fiancée, nous serons heureux comme deux tourtereaux.

En dépit de ces consolantes paroles, Pauline retourna chez sa tante, pâle et triste. Quelques minutes après, Henri passa devant la fenêtre, chargé de son fardeau et le bâton à la main. Il avait trouvé un camarade, qui comme lui voulait voir le monde, et tous les deux chantaient à gorge déployée :

Je serai de retour dans un an, mon trésor,
Et je t'apporterai le bonheur et de l'or.

Quand l'oiseau suspendu à la fenêtre entendit cet air qu'il savait si bien, il fit chorus, tandis que Pauline se jeta en pleurant sur une chaise, cacha sa figure dans ses deux mains, et s'écria : « Ô mon Dieu ! que deviendrais-je, s'il ne devait pas revenir ! »

L'automne arriva, puis l'hiver. Les glaçons pendaient aux toits, et brillaient au soleil comme de longs diamants ; le givre couvrait les buissons ; la route, dure et unie, retentissait au loin sous les pas des piétons.

Pauline était retournée chez son père ; assise à la fenêtre, elle écoutait, écoutait ; mais il ne venait pas.

Les roses avaient disparu sur les joues de la malheureuse jeune fille ; souffrante et accablée d'un profond chagrin, elle avait avoué sa faute, qu'elle ne pouvait plus cacher. Son père, d'ailleurs si sévère, loin de lui fermer sa porte, l'avait même reçue sans lui faire de reproches. Mais cette maison, jadis si heureuse, était devenue un séjour de tristesse ; les cheveux du vieux menuisier, qui tous les jours blanchissaient de plus en plus, témoignaient de sa douleur, à la vue des souffrances de celle qu'il appelait autrefois la prunelle de ses yeux.

« Malheureuse enfant ! soupira maître Grün, qui, assis près du foyer, appuyait sa tête sur ses mains et regardait Pauline toujours occupée à écouter à la fenêtre. Il ne reviendra pas, non ! il ne reviendra pas ; et même, s'il revenait… » Il termina ces tristes réflexions en secouant la tête, puis il tomba dans un abattement extraordinaire.

L'hiver avançait, toujours plus rigoureux ; la neige couvrait toute la nature de son blanc linceul.

Le roi des tireurs, qui avait été rendu à la liberté, n'était plus reconnaissable. Il ne quittait plus la maison de sa mère ; triste et muet, il avait beau voir de temps en temps, de la fenêtre où il se tenait, les lièvres qui se réfugiaient dans le jardin, il ne pensait pas à la chasse Son fusil se rouillait, suspendu au mur.

— Ils lui ont brisé le cœur dans la prison, dit la veuve.

Les deux maisons semblaient maudites.

Un jour Jean prit tout à coup son fusil et se mit à le nettoyer.

— Mon fils, que fais-tu ? s'écria la vieille effrayée ; est-ce que tu voudrais retourner dans la forêt ? N'as-tu pas déjà payé tes étourderies assez cher ? Jean, remets ce fusil à sa place.

— Sois tranquille, mère, répondit le fils ; je n'irai pas à la chasse. Près du cabaret j'ai rencontré Gasper le Noir qui m'a appris qu'il venait de voir Henri, le tisserand, à Goslar. Tu m'as dit toi-même que maître Grün l'attend pour célébrer son mariage avec Pauline, et je vais nettoyer mon fusil pour célébrer dignement le bonheur des nouveaux époux.

— Mais est-ce bien sûr que Henri reviendra ?

Jean avait levé le chien du fusil et le frottait avec force.

— Comment, tu doutes qu'il revienne ! s'écria-t-il ; quelle idée !... Pauvre Pauline !... certainement il reviendra, il le faut bien, ou... — Il lâcha subitement le chien du fusil. La veuve se leva toute tremblante.

— Il marche bien maintenant, dit Jean avec gaieté, il était tout rouillé. Il y a si longtemps que je n'y avais touché ; je te promets qu'on l'entendra. Puis il sortit.

— Il pense toujours à elle, murmura la veuve. Quel malheur que maître Grun n'ait pas voulu m'écouter !

Le tisserand revint enfin. Il avait passé plusieurs journées dans les environs sans paraître très-pressé de se rendre à Timmerode ; dès son arrivée, et contre son habitude, le premier endroit qu'il visita ce fut le cabaret. Les jeunes gens qui s'y trouvaient le regardèrent avec étonnement. Le tisserand, autrefois si doux, était devenu un garçon intrépide. Il fit sonner l'argent dans sa poche, paya à boire et raconta des histoires des pays qu'il avait parcourus.

Comme il retournait à sa maison, il rencontra le menuisier. Comme jadis, maître Grun se disposait à l'accabler de reproches ; mais le tisserand ne lui en donna pas le temps.

— Pas ainsi, voisin, dit-il en l'interrompant ; s'il y a eu du mal, la faute est autant de votre côté que du mien. Le sang de la jeunesse est bouillant. J'ai demandé la main de votre fille ; vous m'avez refusé, et pourtant vous saviez que nous nous aimions. Si vous persister encore, je saurai me consoler ; dans le cas contraire, je montrerai que Henri tient sa parole.

— Tu sais bien que je ne puis plus te la refuser, répondit le menuisier découragé ; prends-la donc, au nom de Dieu. Mais souviens-toi, Henri, qu'elle est mon enfant unique. J'avais espéré la marier à un homme honnête et laborieux, peut-être le deviendras-tu. Reste donc dans ta maison, reprends ton métier, et renonce au vagabondage. Je vous aiderai du mien autant que je pourrai, ou plutôt le peu que j'ai sera à vous ; mais pour ton bonheur et le sien, je t'en supplie, change de conduite.

Le tisserand répliqua sèchement qu'il saurait bien à lui seul avoir soin de sa femme et de ses enfants ; personne n'avait le droit de lui donner des instructions. Il aimait Pauline, Pauline l'aimait, le reste irait tout seul. Maître Grün le quitta en secouant la tête.

Huit jours plus tard la noce se fit.

Debout, dans un coin sombre de l'église, le roi des tireurs regardait fixement la pâle fiancée. Puis, après l'office, il se rendit avec tous les autres chez le menuisier, qui avait invité Jean et sa mère en qualité de voisins et d'anciennes connaissances. — Lorsqu'on présenta aux mariés les cadeaux de noces, Jean apporta aussi le sien, qu'il déposa d'une main tremblante sur les genoux de la jeune mariée, en lui souhaitant bonheur et bénédictions. Un moment après, il s'approcha du tisserand.

— Tu es maintenant le mari de Pauline, dit-il en lui tendant la main ; à cause d'elle, que tout soit oublié entre nous !

— Est-ce que nous avons jamais été ennemis ? répondit légèrement le tisserand.

— Pourquoi donc es-tu allé à Blankenbourg, la nuit même où les gendarmes sont venus m'arrêter ?

Le tisserand tressaillit.

— Je sais tout, continua Jean ; mais je veux bien l'oublier ; rends-la heureuse ; c'est tout ce que je te demande.

Àl'heure du crépuscule, pendant que les jeunes gens du village faisaient une joyeuse décharge en l'honneur des nouveaux ma-

riés, on entendit au loin, dans la vallée de Bode, un coup de feu qui réveilla tous les échos des montagnes.

Le lendemain, un garde forestier trouva sur la pente d'un rocher le cadavre du roi des tireurs. La balle avait percé le cœur, ce cœur si riche d'amour, et une longue traînée de sang s'étendait, comme un ruban, sur l'épaisse couche de neige.

Quand mon guide eut achevé son récit, nous continuâmes à marcher en silence pendant quelque temps.

— Qu'est devenue Pauline ? demandai-je.

— Pauvre femme ! répondit-il, les craintes du vieux maître Grün n'étaient que trop fondées. Henri n'eut pas la force de reprendre son métier. Cependant, tant que le vieux vécut, cela marchait encore un peu ; mais, après sa mort, Henri, menant joyeuse vie, dissipa tout l'héritage de Pauline, et finit par vendre la maison. Il alla ensuite s'établir à Goslar, sa ville natale, où il ne s'occupa plus que de la chasse aux oiseaux. On m'a raconté, il y a quelque temps, qu'il aime mieux la bouteille que sa femme, et depuis je ne sais ce qu'il est devenu.

Plus tard, au retour de mon voyage, je m'arrêtai à la station du chemin de fer à Goslar. On faisait queue pour avoir des billets de route ; mon voisin était un homme de haute stature, âgé d'environ quarante ans, et vêtu d'une vieille redingote blanche, râpée, usée jusqu'à la corde. Il avait les joues gonflées, le nez violet, et les cheveux moitié roux, moitié grisonnants. D'une main, il agitait un gros bâton, et gardait l'autre dans sa poche. Dès qu'il eut reçu son billet, il se dirigea en chancelant vers une femme pâle et maigre, qui portait une charge volumineuse, recouverte d'une vieille toile cirée. Sous son manteau déguenillé, on voyait

quelques cages qu'elle tenait à la main. — À côté d'elle, pleurait un petit garçon à l'air maladif, la tête et les jambes nues. Sa mère semblait vouloir le consoler, tout en versant elle-même des larmes.

— Allons, voyons ! dit brusquement l'homme au bâton ; vas-tu bientôt cesser de piailler ainsi avec ce moutard ?

Et comme le malheureux enfant allait le supplier : — Tais-toi, pleurard ! ajouta-t-il ; tu vas rester avec ta tante ; où diable est-elle donc, cette vieille sorcière ? Allons, leste, Pauline ! porte les oiseaux à la voiture, et tâche de bien les arranger ; ça vaudra mieux que de rester ici à pleurnicher.

La femme obéit ; et le petit garçon, la voyant s'éloigner, pleurait encore plus fort.

En ce moment, survint une vieille femme d'un aspect repoussant ; elle remit à l'homme une bouteille pleine d'eau-de-vie, qu'il plaça devant ses yeux avant de la serrer dans sa poche. Puis la vieille prit l'enfant par la main, et l'entraîna. Il tournait sans cesse la tête en arrière, vers la voiture, pour rencontrer les regards de sa mère. L'infortunée jeune femme lui envoya quelques baisers jusqu'à ce qu'elle eût cessé de l'apercevoir. Le mari, en attendant, était allé prendre un petit verre chez une marchande de gâteaux ; et, en revenant, il se mit à gronder rudement sa femme, parce que les paquets n'étaient pas encore chargés. Un employé se présenta pour les prendre :

— À qui les oiseaux ? demanda-t-il.

— À moi ! Henri Strahmann, répondit le vagabond,

Henri ! — Pauline ! — C'était le tisserand de Timmerode et celle qui avait été autrefois la compagne d'enfance du malheureux roi des tireurs !

Saint Népomucène et le Savetier

Dans une petite ville de la Silésie, qui a pour patron saint Népomucène, mais dont le nom même m'échappe, vivait un savetier que nous appellerons Martin. Au fond, ce n'était pas un méchant homme ; seulement, il était dominé par le vice de la paresse, à un tel point qu'il ne travaillait que lorsqu'il s'agissait pour lui de ne pas mourir de faim. Aussi, sa pauvre femme souffrait-elle parfois cruellement de la misère ; car elle n'avait d'autres ressources que le travail de son mari, et quelque peu d'argent qu'elle gagnait à blanchir du linge.

Martin passait son temps à se plaindre de son mauvais sort. Il prétendait qu'il avait manqué sa vocation, qu'il était né pour quelque chose de mieux que pour manier l'alêne ; et naturellement ; de pareilles imaginations, au lieu de lui donner du cœur pour sa besogne, le rendaient de plus en plus fainéant.

Il était d'autant plus à plaindre qu'il aimait la bonne chère. Bien souvent, il dépensait dans un seul repas le fruit de plusieurs journées de travail.

Un jour, notre savetier se promenait d'un air triste et inquiet sur les quais de la ville ; il se sentait un excellent appétit, et pas un sou dans sa poche.

— Quand je pense, dit-il, qu'il y a des gens assez heureux pour vivre sans rien faire ; qui n'ont d'autre occupation que de manger, boire et s'amuser, tandis que moi, en me fatiguant toute la journée, je gagne à peine de quoi subvenir aux premiers besoins de l'existence ! Et cependant, il me semble que j'en vaux bien un autre. Ne sommes-nous pas de chair et d'os tout aussi bien que le plus grand prince ? Je descends d'Adam et d'Ève, et, mieux que pas un, je saurais apprécier les jouissances de la vie.

Ce disant, il s'arrêta devant une belle statue de pierre représentant saint Népomucène. Le saint semblait lui sourire du haut de son piédestal, au bas duquel les passants manquaient rarement de s'agenouiller et de faire une courte prière.

— Ris, continua le savetier, en s'adressant à la statue, ris, tu n'as aucune raison pour pleurer ; tu n'as pas besoin de travailler pour vivre ; tu ne connais pas le froid et la misère ; la faim et la soif ne te tourmentent jamais. Ah ! je voudrais bien être à ta place.

Ômiracle ! À peine eut-il fini ce discours, qu'une voix solennelle, qui paraissait sortir de la bouche du saint, lui dit :

— Ton vœu sera exaucé, bientôt tu prendras ma place.

Frappé d'épouvante, le savetier se sauva comme s'il avait eu le diable à ses trousses, et ne s'arrêta pas qu'il ne fût arrivé, tout essoufflé et couvert de sueur, à son misérable logis.

Sa femme était précisément dans la cour, occupée à savonner du linge ; en voyant son mari, elle interrompit son travail pour lui crier :

— Enfin, te voilà, paresseux, ce n'est pas malheureux ! Monsieur le marguillier est dans la chambre à t'attendre depuis une demi-heure ; il dit qu'il a une bonne affaire à te proposer.

Le savetier entra chez lui, et trouva le marguillier qui lui parla ainsi :

— Je sais, maître Martin, que vous êtes un homme qui n'aimez pas trop la besogne ; je connais aussi la gêne dans laquelle vous vivez. J'ai donc pensé que vous seriez content de trouver à gagner deux écus sans vous donner de peine, tout en me rendant service. Vous n'ignorez pas que c'est aujourd'hui la fête de saint Népomucène et qu'un office doit être célébré ce soir en son honneur. Comme à l'ordinaire, les pèlerins ne manqueront pas d'affluer à l'église pour vénérer notre patron : or, je me trouve dans un terrible embarras. Ce matin, en nettoyant l'église, le sacristain a fait tomber à terre la statue du saint qui s'est cassée en cent morceaux ; il n'y a pas moyen de la raccommoder, et pourtant impossible de nous en passer. Voici ce que je viens vous proposer : vous prendrez, pendant quelques heures, la place du patron de notre ville, et je vous donnerai deux écus pour votre peine.

Le savetier frissonna : il pressentit que la prédiction qui lui avait été faite allait s'accomplir ; mais la proposition était trop tentante pour qu'il la refusât.

— Venez avec moi, poursuivit le marguillier, nous dînerons ensemble ; puis je vous donnerai les instructions dont vous aurez besoin pour vous acquitter comme il faut de votre rôle.

Tout le monde savait que M. le marguillier faisait une bonne cuisine ; aussi son invitation acheva-t-elle de décider maître Martin.

Le dîner se composait d'un excellent potage au riz, d'une énorme dinde truffée de marrons et d'une omelette aux confitures. Je laisse à penser si le savetier s'en donna à cœur joie. Quelques bouteilles de bon vin mirent le comble à sa béatitude, et ce ne fut pas sans un profond regret qu'il se décida à abandonner la table ; mais il fallait qu'il allât à l'église, avant qu'il y eût personne, afin d'y faire son apprentissage.

D'abord, on le revêtit d'un costume complet d'évêque, la chape au dos, la crosse à la main, la mitre en tête ; puis, le marguillier lui indiqua l'attitude qu'il devait prendre.

— Surtout, dit-il, ne faites pas le moindre mouvement ; autrement nous pourrions payer cher tous les deux notre petite supercherie. Essayez, maintenant ;montez sur le piédestal, levez la tête et prenez un air tout à la fois doux, majestueux et édifiant.

Le nouveau saint fit ce qu'on lui disait ; mais à peine s'était-il placé dans la niche, qu'il fit un bond et sauta en bas.

Une goutte de cire brûlante, provenant du lustre allumé audessus de sa tête, était tombée sur le bout de son nez.

— Ce n'est rien, dit le marguillier ; avancez un peu moins la tête, et cet accident ne se reproduira pas.

Maître Martin remonta sur le piédestal, et, ayant pris l'attitude voulue, il parut prêt à s'acquitter de son emploi d'une manière satisfaisante.

Bientôt les cloches commencèrent à sonner ; les pèlerins arrivèrent en foule, et, en moins d'une heure, l'église était pleine.

Il faisait une chaleur étouffante. Le savetier ne tarda pas à en être fort incommodé. Sous la mitre qui chargeait son front, la sueur roulait à grosses gouttes sur sa figure. Mais les personnes agenouillées autour du piédestal ne s'apercevaient pas, dans leur recueillement, de l'étrange malaise du saint.

Le soir arrivait, et, par une fatale coïncidence, les rayons du soleil couchant, passant à travers un vitrail, vinrent frapper d'aplomb sur le visage du pauvre Martin. Il souffrait horriblement, et il eut besoin d'un effort presque surhumain pour ne pas abdiquer son rôle. Cependant il n'était pas encore au bout de ses souffrances.

Soit qu'il eût un peu avancé sa tête pour s'empêcher d'être aveuglé, ou bien que le lustre se fût incliné vers lui, une nouvelle goutte de cire brûlante s'étala tout à coup sur son nez, et fut suivie de plusieurs autres, de minute en minute.

Vous figurez-vous l'horreur d'une pareille situation ? Le malheureux savetier souffrait réellement comme un damné.

Malgré cela, il ne bougeait pas. La perspective d'un châtiment sévère, la peur du scandale, non moins que la crainte de perdre sa récompense, le retenaient immobile à la place qu'il occupait.

Voilà qu'un énorme frelon vint alors bourdonner autour de sa figure, en le menaçant continuellement de son dard redoutable. Ici Martin sentit son courage défaillir, et il se résolut, quoi qu'il pût arriver, à se soustraire à ce redoublement de tortures, en s'élançant sur le dos des fidèles. Mais, ô stupéfaction ! il fut impossible au faux saint Népomucène de bouger si peu que ce fût. Un miracle, opéré par le véritable saint, lui avait enlevé la faculté de se mouvoir. Il n'avait pas même la ressource de se dénoncer à

l'assistance : sa langue, aussi bien que ses membres, lui refusait le service.

Pour suprême aggravation, un essaim de mouches se joignit au frelon, attirées sans doute par quelque peu de confitures que le savetier avait gardées à l'entour de ses lèvres, en sortant de table à la hâte.

Vous savez tous de quelle incommodité peut être une seule mouche, qui s'obstine à se poser sur votre figure, allant du front au nez, et puis aux yeux, et, quand on l'a chassée, revenant immédiatement. Vous vous ferez donc facilement une idée de l'atroce tourment que doit infliger un essaim tout entier : c'est pourquoi nous ne décrivons pas plus longuement les douleurs de maître Martin.

Deux heures se passèrent de la sorte, avant que tous les dévots fussent sortis de l'église ; lorsqu'elle fut complètement vide, le marguillier s'approcha de la niche et dit au savetier :

— C'est assez, mon brave compère ; vous avez joué votre rôle à merveille ; descendez pour reprendre vos vêtements et recevoir votre argent.

Mais, comme une statue qu'il était devenu, le savetier ne bougea pas.

— Mais venez donc, répéta le marguillier : vous devez être fatigué ; il n'y a plus de danger, descendez !

Et il le tira par la jambe ; mais cette démonstration n'obtint pas plus de succès que la parole.

Étonné et inquiet d'une torpeur si extraordinaire, le marguillier monta sur le piédestal et saisit le faux évêque par le bras ; mais il faillit s'évanouir de frayeur, en sentant sous sa main ce bras dur et froid comme de la pierre, et en reconnaissant que le savetier était devenu une véritable statue. En présence d'un tel prodige, le marguillier sentit à quel point il avait été coupable.

— Grand saint Népomucène, s'écria-t-il, en s'agenouillant sur le pavé de la chapelle, ayez pitié de moi ! Je reconnais et je confesse mon impiété ; je tâcherai de la réparer par une pénitence rigide et par la vénération profonde que je vous témoignerai à l'avenir ! Soyez miséricordieux et rendez la vie à cet infortuné que j'ai entraîné dans mon péché !

En même temps le savetier joignait intérieurement sa prière à celle du marguillier. C'était peut-être la première fois qu'il priait sincèrement et du fond du cœur.

Et leur repentir fut exaucé. Un bruit extraordinaire se fit entendre dans l'église : le mur s'entr'ouvrit, et saint Népomucène lui-même, c'est-à-dire la statue du pont, parut et se dirigea vers les deux coupables.

— Vos prières, dit-il, sont parvenues jusqu'à moi, et je vous pardonne à tous les deux. Toi, ajouta-t-il en s'adressant au marguillier, tu as été assez puni par les angoisses que tu as éprouvées ; je suis sûr que désormais tu sauras respecter les élus du Seigneur. Quant à toi, dit-il au savetier, retourne dans ta maison, et tâche à l'avenir de te conduire honnêtement et de travailler avec assiduité pour gagner ta vie et celle de ta femme.

Après quoi le saint disparut.

Àpartir de ce jour, maître Martin devint le savetier le plus laborieux qui fût dans toute la ville ; il ne se plaignait plus de son sort, et, chaque fois qu'il passait sur le pont, il ne manquait jamais de s'agenouiller et d'adresser de ferventes actions de grâces à saint Népomucène.

Le Moulin du diable

Près du village de Blanckenbourg, dans le duché de Brunswick, se dresse le mont Ramberg, un des points les plus élevés de l'Allemagne. Tout autour, s'étend à perte de vue, dans une circonférence de plus de cent lieues, un panorama magnifique. Des villes, des campagnes, des plaines, des vallées et des montagnes se succèdent à l'horizon. Mais, du haut du Ramberg, les œuvres des hommes n'apparaissent que comme des jouets d'enfants.

Au sommet du mont, on trouve plusieurs blocs de granit entassés les uns sur les autres. Le peuple appelle ces pierres le Moulin du Diable, dénomination tirée d'une ancienne légende à laquelle nous allons consacrer quelques lignes.

Au pied du Ramberg, dans la vallée, demeurait autrefois un meunier, qui possédait pour toute richesse un vieux moulin et une nombreuse famille.

Le moulin était encaissé dans la montagne de telle façon que le vent n'en faisait que rarement tourner les ailes.

Les moulins, aux environs, se démenaient jour et nuit, et, tandis que leurs maîtres s'enrichissaient, le pauvre père de famille devenait de plus en plus misérable.

— Je ne comprends pas, disait-il sans cesse en soupirant, que mes parents aient eu l'idée de construire un moulin dans cet endroit. Pourquoi ne l'ont-ils pas placé plutôt sur le haut de la montagne ?

Mais le moulin restait toujours dans son coin, les bras immobiles ; et les enfants demandaient du pain.

Un soir que notre homme, triste et découragé, errait au hasard dans la campagne, il se trouva tout à coup, sans s'en douter, au sommet du Ramberg. Le vent faisait tourbillonner les feuilles jaunes dans l'air, les nuages fuyaient rapidement, laissant à peine le temps à la lune de se montrer dans leurs déchirures. C'était précisément un temps comme il en fallait pour faire tourner un moulin : aussi le meunier se disait-il comme d'habitude :

— Quel malheur ! Pourquoi le mien n'a-t-il pas été construit ici ?

— C'est vrai, répondit une voix derrière lui ; c'eût été une fameuse idée.

— Que voulez-vous dire ? demanda le meunier en se tournant vers un individu qu'il vit assis sur une pierre, à peu de distance de lui.

— Simplement, que si l'on avait été assez avisé pour placer ton moulin ici plutôt que dans la vallée, il aurait marché admirablement ; et tes enfants ne mourraient pas de faim.

Le meunier tressaillit.

— Vous me connaissez donc ? dit-il à l'étranger.

— Sans doute, et de plus je suis constructeur de moulins.

— Constructeur de moulins ?

— Comme tu dis, et je me ferais fort de te construire un moulin bien supérieur à tous ceux qu'il y a par ici.

— Je n'ai pas d'argent, soupira le meunier.

— La difficulté n'est pas là, répliqua l'étranger en souriant d'un air goguenard : donne-moi seulement ton âme en gage, et, pendant douze ans, tout ce que tu entreprendras te réussira ; tu deviendras plus riche que tous tes voisins.

Le malheureux frissonna de la tête aux pieds. Il avait compris à qui il avait affaire. Cependant la perspective de douze années de prospérité ne pouvait manquer de produire sur lui une vive et puissante impression. Il voyait déjà sa femme et ses enfants riches et heureux.

— Quelle garantie aurais-je de mon côté de la vérité de vos paroles ? dit-il timidement.

L'étranger faisait de si étranges éclats de rire que toute la forêt en retentissait.

— La, la ! dit-il, écris seulement ton nom sur ce papier, et, avant que le coq ait chanté, tu verras à cette place un moulin comme tu n'en as jamais vu, un moulin qui marchera aussi bien par le calme que par le vent ; bref, une machine merveilleuse et qui t'appartiendra en toute propriété.

— Hélas ! qu'en ferais-je ? Je n'ai pas d'argent pour acheter du blé. Et puis, comment vous y prendrez-vous pour l'achever dans une seule nuit ?

— Cela me regarde ; si l'ouvrage n'est pas terminé avant le chant du coq, tu seras dégagé de ta promesse. Quant à de l'argent, en voici.

Et il jeta aux pieds du meunier une bourse remplie d'or.

Le meunier tremblait comme une feuille ; mais l'or avait rendu un son si séduisant, qu'il ne put s'empêcher de ramasser la bourse.

— Signe ! lui dit le tentateur d'une voix impérieuse.

Le meunier hésita encore un instant, puis il écrivit son nom lisiblement, quoique les caractères ne fussent pas très-corrects.

Aussitôt un sifflement aigu traversa les airs ; la montagne craqua, et la nuit, animée d'une lueur sinistre, se peupla d'une multitude d'êtres fantastiques. Toute cette foule se mit à l'œuvre, détachant du rocher des blocs de granit, et les entassant les uns sur les autres ; rompant les troncs d'arbres comme si c'eût été des branches sèches, et les transformant en charpentes dans un clin d'œil. C'était un pêle-mêle, un va-et-vient dont personne ne saurait se faire d'idée.

Le meunier ne pouvait en croire ses yeux. La construction avançait rapidement, et l'anxiété à laquelle il était en proie augmentait à proportion. Voilà le toit posé, voilà les ailes attachées ! Il ne reste plus que la meule à mettre en place, et elle est déjà toute prête sur le bord du plateau.

Le meunier sentit le cœur lui manquer ; mais soudain une faible lueur apparut à l'horizon, du côté du levant, et la vue de l'aurore ranima son courage. Il se précipita sur la meule, arracha,

avec la force du désespoir, la cale qui la retenait, et le bloc pesant roula avec fracas sur le versant de la montagne.

Le constructeur et ses aides poussèrent un cri terrible, et ils s'élancèrent après la pierre. Le meunier, pendant ce temps, se sauvait à toutes jambes dans une direction opposée.

Satan avait déjà ressaisi la meule, et il allait remonter pour l'ajuster au moulin, lorsque le chant du coq se fit entendre. Furieux de ne pouvoir accomplir sa promesse et de voir ainsi lui échapper sa proie, il lança la meule contre le moulin, qui fut broyé en mille morceaux. Les débris s'en répandirent de tous côtés au loin. Il n'y eut que les gros murs qui restèrent debout, et c'est cette masse de granit noire et aride que l'on appelle le Moulin du Diable.

Le meunier, après s'être ainsi tiré des griffes de Satan, retourna auprès de sa famille. À partir de ce jour, il supporta avec patience sa pauvreté. Du reste, il remarqua avec joie que son moulin marchait à présent beaucoup mieux qu'autrefois. Peu à peu il arriva à jouir d'une petite aisance qui, pour lui et sa famille, était bien préférable à toutes les richesses de l'enfer.

Par exemple, il ne se hasarda plus jamais à remonter au sommet du mont Ramberg. De nos jours encore, personne dans le pays, une fois la nuit venue, n'aime à se trouver auprès de ce lieu maudit.

La Plus Belle Rose du monde

Il y avait une fois une puissante reine dont le jardin, en toute saison, était paré des plus belles fleurs du monde. Mais la reine aimait particulièrement les roses, et elle en possédait une magnifique collection, depuis l'églantier jusqu'à la charmante rose de Provence.

Toutes ces fleurs, variées de parfums, de formes et de couleurs, s'enlaçaient aux colonnes du palais, envahissaient les vestibules et montaient joyeusement jusqu'en haut des portiques.

Mais à l'intérieur du château régnait une profonde affliction ; la reine était malade, et les médecins en désespéraient.

— Il n'y a qu'un seul moyen de salut, dit le plus sage d'entre eux. Qu'on apporte à la reine la plus belle rose du monde, celle qui est l'expression de l'amour sublime et sans mélange : si elle peut y porter son regard avant d'expirer, elle retrouvera la vie et la santé.

Alors, de tous côtés, jeunes et vieux accoururent avec les plus belles roses qui fussent en leur possession ; mais celle qu'il fallait ne se trouva pas dans le nombre.

Et les poëtes chantaient à l'envi la plus belle rose du monde, qui était pour chacun d'eux celle qu'il possédait.

— Personne n'a encore trouvé le rosier miraculeux, dit le sage médecin, personne n'a su même indiquer l'endroit où il fleurit.

» Ce n'est aucun de ceux qui croissent sur la tombe de Roméo et de Juliette ni sur le sépulcre d'Héloïse et d'Abeilard, quoique

les roses qu'ils produisent embaument d'un parfum éternel les poëmes et les traditions.

» Ce n'est pas non plus celui qui jaillit de la poitrine du héros mourant pour son pays. Et pourtant nulle mort n'est plus belle que celle-ci, et nulle rose n'est d'un pourpre plus éclatant que celle qui se colore à ce sang généreux.

» Ce ne sont pas davantage ces fleurs glorieuses que l'homme, dans une retraite solitaire, cultive nuit et jour, et pour lesquelles il sacrifie sa jeunesse et toutes les jouissances de la vie — les roses magiques de la science. — Non, il en est une encore et plus pure et plus belle !

— Je sais où elle fleurit, dit une mère heureuse en s'approchant avec son petit enfant de la couche de la reine : la rose la plus belle, celle qui exprime l'amour sublime et sans mélange, éclot sur les joues fraîches et vermeilles de mon enfant chéri, lorsque, fortifié par le sommeil, il rouvre ses yeux et me sourit avec tendresse et innocence.

— Certes, cette rose est bien belle, dit le sage, mais il en est une autre plus belle encore.

— Je l'ai vue, moi, dit une dame d'honneur, et je pense qu'il n'en existe pas de plus pure. Sa corolle était pâle comme celle de la rose thé. Je l'ai vue se nuançant sur les joues de la reine, lorsque, sans souci de sa dignité royale, elle portait sur ses bras, pendant de longues nuits sans sommeil, son fils malade, en l'embrassant, le baignant de ses larmes, et priant Dieu pour lui, comme une mère seule sait prier.

— La pâle rose de l'affliction maternelle est touchante et sacrée ; mais ce n'est pas encore celle que nous cherchons.

Alors vint un évêque, pieux vieillard courbé par l'âge et par les fatigues de son ministère :

— La plus belle rose, dit-il, je l'ai vue qui brillait comme une céleste apparition. C'était lorsque les jeunes filles venaient s'agenouiller à la table du Seigneur pour y recevoir le pain de la vie. Leurs joues, à toutes, semblaient, en effet, des roses pales ou vermeilles ; mais, parmi elles, il y en avait une surtout qui, en élevant son regard vers Dieu, s'anima d'une splendeur surhumaine. C'était bien là assurément la rose de l'amour sublime et sans mélange.

— Que cette rose virginale soit bénie, dit le sage ; mais jusqu'à présent personne n'a encore trouvé le dictame miraculeux.

En ce moment, un petit garçon, le fils de la reine, entrait dans la chambre ; il portait tout ouvert entre ses mains un gros livre relié en velours, avec des fermoirs d'argent. Des larmes brillaient dans les yeux bleus de l'enfant, comme la rosée sur les fleurs de la pervenche.

— Ma mère, dit-il, écoutez ce que je viens de lire.

Et il s'assit au bord du lit, et il lut dans le livre l'histoire de Celui qui voulut mourir sur la croix pour sauver les hommes, avec toute leur postérité.

Àcette lecture, une légère teinte rosée passa sur les joues de la reine. Ses yeux se rouvrirent et se ranimèrent, et elle vit, des feuillets du livre sacré, s'élancer une rose d'une grâce et d'une

beauté incomparables, la rose éternelle qui naquit du sang du Christ sur le sommet du Golgotha.

— Je la vois ! s'écria-t-elle avec extase : oui, c'est bien véritablement la rose de l'amour sublime et sans mélange, et je sens que quiconque aura aspiré dans son âme les émanations de cette fleur divine ne sera plus soumis aux atteintes de la mort.

Grandeur et Misère

C'était au mois de mai : le vent soufflait encore froid et pénétrant. Cependant les plantes, les arbres, les champs et les prairies semblaient dire : « Nous sommes au printemps. » Les fleurs commençaient à se montrer en abondance ; déjà les haies en étaient tout émaillées. Au-dessus des buissons d'aubépine, un petit pommier étendait une branche fraîche et parsemée de boutons vermeils et délicats, à la veille de s'épanouir. Cette branche connaissait sa beauté. Elle était coquette de sa nature. Aussi ne s'étonna-t-elle pas de voir une superbe voiture s'arrêter devant elle sur la route, et d'entendre madame la comtesse s'écrier :

— On ne peut rien voir de plus charmant que cette branche ; c'est le printemps lui-même dans sa plus gracieuse manifestation.

Et la grande dame descendit pour cueillir elle-même la branche. Elle la mit à l'abri sous son ombrelle de soie ; puis elle remonta dans sa voiture et se fit reconduire à son château. Il y avait dans ce château de magnifiques salons et des boudoirs d'une merveilleuse élégance. De longs rideaux de mousseline de

l'Inde flottaient devant les fenêtres entrouvertes, et des fleurs rares y brillaient de tous côtés dans des vases de porcelaine de Chine ou de cristal de Bohême. Ce fut un de ces beaux vases qui reçut la petite branche de pommier. Elle fut entourée de jeunes pousses de hêtre, ce qui produisait un effet ravissant.

Ainsi choyée, elle devint encore plus fière, ce qui du reste était tout naturel.

Plusieurs personnes entrèrent dans le salon, et chacune, suivant la considération dont elle jouissait, appréciait les grâces de la nouvelle venue. Il y en avait qui ne disaient rien, d'autres qui en disaient trop ; et la plante comprit qu'il y a des distances entre les hommes comme entre les plantes.

— Parmi nous, se dit-elle, il en est qui sont recherchées pour leur beauté, d'autres pour leurs fruits. Il y en a aussi qui ne servent à rien.

Puis elle regarda par la fenêtre le jardin et les champs couverts de fleurs simples ou riches, modestes ou éclatantes. Quelques-unes, malingres et chétives, semblaient vouloir se cacher.

— Pauvres plantes dédaignées, dit la branche de pommier, quelle différence de vous à vos compagnes ! Combien vous devez vous trouver malheureuses, si, comme moi et mes semblables, vous possédez le sentiment des avantages qui vous manquent. Mais quoi ! tout le monde ne peut pas être dans la même position.

Ce disant, elle considérait surtout avec pitié une espèce de petites fleurettes répandues en quantité dans les champs, les fossés et jusque dans les interstices des pavés. C'étaient de mauvaises

herbes poussant au hasard sans que personne songeât à les cueillir, et les hommes les désignaient par le nom trivial de pissenlits.

— Infortunées ! disait la branche, ce n'est pas votre faute cependant si vous êtes si communes et si l'on vous a donné ce nom vulgaire. Enfin, il faut vous résigner à votre infériorité…

Àce moment, les rayons du soleil vinrent embrasser la jolie branche rose ; mais ils embrassèrent pareillement les pauvres fleurs jaunes des champs.

La branche de pommier n'avait jamais réfléchi sur la bonté infinie de Dieu envers tout ce qui vit et respire ; elle ignorait combien de choses belles et bonnes restent cachées et méconnues dans la création, sans être pour cela oubliées du Créateur. Les rayons du soleil étaient mieux instruits.

— Tu parles d'infériorité, dirent-ils. Quelle est donc la malheureuse plante qui excite à ce point ta commisération ?

— Le pissenlit. Jamais on n'en fait de bouquets ; il est foulé aux pieds par les passants, et ses graines, éparpillées au gré du vent, sont importunes et méprisées comme la poussière. Il a été bien mal partagé de la nature ; je m'applaudis de ne pas lui ressembler.

Une foule de joyeux enfants arriva dans les champs. L'un d'eux était si jeune que les autres le portaient. Ils le déposèrent sur le gazon au milieu des fleurs jaunes. Le petit enfant poussa des cris de joie, battit des mains, se roula dans l'herbe, et, dans son innocence, il embrassa les fleurs l'une après l'autre.

Ses compagnons firent une provision de bluets et de coquelicots. Ils les tressèrent en couronnes et s'en couvrirent la tête et les bras ; mais les plus grands coupaient avec précaution les tiges de pissenlits surmontées d'une touffe de duvet fin et soyeux, frêle soutien de la semence que le moindre vent emporte, et véritable chef-d'œuvre de délicatesse. Les enfants approchaient ces touffes de leurs lèvres, et, en soufflant dessus, ils cherchaient à faire envoler d'un seul coup dans l'air tout le faisceau des graines. Leur grand'mère leur avait dit que, s'ils réussissaient, ils auraient, avant la fin de l'année, de beaux habits neufs.

La fleur méprisée était, dans cette circonstance, considérée comme un véritable prophète.

— Vois, dirent les rayons de soleil, comprends-tu maintenant sa beauté, comprends-tu ce qu'elle vaut ?

— Oui, pour les enfants, répondit la branche de pommier.

Une vieille femme survint. Elle se mit à cueillir des pissenlits avec leurs racines, et en fit de gros paquets. Une partie de sa récolte était destinée à lui servir de café ; le reste devait être vendu à l'apothicaire.

— La beauté a un rôle plus glorieux, des destinées plus hautes, dit la branche : c'est à elle qu'appartient toujours le premier rang.

Ce fut en vain que les rayons du soleil insistèrent sur la bonté infinie de Dieu qui s'étend à toutes les créatures, en faisant entre elles une égale répartition de ses dons dans ce monde et dans l'éternité.

— Chacun son avis, répondit la branche.

Cependant la charmante fille de la comtesse entra dans le salon. Elle portait dans ses mains un objet enveloppé de trois ou quatre grandes feuilles de papier, et pour lequel elle semblait prendre encore plus de précautions que sa mère n'en avait pris pour la branche de pommier. Elle écarta les feuilles tout doucement, et l'on vit apparaître au milieu la tête frêle et gracieuse du pissenlit tant méprisé. La jeune fille en admira longtemps le port élégant, la structure délicate et toute cette beauté si fine que le moindre souffle pouvait détruire.

— Comme elle est jolie ! dit-elle. Je veux la mettre ici, à côté de cette branche de pommier que tout le monde admire si fort : elles ne se ressemblent pas ; mais chacune, dans son genre, est aussi belle que l'autre.

En disant ces mots, elle effleura du bout de ses lèvres la modeste plante, et elle embrassa aussi la branche de pommier. En recevant ce baiser, les feuilles de cette dernière semblèrent rougir, mais c'était de confusion et non de colère. Elle voyait enfin qu'en ne s'en rapportant qu'à soi-même, on s'estimait toujours trop, et les autres trop peu.

Le Maréchal ferrant d'Interbogk

Dans la petite ville d'Interbogk, vivait autrefois un maréchal ferrant, du nom de maître Jean, dont souvent, en Allemagne, grands et petits, jeunes et vieux, se plaisent à raconter une aventure bizarre.

Il fut élevé par son père avec sévérité, tenu de bien travailler et d'observer les commandements de Dieu, et, étant devenu habile dans son art, il fit plus tard de longs voyages où il se distingua par sa force et son intrépidité. Un jour, il rencontra un savant chimiste qui le prit en affection et lui communiqua le secret de préparer une teinture ayant la qualité merveilleuse de rendre l'acier impénétrable. Dès ce jour, il quitta son état, se revêtit d'un casque et d'une armure, et, après plusieurs exploits signalés, il entra au service de l'empereur Frédéric II, surnommé Barberousse, qu'il suivit dans ses expéditions en Italie. La part qu'il reçut du butin composa une véritable richesse, et lorsque l'empereur fut mort, las de guerroyer, notre héros retourna dans sa ville natale, où il reprit son ancien état de maréchal ferrant.

Subissant plusieurs fois les variations de la fortune, maître Jean arriva à l'âge de cent ans, prenant le temps comme il venait, le mal avec le bien. Un jour, qu'il était assis dans son jardin sous un grand poirier, un petit bonhomme, tout habillé de gris et monté sur un âne, vint à passer. Le maréchal, qui l'avait déjà rencontré autrefois, l'invita à se reposer et à se rafraîchir, puis il ferra l'âne sans vouloir accepter la récompense que le bonhomme lui offrait.

— Puisque vous refusez mon argent, dit alors le voyageur, je vous accorde l'accomplissement de trois vœux ; mais surtout n'oubliez pas de désirer ce qu'il y a de mieux.

Le vieillard réfléchit un instant et répondit :

— J'affectionne singulièrement ce grand poirier ; mais, la nuit, des maraudeurs y montent et en mangent les fruits. Je voudrais que nul ne pût en descendre sans ma permission.

L'homme gris secoua la tête et attendit le second vœu.

— Je voudrais ensuite, continua le maréchal ferrant, que personne ne pût entrer dans ma chambre contre ma volonté, à moins que ce ne soit par le trou de la serrure. Déjà deux fois j'ai été dévalisé par des voleurs ; de cette manière, je saurais les éviter.

— N'oublie pas ce qu'il y a de mieux ! reprit l'autre d'un air grave, et maître Jean fit son troisième vœu.

— Ce qu'il y a de mieux, c'est un bon petit verre de vin vieux ; je voudrais donc que cette gourde fût toujours pleine.

— Que tes vœux soient exaucés ! dit le bonhomme gris en montant sur son âne ; mais, avant de partir, il toucha de son bâton quelques barres de fer étendues à terre près de la forge. Une minute après, ces barres s'étaient changées en argent pur.

Jouissant de cette nouvelle richesse, le maréchal vécut longtemps joyeux et content, faisant bonne chère et buvant à longs traits le contenu de sa gourde qui ne désemplissait jamais. C'était pour lui comme un élixir de longue vie ; car, malgré son âge avancé, il ne semblait pas encore penser à mourir.

Cependant, la Mort, qui l'avait si longtemps oublié, vint un beau jour frapper à sa porte. Le maréchal paraissait disposé à la suivre ; mais, avant de faire ce dernier voyage, il pria la Mort de monter sur le poirier et de lui cueillir quelques poires pour qu'il pût se rafraîchir chemin faisant, lui-même étant trop vieux pour y monter. La Mort se prêta à son désir et grimpa sur l'arbre ; mais dès qu'elle y fut, le vieillard s'écria :

— Reste où tu es ! — car il n'avait nullement envie de mourir.

La Mort resta donc sur l'arbre dont elle mangea toutes les poires, et, lorsqu'il n'y en eut plus, torturée par la faim, elle se mit à se dévorer elle-même ; c'est ainsi qu'elle est devenue un si affreux squelette. Cependant personne ne mourait plus sur la terre, ni les hommes, ni les animaux, et il en résultait tant de misère que le maréchal proposa à la Mort de lui rendre la liberté si elle voulait le laisser tranquille. Elle y consentit, puis elle s'envola, furieuse, et se mit à ravager la terre d'une manière épouvantable.

Ne pouvant elle-même tirer vengeance de maître Jean, la Mort s'adressa au diable qu'elle pria d'emporter le maréchal ferrant. Satan se mit en route et se dirigea vers la demeure du centenaire. Mais celui-ci, sentant l'odeur du soufre approcher, rentra promptement dans sa chambre avec ses quatre ouvriers, ferma soigneusement la porte et déploya l'orifice d'un gros sac devant le trou de la serrure. Messire Satan, ne pouvant passer ailleurs que par ce trou, fut ainsi pris dans le sac ; et, après l'y avoir bien serré et enfermé, le maréchal et ses compagnons le portèrent sur l'enclume, prirent les plus lourds marteaux de la forge et se mirent à taper dessus de toutes leurs forces. Le malheureux diable criait, hurlait, jurait et se débattait en promet tant de ne plus jamais revenir, mais ils ne le lâchèrent qu'après avoir rendu son corps aussi tendre qu'un rôti de porc sortant du four.

Maître Jean vécut ensuite quelques années tranquillement ; mais voyant tous ses amis et toutes ses connaissances mourir et lui seul rester, la vie commença enfin à lui être à charge. Il prit donc un jour le parti de quitter la terre, se rendit au ciel et frappa modestement à la porte du paradis. Saint Pierre, le gardien, regarda par le guichet pour voir qui c'était ; il reconnut immédiate-

ment le centenaire, qui, saisi d'étonnement, reconnut de son côté la tête vénérable du petit bonhomme gris qui lui avait accordé les trois souhaits.

— Retire-toi, dit le saint, le ciel est fermé pour toi ; tu as oublié de souhaiter ce qu'il y a de mieux : le salut éternel ; et là-dessus le maréchal ferrant se retira.

Mécontent et confondu, le vieillard redescendit sur la terre ; mais le séjour lui en était devenu insupportable et il essaya de chercher un refuge dans l'enfer.

Le chemin fut d'abord difficile à trouver ; cependant il mit bientôt pied sur la bonne route qui était large, unie et fréquentée par une foule considérable.

Arrivé à la porte, il saisit l'anneau et frappa un coup vigoureux. Le diable entr'ouvrit pour voir qui c'était ; mais, dès qu'il eut aperçu le maréchal d'Interbogk, il referma la porte en poussant un cri épouvantable, et appela tous ses valets pour mettre l'enfer en état de défense. Grande fut la perplexité de maître Jean ; cependant il prit bientôt son parti et partit pour les ruines du château de Kiffhauser où il avait entendu dire que l'empereur Frédéric Barberousse, avec son armée, était condamné à attendre le grand jour de la délivrance de l'Allemagne.

Le vieillard y trouva, en effet, Barberousse, qui le revit avec plaisir et lui demanda immédiatement s'il avait vu les corbeaux voltiger sur les ruines. Maître Jean répondit que oui, et l'empereur, à cette réponse, poussa un profond soupir. — Suivant la tradition, le jour de la délivrance n'arrivera que lorsque les corbeaux auront cessé de voler autour des ruines et que le vieux poirier desséché, planté sur le champ voisin, se couvrira de fleurs et de

fruits. — Ce jour-là, l'empereur sortira des ruines avec toute son armée et suspendra son bouclier à l'arbre en fleurs, afin d'annoncer le grand moment à l'Allemagne.

En attendant, maître maréchal ferrant tient compagnie à Frédéric Barberousse, et s'amuse parfois à ferrer les chevaux de sa suite.

Les Amours d'un faux-col

Il y avait une fois un élégant cavalier, dont tout le mobilier se composait d'un tire-bottes et d'une brosse à cheveux. — Mais il avait le plus beau faux-col qu'on eût jamais vu.

Ce faux-col était parvenu à l'âge où l'on peut raisonnablement penser au mariage ; et un jour, par hasard, il se trouva dans le cuvier à lessive en compagnie d'une jarretière.

— Mille boutons ! s'écria-t-il, jamais je n'ai rien vu d'aussi fin et d'aussi gracieux. Oserai-je, mademoiselle, vous demander votre nom ?

— Que vous importe, répondit la jarretière.

— Je serais bien heureux de savoir où vous demeurez.

Mais la jarretière, fort réservée de sa nature, ne jugea pas à propos de répondre à une question si indiscrète.

— Vous êtes, je suppose, une espèce de ceinture ? continua sans se déconcerter le faux-col, et je ne crains pas d'affirmer que les qualités les plus utiles sont jointes en vous aux grâces les plus

séduisantes. — Je vous prie, monsieur, de ne plus me parler, je ne pense pas vous en avoir donné le prétexte en aucune façon.

— Ah ! mademoiselle, avec une aussi jolie personne que vous, les prétextes ne manquent jamais. On n'a pas besoin de se battre les flancs : on est tout de suite inspiré, entraîné.

— Veuillez vous éloigner, monsieur, je vous prie, et cesser vos importunités.

— Mademoiselle, je suis un gentleman, dit fièrement le faux-col ; je possède un tire-bottes et une brosse à cheveux.

Il mentait impudemment : car c'était à son maître que ces objets appartenaient ; mais il savait qu'il est toujours bon de se vanter.

— Encore une fois, éloignez-vous, répéta la jarretière, je ne suis pas habituée à de pareilles manières.

— Eh bien ! vous n'êtes qu'une prude ! lui dit le faux-col qui voulut avoir le dernier mot.

Bientôt après on les tira l'un et l'autre de la lessive, puis ils furent empesés, étalés au soleil pour sécher, et enfin placés sur la planche de la repasseuse.

La patine à repasser arriva.

— Madame, lui dit le faux-col, vous m'avez positivement ranimé : je sens en moi une chaleur extraordinaire, toutes mes rides ont disparu. Daignez, de grâce, en m'acceptant pour époux, me permettre de vous consacrer cette nouvelle jeunesse que je vous dois.

— Imbécile ! dit la machine en passant sur le faux-col, avec la majestueuse impétuosité d'une locomotive qui entraîne des wagons sur le chemin de fer.

Le faux-col était un peu effrangé sur ses bords, une paire de ciseaux se présenta pour l'émonder.

— Oh ! lui dit le faux-col, vous devez être une première danseuse ; quelle merveilleuse agilité vous avez dans les jambes ! jamais je n'ai rien vu de plus charmant ; aucun homme ne saurait faire ce que vous faites.

— Bien certainement, répondit la paire de ciseaux en continuant son opération.

— Vous mériteriez d'être comtesse ; tout ce que je possède, je vous l'offre en vrai gentleman (c'est-à-dire moi, mon tire-bottes et ma brosse à cheveux).

— Quelle insolence ! s'écria la paire de ciseaux ; quelle fatuité !

Et elle fit une entaille si profonde au faux-col, qu'elle le mit hors de service.

Il faut maintenant, pensa-t-il, que je m'adresse à la brosse à cheveux.

— Vous avez, mademoiselle, la plus magnifique chevelure ; ne pensez-vous pas qu'il serait à propos de vous marier ?

— Je suis fiancée au tire-bottes, répondit-elle.

— Fiancée ! s'écria le faux-col. — Il regarda autour de lui, et ne voyant plus d'autre objet à qui adresser ses hommages, il prit, dès ce moment, le mariage en haine.

Quelque temps après, il fut mis dans le sac d'un chiffonnier, et porté chez le fabricant de papier. Là, se trouvait une grande réunion de chiffons, les fins d'un côté, et les plus communs de l'autre. Tous ils avaient beaucoup à raconter, mais le faux-col plus que pas un. Il n'y avait pas de plus grand fanfaron.

— C'est effrayant combien j'ai eu d'aventures, disait-il, et surtout d'aventures d'amour ! mais aussi j'étais un gentleman des mieux posés ; j'avais même un tire-bottes et une brosse dont je ne me servais guère. Je n'oublierai jamais ma première passion : c'était une petite ceinture bien gentille et gracieuse au possible ; quand je la quittai, elle eut tant de chagrin qu'elle alla se jeter dans un baquet plein d'eau. Je connus ensuite une certaine veuve qui était littéralement tout en feu pour moi ; mais je lui trouvais le teint par trop animé, et je la laissai se désespérer si bien qu'elle en devint noire comme du charbon. Une première danseuse, véritable démon pour le caractère emporté, me fit une blessure terrible, parce que je me refusais à l'épouser ; enfin, ma brosse à cheveux s'éprit de moi si éperdument qu'elle en perdit tous ses crins. Oui, j'ai beaucoup vécu ; mais ce que je regrette surtout, c'est la jarretière… je veux dire la ceinture qui se noya dans le baquet. Hélas ! il n'est que trop vrai, j'ai bien des crimes sur la conscience ; il est temps que je me purifie en passant à l'état de papier blanc.

Et le faux-col fut, ainsi que les autres chiffons, transformé en papier. Mais la feuille provenant de lui n'est pas restée blanche : c'est précisément celle sur laquelle a été d'abord retracée sa propre histoire.

Tous ceux qui, comme lui, ont accoutumé de se glorifier de choses qui sont tout le contraire de la vérité, ne sont pas de

même jetés au sac du chiffonnier, changés en papier et obligés, sous cette forme, de faire l'aveu public et détaillé de leurs hâbleries. Mais qu'ils ne se prévalent pas trop de cet avantage ; car, au moment même où ils se vantent, chacun lit sur leur visage, dans leur air et dans leurs yeux, aussi bien que si c'était écrit : « Il n'y a pas un mot de vrai dans ce que je vous dis. » Au lieu de grand vainqueur que je prétends être, ne voyez en moi qu'un chétif faux-col dont un peu d'empois et de bavardage composent tout le mérite.

Le Saint, le Paysan et le Foie d'agneau

Lorsque saint Paul voyageait encore sur terre de ville en ville, prêchant l'Évangile et faisant de nombreux miracles, il fut un jour accosté par un paysan normand qui lui demanda où il allait.

— Je fais le tour du monde pour travailler au salut des hommes, répondit l'apôtre des Gentils.

— Si tu le veux bien, reprit le paysan, je ferai route avec toi ?

— Volontiers, lui dit saint Paul, pourvu que tu te conduises honnêtement et que tu dises bien tes prières, matin et soir.

Ces deux points convenus, le saint et le paysan cheminèrent ensemble jusqu'à ce qu'ils arrivassent en vue de deux villages, dans chacun desquels on entendait sonner les cloches.

— Camarade, dit le Normand, pourrais-tu me dire pourquoi l'on sonne ainsi dans ces deux villages ?

L'apôtre répondit :

— Dans celui de droite, c'est pour un mariage, et dans celui de gauche, pour un enterrement.

— Eh bien ! dit le paysan, va à l'enterrement et moi j'irai à la noce.

Le saint alla donc à l'enterrement ; il ressuscita le mort et reçut un sac de cent francs pour sa récompense.

Le Normand se rendit à la noce : il but, mangea, fit bombance et reçut en outre un sou de gratification. Après quoi, joyeux et bien repu, il s'en retourna vers l'apôtre, qui était à l'attendre sur la grande route, et, agitant en l'air sa pièce de monnaie :

— Regarde, camarade, s'écria-t-il, on m'a donné de l'argent. Et toi, qu'est-ce que tu as eu ?

— Plus que toi, répondit saint Paul en souriant.

En même temps, il fit sonner son sac et l'ouvrit devant le paysan.

Celui-ci, qui n'était pas maladroit, jeta lestement son sou de cuivre au milieu des pièces blanches et s'écria :

— Part à deux ! soyons de moitié.

— Je ne demande pas mieux, répondit l'apôtre.

Et ils continuèrent leur route.

Au bout de quelques heures, ils rencontrèrent un berger qui gardait un troupeau de moutons ; et, comme ils avaient faim :

— Va trouver ce berger, dit le saint à son compagnon, prie-le de nous vendre un agneau, et tu nous en feras un ragoût pour

notre dîner.

Le Normand fit ce qui lui était dit, il acheta un agneau ; puis il alla emprunter une marmite dans une cabane, alluma un grand feu avec des branches sèches, écorcha l'animal et se mit en devoir de l'accommoder.

Mais une chose le contrariait dans son opération ; le foie surnageait toujours dans la marmite. Le paysan avait beau l'enfoncer avec sa cuiller, aussitôt lâché, le foie obstiné remontait à la surface. Notre homme finit par se fâcher ; il saisit le foie, le coupa en morceaux et le mangea presque cru.

Lorsque le repas fut servi, l'apôtre dit :

— Donne-moi un morceau de foie.

Le Normand, après avoir fait semblant de bien chercher dans la marmite, répondit :

— Il n'y en a pas.

— Qu'est-il donc devenu ?

— Je ne sais ; c'était sans doute un agneau sans foie.

— Impossible, tout agneau a un foie.

— Et moi, reprit le payan, je vous jure, par tous les saints, que celui-ci n'en avait pas trace.

L'apôtre ne voulut point l'irriter davantage, et, jusqu'à la fin du repas, ni l'un ni l'autre ne dit plus rien.

Ayant continué leur route, ils arrivèrent encore entre deux villages dans lesquels les cloches sonnaient.

— Pourquoi sonne-t-on dans ces deux villages ? demanda de nouveau le paysan.

— Dans celui de droite, on sonne pour un enterrement ; dans celui de gauche, pour un mariage.

— Bien ! va à la noce ; moi, j'irai à l'enterrement. Mais auparavant dis-moi, cher compagnon, comment t'y es-tu pris pour ressusciter le mort ? (Il n'aurait pas été fâché de gagner aussi cent francs.)

— Voici, répondit l'apôtre : je lui ai imposé les mains, et je lui ai dit : « Relève-toi ! je te le commande au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit ! »

— Bon ! s'écria le Normand ; ce n'est pas si difficile, j'en ferai bien autant.

Et il courut au village, à l'entrée duquel il rencontra le convoi funèbre.

— Arrêtez ! arrêtez ! cria-t-il : je vais ressusciter votre mort.

Les villageois le regardèrent d'un air ébahi et incrédule.

— Je vous affirme que je le ressusciterai, reprit le paysan. Si j'y manque, je vous permets de me pendre, sans autre forme de procès.

Les bons villageois, convaincus par une telle assurance, lui promirent cent écus de récompense s'il réussissait.

Le Normand fit alors ouvrir le cercueil, et, se croisant les bras, il prononça d'une voix solennelle ces paroles : « Lève-toi, au nom de la sainte Trinité ! »

Mais le mort ne bougea pas. Le paysan répéta les mêmes paroles une deuxième et une troisième fois, et, voyant qu'elles restaient sans effet, il finit par s'écrier, tout rouge de colère : « Eh bien ! reste où tu es, au nom du diable ! »

Lorsque les assistants entendirent ces mots impies, ils se crurent joués par un mauvais drôle, et, se jetant sur le paysan, ils le traînèrent à la potence. On apporta une échelle, et le malencontreux faiseur de miracles fut obligé d'y monter.

Le saint apôtre, qui savait parfaitement ce qui devait arriver à son compagnon de voyage, survint juste au moment où l'on allait passer la corde au cou du patient.

— Malheureux ! lui dit-il, quel crime as-tu commis pour que je te retrouve dans cette fâcheuse position ?

Le Normand furieux riposta par des injures et reprocha au saint homme de ne pas lui avoir bien enseigné la formule miraculeuse.

— Je te l'ai bien enseignée ; mais tu n'as pas fait attention à mes paroles et tu ne les a pas redites comme il fallait. N'importe, si tu veux dire ce qu'est devenu le foie de l'agneau, je te sauverai.

— Il n'en avait pas ! Pourquoi me tourmenter ainsi ?

— Il en avait un ; mais tu ne veux pas en convenir. Dis la vérité et je ressusciterai ie mort.

Mais le Normand se mit à crier d'un ton désespéré :

— Pendez-moi ! pendez-moi ! Je veux que cela finisse ! Il veut que j'aie trouvé un foie dans un agneau qui n'en avait pas ! Pendez-moi bien vite et qu'il n'en soit plus question !

Voyant que le misérable aimait mieux être pendu que d'avouer la vérité, l'apôtre ordonna qu'on le relâchât, et il ressuscita le mort.

Après cette aventure, les deux voyageurs s'éloignèrent du village et le saint dit au Normand :

— Maintenant, nous allons faire le partage de l'argent et nous séparer ; je ne pourrais pas, une autre fois, te sauver de la potence, et ton obstination me fait présumer que tu finiras par y revenir.

Puis il prit l'argent et en fit trois parts.

— Pourquoi trois parts ? demanda le Normand ; nous ne sommes que deux.

— L'une est pour moi, l'autre pour toi et la troisième est pour celui qui a mangé le foie de l'agneau.

— Je vous jure par Dieu et par tous les sauts, que c'est moi qui l'ai mangé, s'écria joyeusement le drôle.

Et il empocha les deux parts, fit ses adieux à l'apôtre et s'éloigna en chantant.

— Voilà bien les hommes ! se dit saint Paul, souvent la mort elle-même ne produit pas autant d'effet sur eux que la vue d'un sac d'écus. Que l'Évangile les rende meilleurs !

La petite fille qui marchait sur le pain

Avez-vous entendu parler de la petite fille qui, pour ne pas salir ses souliers, marchait sur le pain, et du mal qui lui en arriva ?

C'était une enfant d'humble condition, mais orgueilleuse et mauvaise de cœur.

Déjà, toute petite, elle s'amusait à prendre les mouches, à leur arracher les ailes et les pattes, et à les voir marcher ensuite.

Elle attrapait les hannetons et les scarabées, les transperçait d'une aiguille et approchait de leurs pattes une feuille verte ou un morceau de papier ; le pauvre animal s'y accrochait, et le faisait tourner pour se détacher de l'aiguille.

— Voilà le hanneton qui lit, disait la petite Inger ; regardez comme il tourne la feuille.

En grandissant, elle devint plutôt pire que meilleure ; mais, pour son malheur, elle était jolie, sans quoi on l'aurait corrigée mieux qu'on ne le fit.

— Il faudrait une forte lessive pour cette tête-là, disait sa propre mère. Étant toute petite, tu m'as souvent marché sur les pieds, et je crains que plus tard tu ne me marches sur le cœur !

C'est ce qui arriva. Elle fut mise en service, à la campagne, chez des gens riches qui la traitaient comme leur propre enfant ; les beaux habits lui allaient à merveille, et son orgueil augmentait singulièrement. Au bout d'une année, sa maîtresse lui dit :

— Ma chère Inger, tu ferais bien d'aller faire une visite à tes parents.

Elle partit donc, mais sans autre désir que de montrer dans son pays combien elle était belle et bien parée. Arrivée à l'entrée du village, elle aperçut les jeunes filles et les jeunes garçons qui causaient ensemble, et sa pauvre mère se reposant sur une pierre avec une lourde charge de branches sèches qu'elle avait ramassées dans la forêt. Inger eut honte d'avoir une mère si misérable ; de dépit, elle retourna sur ses pas, et revint chez ses maîtres sans avoir embrassé sa mère.

Six mois plus tard, sa maîtresse lui dit de nouveau :

— Ma chère Inger, va voir tes vieux parents, et porte-leur de ma part ce pain de gruau ; cela leur fera plaisir.

Et Inger mit ses plus beaux habits et des souliers neufs. Elle releva sa robe avec précaution pour ne pas se salir, et personne ne peut lui en faire un reproche. Mais arrivée à un endroit où le sentier traversait un marais plein d'eau et de boue, Inger, ne voulant pas crotter ses souliers, jeta le pain dans la boue, afin de pouvoir enjamber, en mettant le pied dessus. Mais au moment où, l'un de ses pieds posant sur le pain, elle levait l'autre pour s'élancer, le pain s'enfonça tout à coup et disparut avec la jeune fille, sans qu'ils laissassent après eux d'autres traces que quelques globules à la surface du bourbier.

Ici notre histoire commence :

Que pensez-vous qu'il arriva à lnger ?

Elle tomba tout droit jusque dans la demeure de la sorcière des marais, qui possède sous terre une grande brasserie. Cette sorcière est la marraine des Elfes, sur le compte desquels on a tant fait d'histoires et de chansons ; mais, quant à elle-même, on

sait seulement que, dans l'été, lorsque la vapeur monte de la prairie, c'est la vieille fée qui est à brasser en dessous.

Le fond du bourbier est un appartement splendide, comparé à la brasserie de la sorcière. Les baquets à bière exhalent une puanteur insupportable et, tout autour d'eux, fourmillent des crapauds gluants et de hideuses vipères qui se collent les unes aux autres. Ce fut au milieu de cet abominable fouillis que Inger se trouve portée. Un frisson d'horreur courut par tous ses membres. Son corps, glacé par l'épouvante, avait cessé de lui obéir. Le pain l'attirait après lui comme un morceau d'ambre fait d'un brin de paille.

Précisément, ce jour-là, la sorcière du marais était chez elle, elle attendait la venue du diable et de sa grand'mère, vieille femme aussi active que méchante. Jamais elle ne sortait sans emporter son ouvrage, elle n'y avait pas manqué ce jour-là. Elle cousait des semelles ensorcelées pour faire courir au mal les pieds des hommes ; elle brodait des mouchoirs de mensonge pour leur obscurcir le cerveau ; elle reprisait des chemises avec tous les méchants propos tombés » terre pour leur empoisonner le cœur ; enfin elle n'aimait à s'occuper que pour tenter et corrompre les pauvres âmes.

Certes, jamais femme n'a su coudre, broder et repriser comme la grand'mère du diable. En apercevant Inger, elle mit ses lunettes, la regarda et s'écria :

— Eh mais ! voilà une jeune fille avec d'excellentes dispositions, je la réclame comme souvenir de ma visite à la brasserie, elle fera une charmante figure dans l'antichambre du fils de mon petit-fils.

La sorcière lui remit Inger, et c'est ainsi que la jeune fille fit son entrée dans l'enfer. Les gens n'y arrivent pas toujours si directement ; ceux qui n'ont que des dispositions douteuses sont obligés à de certains détours.

L'antichambre du fils du petit-fils de la grand'mère du diable, était d'une longueur infinie ; on était pris de vertige en regardant, soit en avant, soit en arrière de soi. Cet espace immense était rempli d'une foule languissante, qui attendait là qu'on ouvrît devant elle les portes de la grâce ; mais c'était en vain que les pauvres gens faisaient effort pour avancer : de grosses araignées infatigables leur filaient autour des pieds une toile qui étreignait leurs orteils, comme des brodequins de force, et qui était plus pesante que du cuivre. Ils en avaient pour mille ans de ce supplice ; mais, torture plus atroce, leur âme aussi souffrait de remords poignants et d'une affreuse anxiété. L'avare qui était là avait oublié la clef de sa caisse dans la serrure, le blasphémateur qui voulait demander grâce sentait sa langue glacée et inerte dans sa bouche : ainsi du reste ; il faut renoncer à faire l'énumération des tourments que l'on endurait dans ce lieu maudit.

Inger, dans sa condition, n'y avait pas échappé : le pain restait rivé à ses pieds, il pesait comme un poids de plomb sur chacune de ses fibres et lui faisait du moindre mouvement une intolérable souffrance.

— Qui aurait cru, se dit-elle, que ce fût une chose si terrible de se servir de pain en guise de pierre ? Hé ! comme toutes ces vilaines gens me regardent. C'est sans doute ma figure et mes beaux habits qui les émerveillent.

Disant cela, elle baissa les yeux, car elle n'osait bouger la tête, et elle se vit toute couverte d'une bourbe infecte qui s'était collée après elle dans la brasserie de la sorcière ; une vipère s'était attachée à ses cheveux et lui fouettait les épaules ; dans chaque pli de sa robe un crapaud montrait sa tête immonde : en vérité, c'était merveilleux, mais c'était horrible.

Cependant Inger se consola par la pensée que ses compagnons n'étaient pas plus beaux qu'elle.

Mais ce qui la tourmentait sans relâche, c'était la faim. Elle fit un effort pour se baisser et prendre un morceau du pain qui se trouvait attaché à ses pieds ; mais impossible ! ses reins, aussi bien que ses bras et ses mains, étaient devenus raides comme du bois ; tout son corps n'était plus qu'une statue pensante et souffrante : elle n'avait que la liberté de rouler ses yeux autour d'elle, pour voir partout des horreurs. Soudain, un essaim de mouches vint s'abattre sur ses paupières et les harceler de leurs mouvements insupportables. Elle voulut les chasser en clignant les yeux ; mais elles ne pouvaient s'envoler, on leur avait arraché les ailes.

Quelles douleurs ! A la fin, il lui semblait que ses entrailles se rongeaient elles-mêmes et qu'elle devenait intérieurement toute vide.

— Je n'y tiendrai pas longtemps, se dit-elle.

Mais, force lui fut d'y tenir, et les tortures ne cessèrent pas un instant.

Au milieu de son désespoir, une larme brûlante tomba sur sa tête, lui roula sur la figure, sur la poitrine et jusque sur le pain

qui lui tenait les pieds ; puis une autre larme suivit, et encore une autre.

Qui est-ce qui pouvait pleurer sur la jeune Inger ?

Vous me le demandez ! est-ce qu'elle n'avait pas sur la terre une mère ?

Les larmes d'affliction qu'une mère verse sur son enfant, arrivent toujours à lui ; mais elles ne le sauvent pas, elles le brûlent ; la jeune fille entendait sa mère qui, dans son affliction profonde, disait là-haut :

— L'orgueil amène la chute, c'était ton malheur, ma pauvre Inger ; comme tu m'as fait de la peine !

Elle savait que sa fille avait marché sur le pain, et tout le monde le savait ; le berger qui gardait les vaches sur la montagne l'avait vue s'enfoncer dans le marais.

— Mieux aurait valu, pensait la malheureuse Inger, que tu ne m'eusses pas mise au monde ; à quoi me servent maintenant tes sanglots ?

Elle entendit ses anciens maîtres, qui avaient été si bons pour elle, dire avec compassion :

— C'était une enfant indigne ; elle méprisait les dons du Seigneur, elle les foulait aux pieds ; les portes de la grâce ne s'ouvriront pas facilement devant elle.

— Ils auraient dû me corriger de leur mieux, pensait Inger, cela m'aurait peut-être guérie de mon orgueil.

Elle entendit une chanson qu'on avait faite sur elle et qu'on chantait par tout le pays.

— Que de bruit et que de souffrances pour une bagatelle ! pensait Inger, et elle se consolait en ajoutant :

— Eux aussi seront punis pour leurs péchés, ils souffriront à leur tour ; oh ! quelles tortures !

Et son cœur s'endurcissait toujours de plus en plus.

— Est-ce qu'on peut devenir meilleur dans une telle compagnie ? continuait-elle ; non, jamais je ne me repentirai.

Puis c'était son histoire qu'on racontait aux enfants, sur la terre ; ceux-ci la nommaient Inger l'impie et se répandaient contre elle en paroles de colère et de malédiction.

Cependant, un jour que tarage et la faim la dévoraient plus cruellement que jamais, elle entendit encore son histoire racontée à une innocente enfant, une douce petite fille, qui, après l'avoir ouïe, fondit en larmes.

— Ne sera-t-elle jamais sauvée, cette pauvre fille ? demanda l'enfant compatissante.

— Jamais ! lui répondit-on.

— Mais si elle demandait pardon en se repentant ?

— Elle ne demandera jamais pardon.

— Comment faire ? dit la petite fille toute désolée. Mon Dieu, accordez-moi sa grâce ; je donnerai tous mes joujoux pour qu'elle soit sauvée ; je suis si malheureuse en pensant à tout ce qu'elle souffre, la pauvre Inger !

Ces paroles allèrent jusqu'au cœur d'Inger, il lui semblait qu'elles lui faisaient du bien ; c'était la première fois qu'on avait dit : « Pauvre Inger, » sans parler de ses péchés.

Une petite enfant innocente pleurait et priait pour elle, il lui semblait qu'elle avait envie de pleurer elle-même : mais elle ne trouvait pas de larmes dans ses yeux.

Les années s'écoulèrent sur la terre, amenant toujours d'innombrables variations dans l'existence humaine ; mais là-bas, dans l'enfer, il n'y eut aucun changement.

Les sons d'en haut arrivèrent toujours plus rarement jusqu'aux oreilles d'Inger, lorsqu'un jour elle entendit un soupir qui disait :

— Inger, malheureuse fille, comme tu m'as fait du chagrin !

C'était sa mère qui expirait. Quelquefois elle entendait son ancienne maîtresse qui disait :

— Te reverrai-je jamais, malheureuse Inger ?

Mais elle comprit que jamais cette excellente femme ne la rejoindrait dans l'horrible endroit où elle était.

Des années encore s'écoulèrent, et les tourments continuèrent sans que Inger entendît désormais personne qui parlât d'elle.

Cependant, un jour, son nom fut une dernière fois prononcé et, au même instant, elle vit au-dessus de sa tête comme le rayonnement subit de deux étoiles jumelles. C'étaient deux yeux angéliques qui se fermaient sur la terre.

Depuis le moment où l'enfant innocente avait pleuré sur Inger, il s'était écoulé plus d'un demi-siècle ; l'enfant était devenue une vieille femme, que Dieu appelait maintenant à lui, A cette heure solennelle, elle s'était rappelé l'histoire d'Inger et l'impression qu'elle en avait ressentie dans ses jeunes années.

— Seigneur, mon Dieu ! dit-elle, peut-être moi aussi, sans le vouloir, j'ai marché sur le pain béni que tu nous donnes, peut-être moi aussi, j'ai eu des pensées coupables et orgueilleuses ; cependant tu ne m'as pas fait tomber, tu m'as retenue auprès de toi et jamais je n'ai méconnu ta bonté. Seigneur, ne m'abandonne pas à ma dernière heure.

Les yeux de la vieille femme se fermèrent et elle rendit le dernier soupir, et ses lèvres balbutièrent :

— Pitié pour Inger !

Ce soupir, ces prières, trouvèrent un écho dans le cœur vide d'Inger. Elle fut touchée de cet amour qu'une âme charitable lui témoignait d'en haut. Un ange du bon Dieu avait pleuré sur elle : cette pensée la soulagea, et, pour la première fois, elle comprit l'énormité de ses fautes. Une véritable affliction, une honte sincère d'elle-même s'élevèrent dans son âme ulcérée, elle se repentit enfin, et tout aussitôt un ruisseau de larmes coula de ses yeux. Alors elle reconnut combien son châtiment était mérité, elle s'avoua indigne de passer par les portes de la grâce. Tout à coup, un rayon plus vif que celui qui fond l'homme de neige élevé dans la cour par les enfants, pénétra dans l'abîme et tomba sur le corps pétrifié d'Inger, qui fut immédiatement transformé en une légère vapeur d'où s'échappa, avec la promptitude de l'éclair, un petit oiseau dirigeant son vol vers la terre.

Timide et craintif, il se cachait à toutes les autres créatures. Il choisit pour demeure un trou noir dans un mur solitaire : là, il se tenait silencieux et le corps tremblant, sans pouvoir proférer le moindre son. Il passa ainsi bien du temps, avant qu'il pût remarquer la magnificence qui régnait au dehors et en éprouver les effets bienfaisants.

Et vraiment cette magnificence du dehors était grande : l'air était doux et transparent, la lune brillait d'un éclat vif et joyeux, les arbres et les plantes répandaient un parfum délicieux. Toute la création respirait l'amour et les grâces du souverain dispensateur. Cette impression pénétra jusque dans l'âme du petit oiseau : il aurait souhaité d'exprimer ses sentiments, ainsi que font le coucou et le rossignol, en la saison du printemps ; mais la voix lui manquait. Cependant Dieu, qui entend les muettes actions de grâce du ver rampant, écoula aussi la louange qui, dans cette faible poitrine, flottait comme le psaume au cœur de David, avant d'avoir reçu les paroles et la mélodie.

Ces chants muets de l'oiseau solitaire devinrent toujours plus puissants, ils ne demandaient qu'à éclater : pour cela, il ne fallait qu'un élan suprême, une confiance sans réserve dans la divine bonté.

La fête de Noël arriva. Un paysan dressa près du mur une longue perche, au bout de laquelle était une gerbe d'avoine, destinée à nourrir les oiseaux du ciel et à leur faire passer heureusement le jour de la naissance du Christ.

Et, le matin de Noël, le soleil se leva en illuminant la gerbe de ses rayons dorés. Tous les oiseaux vinrent, en gazouillant, prendre leur part du festin. À ce spectacle, le pauvre petit oiseau

caché dans le mur se sentit tout heureux du bonheur des autres et de la bonne action qui en était cause.

— Pip, pip, fit-il, et ce faible son était tout un hymne de joie.

Les hommes ignoraient ce qu'était ce petit être ; mais les habitants du paradis le savaient bien.

L'hiver remplaça l'été, les rivières étaient prises par la gelée, les oiseaux et les animaux de la forêt ne trouvaient plus qu'une nourriture insuffisante. Le petit oiseau sauta alors sur la grande route, dans les traces laissées par les traîneaux, et chaque fois qu'il y découvrait un grain ou quelques miettes de pain, sans presque en manger lui-même, il appelait les moineaux affamés, afin qu'ils eussent au moins un peu de nourriture. Puis il s'envola dans les villes, cherchant partout les endroits où quelques mains charitables avaient semé du pain pour les habitants de l'air, mais ce n'était pas pour s'en gorger lui-même ; il portait presque tout aux autres oiseaux moins agiles ou moins avisés que lui.

Ala fin de l'hiver, il avait ainsi ramassé et distribué autant de miettes qu'il en fallait pour former le pain entier qu'Inger avait foulé aux pieds pour ne pas.salir ses souliers. A la dernière miette, il étendit ses ailes qui étaient devenues toutes blanches, et il s'envola rapidement.

— Voilà une mouette qui passe sur le lac, s'écrièrent les enfants en regardant l'oiseau blanc, qui tantôt plongeait dans l'eau, tantôt s'élançait tout radieux vers le ciel. Peu à peu, ils cessèrent de l'apercevoir.

— Il est entré tout droit dans le soleil ! dirent-ils.

C'était vrai.

Histoire de l'année

On était au milieu de janvier, la neige tourbillonnait dans les rues, blanchissant toutes les vitres, et tombait souvent par masses du haut des toits. Les gens couraient sans voir devant eux ; quelquefois, deux personnes se heurtaient et roulaient ensemble par terre. Les voitures et les chevaux étaient comme saupoudrés de sucre ; les domestiques tournaient le dos aux cochers, pour se mettre à l'abri du vent qui leur fouettait la figure. C'était vraiment un terrible temps d'hiver !

Lorsqu'enfin la bourrasque fut un peu calmée, on fraya le long des maisons un étroit sentier, et alors il était curieux de voir les passants s'arrêter les uns devant les autres, personne ne voulant céder la place et mettre le premier les pieds dans la neige ; après s'être regardés quelques instants face à face, ils finissaient par y mettre chacun une jambe.

Vers le soir, le vent cessa de souffler, le ciel apparut plus vaste et plus transparent, les étoiles resplendirent d'un éclat particulier ; il gelait à pierre fendre, la neige était devenue dure et étincelante.

Au lever du jour, quelques moineaux sautèrent dans les rues pour chercher de la nourriture ; mais il n'y en avait guère.

— Pip ! pip ! dit l'un d'eux, voilà ce qu'on appelle la nouvelle année ; elle est encore pire que les autres ; on aurait mieux fait de garder la dernière. J'ai bien raison de me plaindre du sort.

— Oui, dit un de ses camarades tout ébouriffé par le froid, et quand on pense que les hommes se sont réjouis d'une façon si extravagante à l'occasion du premier jour de l'an ! En les voyant sa-

luer sa venue à coups de fusil, je m'imaginais que nous allions avoir une année chaude et meilleure que les précédentes ; mais pas du tout, il gèle plus que jamais ; les hommes doivent s'être trompés dans leur calendrier.

— Certes, ils se sont trompés, affirma un troisième moineau plus âgé ; ce qu'ils appellent le calendrier est une folie de leur invention, qui n'a pas le moindre fondement réel.

L'année commence avec le printemps, la nature le veut ainsi, et c'est sur ses lois que je règle mon opinion.

— Mais quand arrivera le printemps ? demandèrent les autres.

— Il reviendra avec la cigogne ; mais l'époque de son retour est très incertaine ; ici, dans la ville, personne ne la connaît bien. J'ai entendu dire qu'à la campagne on était mieux renseigné : si nous y allions, nous serions peut-être plus rapprochés du printemps.

— Non non répliqua un de ses camarades, j'ai trouvé dans la ville quelques avantages qui me manqueraient peut-être ailleurs. Ici dans le voisinage, demeure une bonne famille qui a eu l'heureuse idée de faire un petit jardin sur un balcon ; ma femme et moi nous y avons construit notre nid et tous nos petits y ont été élevés. Je pense que cette famille a arrangé cet abri exprès pour nous ; tous les jours nous y trouvons des miettes en quantité, de sorte que rien ne nous manque. Ma femme et moi nous resterons donc, quoique nous soyons fort mécontents de la saison ; mais vous n'en êtes pas moins libres d'aller où bon vous semblera.

— À la campagne ! à la campagne ! crièrent tous les autres moineaux, et ils s'envolèrent.

Àla campagne, il faisait encore plus froid qu'à la ville. Les paysans battaient des bras pour se réchauffer ; les chevaux haletaient en dégageant de leurs corps une épaisse vapeur ; les petits oiseaux sautaient dans les ornières des chemins, pour y chercher quelques graines.

— Pip ! pip ! quand arrivera donc le printemps ? l'hiver dure bien longtemps !

— Bien longtemps ! répéta une voix qui sortait d'une montagne voisine, toute couverte de neige.

C'était peut-être l'écho, mais peut-être aussi était-ce la voix d'un vieillard singulier, assis au sommet de la montagne ; il était enveloppé d'une grande houppelande blanche, il avait la barbe et les cheveux blancs, la figure pâle, avec deux gros yeux clairs et perçants.

— Quel est ce vieux là-bas ? demandèrent les moineaux.

— Je vais vous le dire, leur répondit un corbeau perché sur une haie, qui ne dédaignait pas de causer avec eux, car il avait compris que dans l'infortune tous les êtres sont égaux. Ce vieux n'est autre que l'Hiver de l'année passée ; il n'est pas mort comme le dit le calendrier ; mais il gouverne à la place de son pupille qui doit bientôt arriver. Oui, on sent bien que c'est l'Hiver qui règne, n'est-ce pas, mes enfants ?

— Certainement, dit un moineau, et c'est ce qui prouve que le calendrier est une invention complètement en désaccord avec la nature ; si les hommes nous avaient laissés faire, nous qui sommes bien plus raisonnables, l'année aurait été mieux disposée.

Une semaine se passa, puis une autre ; la forêt était noire, l'eau du lac était lourde et épaisse comme du plomb fondu ; des nuages, ou plutôt des brouillards froids et pénétrants encombraient l'atmosphère ; les corneilles volaient par bandes sans pousser un cri, la nature entière était comme engourdie.

Tout à coup, un rayon de soleil passa sur le lac, la neige commença à perdre son éclat ; le vieillard, ou pour mieux dire, l'Hiver, toujours assis sur sa montagne le regard tourné vers le nord, ne remarquait pas que son tapis de neige s'enfonçait peu à peu dans la terre, et que, par-ci, par-là, apparaissaient quelques petites places vertes où frétillaient les moineaux.

— Pip ! pip ! disaient-ils, le printemps va-t-il arriver ?

— Le printemps ! chanta une voix, qui résonnait dans les champs, dans les prairies et dans les sombres forêts où la mousse verte embrassait l'écorce des arbres.

Les deux premières cigognes arrivées du midi traversaient l'air ; sur leur dos étaient assis deux enfants charmants : un petit garçon et une petite fille. De leurs doigts, ils envoyaient des baisers à la terre, et lorsqu'ils y furent descendus, partout où ils posaient leurs pieds, des fleurs blanches poussaient aussitôt sous la neige. Tous deux, se tenant par la main, se rendirent auprès du vieillard glacé, celui-ci les serra contre sa poitrine ; et un épais brouillard enveloppa toute la nature comme un voile aux plis innombrables.

Puis le vent s'éleva, il chassa devant lui les vapeurs, et le soleil se montra dans toute sa splendeur bienfaisante.

L'hiver avait disparu et les gracieux enfants du Printemps étaient assis sur son trône.

— Voilà le véritable jour de l'an, dirent les moineaux ; maintenant nous allons être dédommagés des mauvais jours de l'hiver.

Partout où regardaient les deux enfants, des bourgeons vermeils s'épanouissaient sur les plantes et les arbres ; le gazon poussait, les champs verdissaient. La petite fille prit dans sa robe des fleurs qu'elle jeta de tous côtés ; elles semblaient se multiplier dans ses mains, leur nombre était infini comme les grains de sable de la mer. Dans son ardeur, elle en répandit en si grande quantité sur les pommiers et les pêchers, qu'ils en étaient couverts avait même d'avoir des feuilles.

Après quoi, les enfants s'étant mis à battre des mains, on vit s'élancer de tous les points de l'horizon des milliers d'oiseaux, qui gazouillaient et chantaient : Le printemps est revenu !

C'était charmant à voir. Maintes vieilles mères sortirent de leurs maisons, s'assirent au soleil et contemplèrent avec délices les petites fleurs qui émaillaient les champs. Cette vue leur rappelait leur jeunesse ; tout le monde se réjouissait en disant : Quel temps béni !

La forêt aussi s'était ranimée, les arbres avaient entr'ouvert leurs bourgeons ; les violettes parfumaient l'air, les anémones et les primevères étoilaient le sol ; le moindre brin d'herbe était rempli de sève et de vigueur. Certes, on ne pouvait trouver un plus beau tapis pour se reposer.

Le jeune couple du Printemps vint s'y étendre, et là, courant et chantant, les mains entrelacées, les jolis enfants grandirent et se

changèrent en deux beaux adolescents.

Une douce pluie tomba du ciel ; mais ils ne s'en aperçurent pas, car les gouttes de pluie se mêlaient aux larmes de joie qui perlaient de leurs yeux. Le jeune homme déposa un baiser sur le front de sa fiancée, et au même instant tous les bourgeons des arbres achevèrent de s'épanouir.

Lorsque le soleil se leva, la forêt était devenue entièrement verte.

Les fiancés se promenèrent sous le frais feuillage, dont les rayons du jour faisaient miroiter les nuances ; ils respiraient un air imprégné d'un parfum d'innocence et de pureté ; un ruisseau limpide murmurait en serpentant à travers les roseaux et les fleurs. Le printemps était revenu.

Les jours et les semaines passèrent ; la chaleur, devenue brûlante, faisait déjà jaunir le blé. Le lotus blanc du nord étendait ses larges feuilles au-dessus du lac, et les oiseaux venaient s'abriter à son ombre.

Àl'extrémité de la forêt, vis-à-vis d'une grande ferme éclairée en plein par le soleil, et entourée de rosiers tout en fleurs et de cerisiers couverts de leurs fruits rouges, était assise la gracieuse femme de l'Été que nous avons déjà vue enfant et fiancée. Elle regardait les sombres nuages qui apparaissaient à l'horizon et qui montaient dans le ciel, semblables à des flots pétrifiés. Les bruits de la forêt se turent comme par enchantement ; les oiseaux cessèrent de chanter ; toute la nature paraissait sérieuse et recueillie. Sur les routes, les passants et les voyageurs se hâtaient de chercher un abri.

Soudain une lueur brillante et rapide traversa l'atmosphère, puis l'obscurité se fit au milieu d'un fracas épouvantable ; l'eau tomba par torrents. La lumière, les ténèbres, le silence et le bruit se succédaient alternativement. L'herbe et les blés étaient couchés à terre ; on aurait cru qu'ils ne pourraient jamais se relever.

Mais ce ne fut pas long : bientôt la pluie se résolut en gouttes ; les rayons du soleil percèrent les nuages de toutes parts ; les oiseaux reprirent leurs chansons ; les poissons sillonnèrent rapidement la surface de l'eau ; les moucherons dansèrent dans l'air, et, sur les feuilles, les gouttes d'eau étincelèrent comme des diamants. Au bord du lac, sur une grande pierre ruisselante de l'écume des flots, était assis l'Été lui-même, un homme fier et vigoureux ; avec lui, toute la nature était revivifiée.

Un essaim d'abeilles, conduites par leur reine, vint s'établir sur la pierre tapissée de lierre et de mousse où se reposait l'Été. Sa compagne l'avait rejoint ; ils regardaient les abeilles préparant la cire et le miel. Cette pierre était comme un autel autour duquel la nature étalait ses munificences. Vers lé soir, l'horizon flamboya comme un incendie. Aux splendeurs du crépuscule succéda la douce lueur de la lune, qui argenta jusqu'à l'aurore la calme étendue du ciel.

Déjà les faulx des moissonneurs étincellent dans les champs ; les branches des pommiers ploient sous le poids de leurs fruits ; le houblon incline ses graines, semblables à des grappes de raisin ; sous un massif de noisetiers s'abritent un homme et une femme ; c'est l'été et son épouse.

— Quelle richesse ! dit le premier, la bénédiction est répandue partout ; on doit se trouver heureux et content, et cependant il

me manque je ne sais quoi, peut-être du repos et de la tranquillité. Voilà les hommes qui labourent de nouveau les champs ; ils cherchent encore à faire produire la terre. Vois-tu derrière les charrues les cigognes, ces oiseaux d'Égypte qui nous firent traverser les airs lorsque, enfants, nous partîmes pour les pays du nord ? Nous avons apporté avec nous des fleurs et des feuillages verts qui aujourd'hui se fanent et disparaissent ; veux-tu, ma bien-aimée, que je réjouisse encore les yeux ?

En parlant ainsi, il étendit son bras ; aussitôt les feuilles de la forêt prirent des teintes de pourpre et d'ambre ; sur les haies d'églantiers brillèrent des fruits rouges comme du feu ; les châtaignes sauvages tombaient à terre entr'ouvrant leur écorce, et, dans la forêt, les violettes fleurissaient pour la seconde fois.

Mais la reine de l'année devint toujours plus silencieuse, toujours plus pâle.

— J'ai froid, dit-elle ; la nuit amène avec elle des brouillards glacés. Que je voudrais revoir le pays de mon enfance !

Elle vit alors les cigognes s'envoler l'une après l'autre, formant dans le ciel une longue traînée blanche ; elle étendit en soupirant les mains vers elles. Leurs nids étaient abandonnés et envahis par des plantes parasites ; elles fuyaient !

— Pip ! pip ! dirent les moineaux, où vont-elles ? Probablement ces bonnes dames ne peuvent supporter le vent et la fraîcheur. — Bon voyage !

Les feuilles de la forêt étaient devenues d'un jaune terne et jonchaient partout la terre ; la tempête hurlait dans les branches ; l'automne était déjà avancé ; la nuit tombait.

Sur un lit de feuillage était étendue la reine de l'année, dirigeant son doux regard au ciel, vers une petite, étoile ; à côté d'elle se tenait son époux. Un coup de vent souleva les feuilles mortes en tourbillon épais, un second coup de vent les dispersa ; mais alors la fée bienfaisante avait disparu ; et un papillon du soir, le dernier de l'année, s'éleva lentement dans l'air et s'effaça aux plis de la brume.

Le froid, le brouillard, la tempête, les nuits longues et sombres sont revenues. Le roi de l'année a des cheveux blancs, mais il s'imagine que ce sont les flocons de neige qui lui couvrent la tête, comme ils ont couvert les champs.

Les cloches des églises sonnèrent pour la Noël, annonçant la naissance du Seigneur.

— Bientôt, dit le souverain de l'année, ma tâche sera terminée, et je pourrai me livrer au repos dans le monde des étoiles.

Cependant l'ange de Noël s'était rendu dans la forêt de sapins, blanchie par la neige, pour consacrer les jeunes arbres qui devaient embellir sa fête.

— Ceci, dit l'Été devenu un vieillard lent et courbé, est signe que ma fin s'approche ; mon jeune successeur va recevoir la couronne et le sceptre.

— Et cependant la puissance ne t'est pas ôtée, dit l'ange de Noël ; laisse la neige s'étendre sur la jeune semence et l'échauffer ! Il faut que, tout en restant souverain, tu supportes patiemment les hommages rendus à un autre, et que tu t'habitues à vivre oublié ; l'heure de ta liberté viendra avec le printemps.

— Et quand viendra le printemps ?

— La première cigogne l'apportera.

L'hiver, avec la chevelure et la barbe toutes chenues, mais vigoureux pourtant comme l'orage et solide comme la glace, était allé s'asseoir au sommet de la montagne où avait trôné son prédécesseur. La glace craquait, les patineurs franchissaient rapidement les lacs unis et brillants ; les corneilles et les corbeaux piquaient de points noirs la nappe blanche de la neige.

Alors les moineaux sortirent de la ville et demandèrent à un corbeau, le fils de celui dont il a déjà été parlé :

— Quel est ce vieillard là-bas ?

Et le corbeau répondit :

— C'est l'Hiver, le vieillard de l'année passée : il n'est pas mort, comme dit le calendrier ; mais il attend que son pupille, le Printemps, soit arrivé.

— Et quand arrivera-t-il ?

— Je n'en sais rien.

Et il reprit son vol.

Quelques mois plus tard, on vit venir la première cigogne, portant un charmant petit enfant ; une autre la suivait, elle portait une gracieuse petite fille. Ces enfants, en mettant pied à terre, embrassèrent le sol ; ils embrassèrent aussi le vieillard de la montagne, qui, comme Moïse, disparut dans un nuage.

L'histoire de l'année était finie.

— Tout cela est bien beau, dirent les moineaux ; seulement, ce n'est pas conforme au calendrier des hommes : les oiseaux de-

vraient en faire un autre !

Histoire d'une mère

Une mère était assise auprès du berceau de son enfant, bien affligée ; car elle croyait qu'il allait mourir. Le pauvre petit, tout blême, avait les yeux fermés, et sa respiration pénible ressemblait à de longs soupirs. La mère, à chaque instant plus triste, semblait garder sa jeune âme.

Quelqu'un frappa à la porte : c'était un pauvre vieillard enveloppé d'une couverture de cheval. Il en avait grand besoin ; l'hiver était des plus rigoureux. Dehors, la glace et la neige couvraient tout, et le vent soufflait à vous couper la figure.

Comme le vieillard était tout grelottant, la mère, tandis que l'enfant sommeillait un instant, alla chercher un petit pot de bière qu'elle plaça sur le poêle pour la dégourdir. En attendant, le vieillard était assis près de l'enfant et le berçait. La mère se mit de l'autre côté du berceau, et gardant le petit malade dont la respiration s'embarrassait de plus en plus, elle prit sa petite main.

— N'est-ce pas, dit-elle, que je le conserverai ? Le bon Dieu ne voudra pas me le prendre.

Mais le vieillard, qui n'était autre que la Mort elle-même, ne répondit que par un signe de tête bizarre, qui pouvait aussi bien dire oui que non. La mère inclina son front, et des larmes coulèrent sur ses joues. Elle défaillait ; car, depuis trois jours et trois nuits elle n'avait pas fermé les yeux. Un instant le sommeil s'em-

para d'elle ; mais presque aussitôt elle se leva frissonnante et glacée :

— Qu'y a-t-il ? s'écria-t-elle, en regardant de tous côtés.

Hélas ! le vieillard était parti, en emportant avec lui le petit enfant… La vieille horloge, dans son coin, tintait, tintait ; le grand poids de plomb frappa sur le plancher : l'horloge s'arrêta.

La pauvre mère sortit de la maison, en courant et appelant son enfant.

Au bord du chemin, dans la neige, était assise une femme en longs vêtements noirs, qui dit :

— Le vieillard la Mort est entré dans ta chambre, je l'ai vu qui en ressortait avec ton petit enfant dans ses bras, il va vite, plus vite que le vent. Et ce qu'il a enlevé, il ne te le rapportera jamais.

— Dites-moi seulement quel chemin il a pris, répliqua la mère, dites-moi le chemin ! je saurai bien le rattraper.

— Je sais le chemin, reprit la femme habillée de noir ; mais si tu veux que je te le dise, il faut auparavant que tu me chantes toutes les chansons dont tu as bercé la souffrance de ton enfant. Je les aime pour les avoir si souvent entendues : car je suis la Nuit. J'ai vu toutes les larmes qui coulaient de tes yeux, tandis que tu chantais ainsi.

— Je chanterai tant que vous voudrez, dit la mère mais ne me retardez pas, pour que je puisse retrouver mon enfant.

La Nuit restait muette ; alors la mère tordit ses mains, chanta, pleura. Il y avait beaucoup de chansons, mais plus encore de larmes. Enfin la Nuit dit :

— Prends à droite, dans la sombre forêt de sapins ; c'est par là que le vieillard a emmené ton petit enfant.

Tout au fond de la forêt, les routes se croisaient ; la mère ne savait laquelle prendre. Elle vit près d'elle un buisson d'épines, sans feuilles ni fleurs, et comme emmaillotté par la neige qui s'était glacée sur les branches, tant l'hiver était rude.

— N'as-tu pas vu la Mort passer ici avec mon petit enfant ? demanda-t-elle au buisson.

— Oui ! répondit le buisson d'épines ; mais je ne te dirai pas de quel côté ils sont allés, à moins que tu ne me réchauffes sur ton cœur. Le froid m'a meurtri, bientôt je serai mort tout à fait.

La mère serra le buisson d'épines sur son sein, bien fort, pour le ranimer ; les épines percèrent sa chair ; son sang coula à grosses gouttes. Mais le buisson d'épines se couvrit de feuilles fraîches et vertes ; il poussa même des fleurs au milieu de la froide nuit d'hiver ; car elle est bien forte la chaleur qui émane du cœur d'une mère affligée. Aussi le buisson d'épines, pour sa peine, lui indiqua-t-il son chemin.

Elle arriva au bord d'un grand lac, sur lequel il n'y avait ni navire ni barque. Le lac n'était plus assez glacé pour pouvoir la porter, ni assez peu profond pour qu'elle le traversât à gué ; cependant il fallait bien qu'elle le franchît pour reprendre son enfant. Elle se coucha donc à terre afin d'épuiser le lac en le buvant. C'était une entreprise impossible ; mais elle pensait, la pauvre mère, qu'un miracle lui viendrait peut-être en aide.

— N'y compte pas, dit le Lac ; et tâchons plutôt de nous arranger à l'amiable. J'aime passionnément les perles, et je n'en ai ja-

mais vu de si brillantes que tes deux yeux. Si tu veux me les donner avec tes larmes pour enrichir ma collection, je te porterai jusqu'à la grande serre où la Mort demeure et où elle emmagasine ses arbres et ses fleurs. Chaque arbre et chaque fleur représente la vie d'un homme.

— Que ne donnerais-je pas pour arriver jusqu'à mon enfant ! — répondit la mère déjà épuisée de larmes, et elle continua cependant de pleurer si bien, que ses yeux à la fin tombèrent dans les flots, où ils furent transformés en deux perles précieuses.

Le Lac la souleva comme si elle eût été assise dans un berceau, et la porta d'un seul bond jusqu'à la rive opposée. Là se trouvait une demeure étrange de plusieurs lieues de largeur. On ne savait si c'était une montagne avec des forêts et des cavernes, ou bien un amas de pierres et de charpentes brutes. Mais la pauvre mère n'en put rien voir, puisqu'elle avait abandonné ses yeux au Lac, pour prix de son passage.

— Où trouverai-je le vieillard la Mort qui a emporté mon petit enfant ? dit-elle.

— Le maître n'est pas encore venu, répondit une vieille femme qui creusait la terre, tout en surveillant la grande serre. Mais toi, comment as-tu fait pour arriver jusqu'ici ? Qui t'a aidée ?

— Le bon Dieu m'a aidée, il est miséricordieux ; tu le seras aussi. Montre-moi mon petit enfant !

— Je ne le connais pas, et toi tu n'y vois pas. Bien des fleurs et bien des arbres ont séché cette nuit, la Mort viendra bientôt pour les enlever. Tous les êtres humains, tu dois le savoir, ont, selon leur constitution, leur arbre ou leur fleur de vie. Ce sont des

plantes qui ressemblent aux autres ; elles ont seulement de plus un cœur qui bat. Cherche donc si tu peux reconnaître le cœur de ton enfant ; mais que me donneras-tu pour t'indiquer ce qu'ensuite tu devras faire ?

— Il ne me reste rien à donner, dit la mère désolée, mais si tu veux, j'irai pour toi au bout du monde.

— Je n'y ai que faire ; non, donne-moi plutôt ta longue chevelure noire. J'aurai du plaisir à m'en parer, mais je te donnerai à la place la mienne qui est blanche, cela vaudra toujours mieux que rien.

— Ne te faut-il que cela ? dit la mère, prends, prends bien vite.

Et elle donna ses beaux cheveux en échange de ceux de la vieille.

Puis, toutes deux, elles entrèrent dans la grande serre de la Mort. Les arbres et les fleurs poussaient là dans un pêle-mêle bizarre. On voyait de frêles hyacinthes sous des cloches de verre, à côté de grands et robustes tournesols. Il y avait jusqu'à des plantes aquatiques, les unes fraîches et souriantes, effleurées par les ailes lumineuses d'insectes aériens ; les autres sombres et malingres, enserrées de reptiles, et dont l'écrevisse noire rongeait obstinément la tige. Il y avait aussi de magnifiques palmiers, des chênes et des platanes ; le persil et le thym, à leur ombre, emmêlaient leurs parfums. Chaque arbre et chaque fleur avait son nom. C'était le nom d'un homme encore vivant, soit dans la Chine, soit au Groënland, n'importe où dans le monde. Plusieurs grands arbres étaient plantés dans de petits pots, qu'ils paraissaient prêts à faire éclater. Plus loin, une petite fleur insignifiante, poussait dans une terre grasse et profonde, sur un doux lit de mousse,

choyée et caressée. Mais la mère poursuivait sa recherche parmi les plus humbles plantes ; elle sentit battre sous ses mains les cœurs des hommes, et entre des milliers, elle reconnut celui de son enfant.

— C'est lui ! s'écria-t-elle en entourant de ses deux mains un petit crocus bleu qui s'affaissait languissamment sur le sol.

— Ne touchez pas à la fleur, dit la vieille femme. Mais placez-vous ici, et lorsque le vieillard viendra, ne lui laissez pas ôter la plante, menacez-le de traiter de même toutes les autres fleurs. Alors il aura peur, car il en répond devant le bon Dieu, sans la permission duquel aucune, si chétive qu'elle soit, ne doit être arrachée.

Tout à coup, un souffle froid se répandit dans la salle, et fit connaître à la mère aveugle que le vieillard arrivait.

— Comment as-tu su le chemin pour venir ici ? demanda-t-il ; comment as-tu pu courir plus vite que moi ?

— Je suis mère !

Et, rapide, elle couvrit entièrement de ses deux mains la petite fleur menacée, en prenant garde toutefois d'en froisser seulement une feuille. Alors son ennemi lui souffla sur les mains, et frappées par ce souffle plus froid que le vent de l'hiver, les pauvres mains s'écartèrent impuissantes.

— Tu vois bien que tu ne saurais lutter contre moi, dit le terrible vieillard.

— Mais le bon Dieu saura ce que tu as fait.

— Je ne fais que ce qu'il veut ; je suis son jardinier. Je n'enlève d'ici ses fleurs et ses arbres, que pour les transplanter dans le grand jardin du paradis, ce pays mystérieux. Qu'y deviennent-ils ? que se passe-t-il là ? Je ne puis te le dire.

— Rends-moi mon enfant ! dit la mère en sanglotant ; puis elle saisit de chaque main une belle fleur et cria au vieillard :

— Je briserai toutes tes fleurs, car je suis au désespoir !

— N'y touche pas ! tu dis que tu es malheureuse, et tu veux rendre une autre mère aussi malheureuse que toi.

— Une autre mère ! murmura la pauvre femme, et elle lâcha aussitôt les fleurs.

— Voici tes yeux, continua le vieillard, je les ai repêchés dans le lac, où ils brillaient comme des étoiles ! je ne savais pas qu'ils étaient à toi. Reprends-les, et maintenant que tu y vois encore plus clair qu'auparavant, regarde dans la profondeur de ce puits qui est devant toi : tu y verras apparaître successivement tout l'avenir de deux existences humaines. Je te dirai ensuite quelles sont les fleurs qui s'y rattachent et tu apprendras ce que tu as voulu troubler et détruire.

L'infortunée fit ce qui lui était dit : ce fut d'abord à ses yeux des tableaux de joie et de bonheur ; une vie pure, glorieuse, d'où rayonnait au loin sur le monde une bienfaisante influence ; puis la vision changea : trouble, chagrin, horreur, et. misère, voilà sous quels traits la seconde existence se peignit.

— Ces deux destinées sont dans la volonté de Dieu, dit le vieillard.

— Et quelle est la fleur du malheur ? quelle est la fleur de bénédiction ? lui demanda la mère.

— Tout ce que je peux te dire, répondit-il, c'est que tu as vu le destin de ton enfant, et le destin de l'une des fleurs que tu prétendais arracher. Veux-tu maintenant courir la chance ?

— Moi, s'écria la mère épouvantée, exposer mon enfant à une si terrible incertitude ! Non, non, puisque je ne puis en savoir davantage, j'aime mieux qu'il soit, sauvé de toutes ces douleurs ; garde-le, emporte-le dans le royaume de Dieu. Oublie mes larmes, oublie mes prières, et tout ce que j'ai dit, et tout ce que j'ai fait !

— Es-tu bien décidée ? consens-tu à être privée de ton enfant, pourvu que son bonheur soit assuré ?

La mère tordit ses mains, et tombant à genoux :

— Mon Dieu ! s'écria-t-elle, ne m'écoute pas, lorsque je prie contre ta volonté, qui est la meilleure ; ne m'écoute pas ! ne m'écoute pas !

Et, accablée sous sa résignation, elle inclina la tête sur son sein.

La Mort avait emporté l'enfant vers le pays inconnu,

Anne Lisbeth

Anne Lisbeth avait une santé florissante et son visage rayonnait de jeunesse et de gaîté. Ses dents ressemblaient à des perles

fines, ses yeux brillaient comme des diamants, mais des diamants souriants ; à la danse ses pieds étaient d'une légèreté merveilleuse ; malheureusement, ses pensées étaient encore plus légères que ses pieds.

Malgré tous les bons conseils qu'on lui donnait, elle se laissa séduire par un mauvais sujet qui bientôt l'abandonna, sans plus jamais s'occuper d'elle.

Au bout de quelque temps, Anne Lisbeth mit secrètement au monde un garçon fort et bien portant, mais, il faut en convenir, très-laid ; sa mère en eut honte et chargea la femme du fossoyeur de l'élever. Elle-même entra comme nourrice chez une comtesse qui habitait un superbe château, où elle fut installée dans une chambre élégante et habillée de velours et de soie. Là elle devint exigeante et acariâtre, comme sont souvent les nourrices. Elle ne souffrait de reproches de personne. et la moindre contradiction la rendait malade, à ce qu'elle prétendait.

L'enfant qu'elle nourrissait était délicat comme un prince, beau comme un ange : aussi lui prodiguait-elle ses soins et ses caresses.

Quant au sien propre il restait toujours dans la maison du fossoyeur ; si la marmite y chantait rarement, en revanche les mauvaises paroles s'y faisaient souvent entendre.

L'enfant était presque toujours seul ; personne ne s'inquiétait de ses cris ; heureusement, quand il était las de pleurer, il finissait par s'endormir. Lorsqu'on dort on ne sent ni la faim ni la soif ; le sommeil est une si bonne invention !

Mauvaise herbe croît toujours, dit le proverbe : le fils de Lisbeth ne le fit pas mentir. Mais, en grandissant, il n'apprit point à connaître sa mère ; celle-ci ayant payé le fossoyeur pour qu'il lui gardât le secret.

Quand on n'eut plus besoin d'elle au château, elle alla se fixer à la ville où elle se donnait l'air d'une bourgeoise, portant châle et chapeau, et abandonnant son fils à son malheureux sort, comme elle-même avait été abandonnée du père.

Le fossoyeur, voulant tirer parti du gros garçon qui passait pour être à lui, lui faisait garder sa vache rouge et le tenait continuellement à la besogne. C'était une existence bien dure que celle du fils d'Anne Lisbeth ; toujours maltraité, il était obligé de supporter le froid et la pluie sans se plaindre ; sa laideur le rendait l'objet des railleries de tous les jeunes gens du village, il ne devait jamais être aimé de personne.

Plus tard il fut embarqué comme mousse sur un misérable schooner, où il eut à souffrir encore davantage. Le patron buvait et, lorsqu'il était ivre, les coups tombaient rudes et nombreux sur les épaules du mousse. Vraiment il était né sous une mauvaise étoile.

Un jour le temps était orageux, on avait beaucoup de peine à tenir le gouvernail, quand tout à coup une trombe fondit sur le chétif bâtiment et le fit tournoyer comme un brin de paille.

— Jésus, mon Dieu ! s'écria le pauvre enfant, et aussitôt le schooner, le patron et le mousse s'enfoncèrent dans l'eau pour ne plus reparaître.

Personne ne fut témoin de cet affreux événement, si ce n'est les mouettes et les poissons.

Pas un seul débris ne restait qui pût indiquer l'endroit où le fils d'Anne Lisbeth avait péri ; du reste, personne ne le regrettait, personne ne l'avait jamais aimé ! !...

Depuis bien des années Anne Lisbeth faisait ses embarras dans la ville. On l'appelait madame et elle se plaisait à raconter à chacun l'histoire de son jeune temps alors qu'elle habitait le château de la comtesse, qu'elle roulait en carrosse, et ne parlait qu'à des baronnes et autres grandes dames. En même temps elle ne manquait jamais de faire l'éloge de l'enfant qu'elle avait nourri ; elle le nommait son cher amour, et le dépeignait sous les traits d'un ange véritable.

— Il faut que je fasse le voyage pour le revoir, ce cher enfant, ainsi que le séjour démon ancienne splendeur, se dit-elle un jour. Sans doute il pense toujours à moi et il m'aime aussi tendrement qu'autrefois lorsque, entourant mon cou de ses charmants petits bras, il s'écriait : Maman Lise ! Oui, oui, il faut absolument que je le revoie.

Elle partit en effet, et après avoir fait une longue route, tantôt en voiture, tantôt à pied, elle arriva enfin chez la comtesse. Le château se trouvait toujours à la même place, mais les domestiques étaient tous pour elle des étrangers. Personne d'entre eux n'avait connu Anne Lisbeth, il lui fallut s'annoncer elle-même par son nom.

Après qu'elle eut attendu longtemps dans l'antichambre, un domestique lui ouvrit enfin la porte du salon, où elle entra un

moment avant que la comtesse et son fils allassent se mettre à table.

La comtesse la reçut assez bien et lui adressa quelques paroles aimables ; pour le jeune vicomte, il était devenu grand, long et maigre ; pourtant il avait toujours ses beaux yeux et sa petite bouche. Il regarda froidement Anne Lisbeth, sans proférer une seule parole ; lorsqu'elle lui prit la main pour l'embrasser avant de partir, il se recula en disant :

— C'est bien, c'est bien ! — puis il sortit.

Voilà l'accueil que fit à Anne Lisbeth l'objet de sa plus grande affection, l'enfant aimé dont elle était si fière.

Elle reprit le chemin de la ville, ne pouvant s'empêcher de pleurer en pensant à l'indifférence de cet enfant qu'elle avait porté jour et nuit sur ses bras, qu'elle n'avait jamais oublié un seul instant.

Un grand corbeau noir vint se poser devant elle, en poussant des cris lugubres.

— Ah ! dit-elle qu'est-ce que cet oiseau de malheur ?

Bientôt après, elle passa devant la maison du fossoyeur ; la femme qui était assise à la porte, lui dit.

— Quelle bonne mine tu as, Anne Lisbeth ! tu ne dois pas souvent te faire du mauvais sang.

— Mais, pas trop.

— Ou n'a plus revu le capitaine Lars ni son mousse, poursuivit la femme du fossoyeur ; ils auront probablement été noyés ; c'est

dommage, car ce mauvais garnement aurait pu, de temps en temps, m'envoyer quelque argent.

— Ah ! tu crois qu'ils ont été noyés ? reprit Lisbeth. Et il n'en fut plus question.

La mauvaise mère était absorbée par le dépit de la froide réception qu'on lui avait faite au château ; elle eut bien garde pourtant d'en dire un mot à la femme du fossoyeur ; elle voulait que tout le monde la crût toujours bien avec les châtelains.

Tout à coup, le corbeau passa devant elle en poussant de nouveau son croassement lugubre.

— Cette bête noire, dit Anne Lisbeth, m'en veut aujourd'hui, à ce qu'il paraît.

Elle avait apporté du café à la femme du fossoyeur, et pendant que celle-ci le préparait, Anne Lisbeth se jeta sur une chaise où bientôt elle s'endormit.

Elle vit alors dans son sommeil celui dont elle n'avait jamais rêvé, son enfant, qui, dans cette même maison, avait pleuré et souffert de la faim et des mauvais traitements, et qui, maintenant, reposait au fond de la mer, Dieu sait où. Il lui semblait qu'un jeune homme, beau et bien fait, aussi beau que le vicomte ouvrait la porte et lui disait :

— Le monde est à sa fin, tiens-toi bien à moi, car tu es ma mère. Au paradis, il y a un ange qui ne demande qu'à te sauver, accroche-toi bien à lui pour qu'il t'emporte au ciel.

Puis le jeune homme la saisit ; mais aussitôt il se fit un grand bruit comme si le monde allait s'écrouler, et l'ange s'éleva vers le

ciel en la soulevant par sa robe. Mais d'en bas quelque chose la retenait, c'étaient des milliers de femmes désespérées qui criaient :

— Nous aussi, il faut que nous soyons sauvées ; accrochons-nous bien après elle, ne la lâchons pas. — Et toutes, de se cramponner à la malheureuse Anne Lisbeth. C'était sa perte : l'étoffe de sa robe se déchira sous l'étreinte et elle-même retomba dans l'abîme, oui, dans l'abîme ; mais en ce moment elle se réveilla, car elle avait failli tomber de la chaise où elle s'était endormie.

Elle avait les idées tellement troublées qu'elle ne se rappelait rien de son rêve ; cependant elle éprouvait un malaise indicible.

Le café était prêt : Anne Lisbeth en prit une tasse en causant avec la femme du fossoyeur ; puis, pour ne pas manquer la voiture qui devait la ramener chez elle, elle voulut s'en aller, mais il était déjà trop tard ; il fallait attendre jusqu'au lendemain soir.

Elle ne put se résoudre à passer la nuit dans la maison du fossoyeur, et, comme il faisait un clair de lune superbe, elle prit le parti de faire à pied le restant de la route qui longeait le bord de la mer.

Aucun bruit ne se faisait entendre dans toute la campagne ; ni le coassement des grenouilles, ni le cri de la chouette, ni même le clapottement des vagues. Ce silence inaccoutumé avait quelque chose de solennel et de lugubre.

Anne Lisbeth poursuivit sa route, sans songer d'abord à rien ; cependant, les pensées ne s'éloignent jamais complètement d'une tête humaine, seulement elles semblent s'assoupir quelquefois.

Il y a des personnes qui marchent toujours avec tranquillité, parce qu'elles savent qu'elles n'ont rien à craindre des lois et de la justice de leur pays ; elles ne pensent pas aux comptes sévères qu'elles ont à rendre au juge suprême de leurs bonnes et mauvaises actions, même les plus cachées. Anne Lisbeth était du nombre de ces personnes ; on l'avait toujours considérée comme une brave et honnête femme, et cela lui avait suffi.

Tout à coup, elle s'arrêta pour voir un objet qui se trouvait sur son passage. C'était un vieux chapeau, que probablement la mer avait rejeté.

Après l'avoir regardé un instant, elle voulut se remettre en marche, lorsqu'un objet plus effrayant l'arrêta de nouveau ; elle crut voir le corps-d'un homme, allongé sur une longue pierre ; un frisson de terreur courut dans tous ses membres ; elle essaya de fuir ; mais ses jambes ne lui obéissaient plus. Pourtant, il n'y avait pas de quoi s'effrayer, ce n'était que l'ombre des roseaux qui se projetait sur la pierre à là clarté de la lune.

Elle le reconnut quelques minutes plus tard ; mais la peur s'était emparée d'elle, et maintenant ses pensées réveillées concouraient toutes à la tenir sous cette impression fatale.

Étant enfant, elle avait entendu parler du spectre de la mer, un revenant qui n'avait pu être enterré et qui poursuivait les voyageurs solitaires, s'accrochant à eux, pour qu'ils le portassent au cimetière et le couvrissent de terre bénite.

— Accroche, accroche ! criait-il toujours.

Ce souvenir lui rappela subitement son rêve, le cri des mères qui s'étaient attachées à elle, l'enfant qui voulait la retenir au mo-

ment suprême. Son fils, cet enfant qu'elle n'avait jamais aimé, auquel elle n'avait jamais pensé, et qui avait péri si misérablement dans un naufrage, ne pouvait-il pas revenir comme un spectre et s'écrier :

— Accroche, accroche ! porte-moi dans la terre bénite ?

Ces réflexions terribles tombèrent comme des coups de marteau sur le cœur d'Anne Lisbeth ; elle ne respirait plus qu'avec effort. En se tournant vers la mer, elle en vit sortir un brouillard épais qui entoura les arbres et les buissons, et leur donna un aspect étrange.

Elle regarda la lune derrière elle ; l'astre du soir lui apparut morne, blême comme un visage de mort, et toujours il lui semblait qu'une voix lui criait :

— Accroche, accroche ! porte-moi dans la terre bénite.

Ce ne pouvait être que l'âme errante de son fils, dont le corps reposait au fond de la mer, et qui, pour obtenir la paix éternelle, demandait que sa dépouille fût inhumée avec celle des chrétiens.

Anne Lisbeth hâta le pas en se dirigeant vers l'église, et là, elle se sentit moins tourmentée, moins accablée. Mais quand elle voulut reprendre le chemin le plus court, elle sentit un fardeau qui pesait sur ses épaules, elle entendit une voix déchirante qui répétait sans cesse :

— Enterre-moi, enterre-moi.

La malheureuse tomba et continua pendant quelque temps sa route en se traînant sur ses genoux. Si le tombeau avait été l'oubli de tout, elle se serait bien enterrée elle-même. En se relevant, elle

crut voir passer devant elle quatre chevaux hennissants, dont les yeux et les narines vomissaient du feu ; ils tiraient un carrosse ardent, dans lequel était assis le méchant seigneur qui, un siècle auparavant, avait exercé tant de méfaits dans le pays.

C'était le sentiment religieux mêlé à la peur, qui produisait cette vision.

Toutes les nuits, à l'heure des fantômes, disait la tradition, il entrait ainsi dans son château, et sa figure au lieu d'être pâle comme la mort, était noire comme un charbon.

En passant, il fit un signe de tête à Lisbeth épouvantée, en lui disant :

— Accroche, accroche ! tu pourras bientôt oublier encore ton enfant et aller comme moi dans un carrosse de comte.

Poussée par un courage désespéré, elle reprit sa course et arriva au cimetière. Il était couvert de croix et de corbeaux noirs, et, dans la nuit, elle pouvait à peine distinguer les uns des autres.

— Je suis la mère des corbeaux, je suis une marâtre, crièrent les oiseaux funèbres, à l'approche d'Anne Lisbeth.

Elle eut peur, si la tombe n'était pas bientôt creusée, d'être changée en un de ces noirs oiseaux qui criaient continuellement :

— Je suis une marâtre.

Elle se jeta sur le sol et se mit à creuser une tombe avec ses mains ; mais la terre était dure ; elle fit tant d'efforts que le sang s'échappa bientôt de ses doigts. La plainte du fantôme retentissait toujours à ses oreilles elle craignait d'entendre le chant du

coq ou d'apercevoir le premier rayon du soleil ; car, en ce cas, elle eût été perdue.

Or, le coq chanta, l'aurore parut à l'horizon et la tombe n'était qu'à moitié creusée ; elle sentit une main glacée peser sur son front et sur son cœur.

— La moitié d'une tombe ! ce n'est pas assez, soupira une voix lamentable.

C'était celle du spectre qui s'éloignait et s'en retournait au fond de la mer.

Anne Lisbeth tomba sans connaissance, elle semblait morte.

Dans la matinée, deux paysans la trouvèrent ainsi, non pas dans le cimetière, mais sur le rivage, près de la mer, où elle avait fait un trou profond dans le sable et déchiré ses doigts aux cailloux.

La pauvre femme était bien malade ; les angoisses de sa conscience, réveillée par la crainte de Dieu, lui avaient fait perdre la tête, elle croyait n'avoir plus que la moitié de son âme ; son enfant avait emporté l'autre au fond de la mer, il fallait qu'il la lui rendît pour qu'elle pût être admise dans le royaume de la grâce.

Lorsqu'elle arriva chez elle, on ne la reconnaissait plus ; elle ne parlait à personne que du spectre de la mer, qu'elle devait enterrer dans le cimetière pour regagner son âme ; souvent elle passait la nuit sur la rive à attendre le revenant et, un jour, on ne la vit pas revenir.

Le soir de ce jour, lorsque le sonneur entra dans l'église à l'heure de la prière, il aperçut Anne Lisbeth à genoux devant l'au-

tel. Elle était faible et affaissée sur elle-même ; mais ses yeux rayonnaient, sa figure souriait, les derniers rayons du soleil firent briller sur le devant de l'autel, dans une Bible ouverte, ces paroles du prophète Joël :

« Déchirez vos cœurs et non vos habits, revenez toujours au Seigneur. »

— C'était un hasard, dira-t-on ; mais il y a bien des hasards pareils.

Elle raconta que, dans la nuit, le spectre de la mer, son fils, était venu la voir et lui avait dit :

— Il est vrai que tu ne m'as creusé que la moitié d'une tombe ; mais, depuis une année entière, tu m'as enseveli tout entier dans ton cœur, et c'est là qu'une mère garde le mieux son enfant.

Cela dit, il lui avait rendu l'autre moitié de son âme, et il l'avait conduite à l'église.

— Maintenant, ajouta-t-elle, la figure calme et douce, je suis dans la maison du Seigneur et là on est toujours bien heureuse.

Quand le soleil disparut à l'horizon, l'âme de Lisbeth était remontée au séjour où il n'y a plus rien à craindre pour ceux qui ont combattu comme elle.

Les Coureurs

L'académie des animaux avait proposé deux prix, un premier et un second, non pour ceux qui courraient le plus rapidement et

arriveraient les premiers à un but donné, mais pour ceux qui, dans le courant d'une année, auraient parcouru le plus de chemin.

Le lièvre eut le premier prix, le colimaçon le second.

— Ce n'est que justice, dit le lièvre, car mes meilleurs amis faisaient partie de la commission et l'on n'a pas des amis pour rien ; mais je ne comprends pas qu'on ait décerné le second prix au colimaçon ; en vérité, j'en suis outré.

— Vous avez tort, répondit un poteau qui avait assisté à la distribution des prix, car on a eu égard non-seulement à la longueur du chemin, mais encore à la persévérance et aux circonstances. Il est vrai que le colimaçon a mis six mois à franchir le seuil de la porte ; mais, dans son ardeur, car.il en a déployé beaucoup, il s'est cassé la cuisse. La seule préoccupation de sa vie était de courir, et il a couru malgré le poids de sa maison qu'il porte constamment sur son dos, ce qui augmente les difficultés. Il me semble que son zèle est méritoire ; c'est pourquoi on lui a donné le second prix.

— Si l'on m'avait admise au concours, dit l'hirondelle, il n'y a aucun doute que j'eusse gagné le premier prix ; jamais personne n'est allé aussi loin que moi ; je suis allée si loin, si loin…

— Si loin qu'on ne vous voyait plus, et c'est là votre défaut, interrompit le poteau ; vous êtes toujours en mouvement : à peine le froid commence-t-il à se faire sentir, vite vous partez vers un autre climat ; vous n'avez pas de patriotisme, on a bien fait de vous exclure.

— Si j'avais passé tout l'hiver à dormir dans les roseaux d'un marais, j'aurais donc pu me faire admettre ?

— Je le pense ; mais, comme on connaît vos penchants, il aurait fallu fournir un certificat comme quoi, pour ne pas quitter le pays, vous aviez bien réellement préféré ce sommeil froid et malsain à vos vagabondages et à vos ébats habituels.

— Si bonne justice avait été faite, dit le colimaçon, la commission m'aurait décerné le premier prix au lieu du second. Le lièvre n'a couru que poussé par sa poltronnerie qui lui faisait prendre la fuite à la moindre apparence de danger ; moi, au contraire, j'avais fait de cette question le problème de ma vie, et je me suis estropié chemin faisant. Certes, j'ai mérité le premier prix ; mais je n'aime pas à faire des embarras, c'est trop au-dessous de moi.

Et, ce disant, il cracha avec dédain.

— La commission, remarqua une vieille borne qui en avait fait partie, a procédé avec sagesse et justice à la fois ; je saurai prendre sa défense contre tous, ceux qui l'attaqueront. J'ai pour habitude de n'agir qu'avec réflexion et calcul. Onze fois déjà, j'ai eu l'honneur de siéger parmi les membres de la commission, sans que mon opinion ait prévalu ; mais, aujourd'hui, tous mes collègues se sont rangés à mon avis. Aussi reposait-il sur un système infaillible, ainsi que vous allez voir. Lorsqu'il s'est agi du premier prix, j'ai suivi les lettres de l'alphabet en commençant par a, jusqu'à la douzième, par la raison que c'était la douzième fois que je faisais partie de la commission ; je suis arrivée ainsi à lettre l, qui désignait le lièvre incontestablement : c'est donc à lui que j'ai décerné ce prix. Lorsqu'il s'est agi du second, j'ai pris au contraire l'alphabet à rebours, et, m'arrêtant à la troisième lettre, parce

que nous étions le 3 du mois, j'ai trouvé un c, première lettre du nom de colimaçon, lequel, en conséquence, avait mérité le second prix.

La prochaine fois, la lettre m aura le premier prix, et j'adjugerai le second d'après le chiffre du jour où nous nous trouverons : mettons, par exemple, que la distribution ait lieu le 20 du mois, ce sera la tortue qui obtiendra le deuxième prix. En tout, il faut de l'ordre et de la méthode, et jamais je ne dévierai d'un si judicieux système.

— Si ma dignité de juge ne s'y était pas opposée, dit le mulet, je me serais donné le premier prix à moi-même. Il ne suffit pas de prendre en considération la vitesse et le zèle des concurrents, il y a encore une qualité qui doit peser dans la balance, et qui, malheureusement, passe souvent inaperçue ; je ne veux pas parler de l'intelligence avec laquelle le lièvre sait diriger sa fuite, en sautant à droite et à gauche pour dépister ses persécuteurs ; non, c'est sur sa beauté que je prétends appeler l'attention. J'ai constaté en lui cette qualité avec un plaisir extraordinaire ; j'ai admiré surtout ses oreilles longues et gracieuses, et, en pensant à la ressemblance que je devais avoir avec lui pendant ma jeunesse, j'ai décidé dans ma conscience qu'il était digne du premier prix.

— Voulez-vous me permettre une légère observation ? — Ainsi s'exprima une mouche, qui désirait prendre part aux débats. — Malgré ma petitesse, j'ose affirmer que je l'ai emporté sur plus d'un lièvre ; avant-hier, j'ai même cassé les deux pattes de derrière d'un lapereau ; j'étais assise sur un wagon de chemin de fer, l'animal ne me vit pas arriver avec le convoi et je l'estropiai en passant. Je pense que cette victoire en vaut bien une autre ; mais je ne demande pas de prix pour cela.

— Il me semble, dit une églantine, qui, par modestie, gardait trop souvent son avis pour elle, il me semble que les rayons du soleil auraient dû remporter à la fois le premier et le second prix. En un clin d'œil, ils arrivent jusqu'à nous, et leur puissance échauffe et anime toute la nature. C'est leur éclat qui fait rougir les roses, dont ils boivent et répandent dans l'air les suaves émanations. Et dire que personne, dans la commission, n'a songé même à réclamer pour eux ; vraiment, si j'étais le soleil, je donnerais à tous les juges une preuve de ma force en leur troublant un peu la cervelle. Mais vous me direz qu'ils ne l'ont déjà pas trop saine. Enfin, continua l'églantine, je laisse dire et faire les autres. Pour moi, j'admire la beauté de ma forêt. Je suis heureuse de vivre et de fleurir au milieu de la poésie des champs ; et je rends grâce aux rayons du soleil que je regarde comme la suprême merveille de la nature et le plus grand bienfait de Dieu.

En ce moment, survint un ver de terre, qui s'était levé trop tard pour assister au concours.

— En quoi consiste le premier prix ? demanda-t-il.

— On a son entrée libre dans un potager planté de choux, répondit le mulet. C'est moi qui ai proposé cela ; rien ne pouvait mieux convenir au lièvre et à son instinct. Le colimaçon a reçu, lui, le droit de s'établir sur un vieux mur, d'y humer les rayons du soleil et d'y montrer ses cornes tout à son aise. De plus, il a été nommé juge, en considération de son infirmité, et, grâce à l'expérience dont elle témoigne, il rendra de grands services à la commission. Il faut espérer que la prudente activité et l'ingénieux discernement de notre académie amèneront des résultats de plus en plus heureux. Nous avons admirablement commencé.

— Bon, dit le ver de terre en s'en allant, j'ai aussi mon entrée libre dans tous les potagers possibles ; et, quant aux vieux murs, je n'en use pas : j'ai bien fait de ne pas me fatiguer à disputer ces prix.

Une famille heureuse

De toutes les plantes de notre pays, la bardane est sans contredit celle qui a les plus amples feuilles. Lorsqu'on en met une devant soi, elle forme un véritable tablier ; on pourrait presque s'en servir comme d'un parapluie.

Jamais les bardanes ne croissent autrement que de compagnie, et souvent dans une abondance extraordinaire.

Toute cette richesse est dévolue aux colimaçons. Les grands colimaçons blancs, dont autrefois la haute société faisait ses délices, s'écrièrent unanimement, lorsqu'ils mangèrent pour la première fois de la bardane : « Quelle nourriture exquise ! » Aussi avait-on planté des champs de bardanes exprès pour les engraisser.

Cependant, il y avait un domaine où l'on ne mangeait plus de colimaçons ; une épidémie les avait entièrement détruits, et les bardanes intactes poussaient à travers les allées et les parterres, sans qu'il fût possible d'arrêter leurs envahissements. A la fin, elles formaient presque une forêt, et, si l'on n'eût découvert çà et là un pommier ou un prunier, on n'aurait jamais pu se croire dans un jardin.

Il restait pourtant un vieux couple de colimaçons, mais tellement vieux qu'ils n'auraient pu dire eux-mêmes leur âge. Ils se rappelaient qu'ils appartenaient jadis à une famille nombreuse, émigrée d'un pays lointain, et que toute la forêt de bardanes avait été plantée à leur intention ; jamais, depuis, ils n'en étaient sortis. Tout ce qu'ils savaient, c'est qu'il existait dans le monde un certain endroit qu'on appelait le château, que là on faisait parfois cuire des colimaçons qui devenaient tout noirs et étaient servis sur un plat d'argent ; mais ce qu'il en arrivait ensuite, ils l'ignoraient complètement. Ils n'avaient pas la moindre notion de l'effet que devait produire la cuisson, et le contact d'un plat d'argent ; néanmoins, ils conjecturaient que ce devait être aussi agréable qu'honorable.

Ils demandèrent des renseignements au hanneton, au crapaud et au ver de terre ; mais aucun d'eux ne put les éclairer à cet égard ; jamais un individu de leurs espèces n'avait été cuit et servi sur un plat d'argent.

Les deux vieux colimaçons blancs, fiers de leur âge, vivaient ainsi depuis longtemps dans la solitude et la paix, lorsqu'un jour arriva chez eux, on ne sait d'où, un petit colimaçon d'espèce commune, qu'ils élevèrent comme leur enfant.

Le petit ne grandissait pas, quoique les deux vieux se figurassent souvent qu'un certain développement se manifestait dans sa coquille.

Un jour il pleuvait à verse,

— Entends-tu quel bruit les gouttes font en tombant sur les bardanes ? dit le père ; c'est comme si l'on battait la caisse : Doum… doum… doum !… doum… doum… doum !

— Je crois même, répondit la mère, que l'eau pénètre jusque chez nous. C'est heureux que nous ayons nos bonnes maisons pour nous abriter, et que le petit ait aussi la sienne. En vérité, la Providence a plus fait pour nous que pour toutes les autres créatures ; il est clair que nous sommes d'une race illustre. Quelle faveur de venir au monde avec une maison sur le dos et de posséder une forêt comme là nôtre ! Je voudrais bien savoir quelle est son étendue et ce qui se trouve au delà.

— Il ne se trouve rien qui vaille mieux que notre chez-nous ; je ne désire pas autre chose que ce que j'ai.

— Cependant, je serais bien aise d'aller au château, afin de jouir du plaisir d'être cuite, et étendue sur un plat d'argent. Beaucoup de nos ancêtres ont obtenu cet honneur, et je suis persuadée qu'il doit vous produire au effet des plus étonnants.

— Le château est peut-être tombé en ruines ; ou peut-être la forêt de bardanes l'a-t-elle enveloppé de manière que les hommes ne peuvent plus en sortir ; nous saurons peut-être plus tard ce qu'il en est. Mais tu as pris l'habitude de marcher si vite, depuis quelque temps, que je ne peux plus te suivre ; le petit suit ton exemple ; il ne lui faut pas plus de trois jours déjà pour grimper sur la plus haute tige de bardane ; il me donne le vertige rien qu'à le regarder.

— Il ne faut pas le gronder, il n'avance qu'avec précaution, et je suis certaine que cet enfant nous donnera beaucoup de satisfaction. Nous sommes vieux, nous n'aurons pas d'autres héritiers que lui. As-tu déjà quelquefois réfléchi au moyen de lui trouver une femme ? Ne pourrait-il pas se faire que l'extrémité de la forêt soit habitée par quelques individus de notre espèce ?

— Oui, mais peut-être par des colimaçons noirs, qui n'ont pas seulement de maison sur le dos ; c'est une race vulgaire et cependant pleine d'insolence. Ce que nous pouvons faire de mieux, c'est de charger la fourmi, qui court toute le journée, de chercher une femme pour notre enfant.

— J'en connais bien une qui serait un parti brillant, dit la fourmi qui s'était approchée ; mais je crains qu'elle n'accepte pas ; car c'est une reine.

— Qu'importe ! dirent les colimaçons. A-t-elle de la fortune, a-t-elle une maison ?

— Elle possède un château avec sept cents chambres, et, pour tout vous dire, c'est notre reine.

— Grand merci, notre enfant n'est pas fait pour habiter une fourmilière ; si vous ne connaissez rien de mieux, nous donnerons commission au moucheron ; il vole au loin, par la pluie et par le soleil, et il doit connaître toute la forêt de bardanes en dedans et en dehors. Aussitôt dit, aussitôt fait.

— J'ai une femme pour votre enfant, dit le moucheron : à cent pas d'homme d'ici, sur un groseillier se trouve une femelle de votre espèce. Elle est toute seule et en âge d'être pourvue. Voulez-vous venir la voir ? ce ne sera qu'un voyage de quelques jours.

— Non, il serait plus convenable qu'elle vint chez nous ; notre fils possède toute une forêt et elle n'a qu'un pauvre buisson.

Et le moucheron alla chercher la prétendue. Elle mit une semaine à faire le voyage ; cette lenteur prouvait aux vieux qu'elle était de bonne famille.

Bientôt après le mariage fut célébré. Il n'y eut ni bal, ni pétards tirés pour la noce, rien qu'un festin éclairé par six vers luisants ; les vieillards n'aimaient pas les plaisirs bruyants. Au dessert, au lieu de chants, la mère fit à sa bru un superbe discours, tandis que le père, trop ému pour pouvoir parler, dormait profondément.

— Vous êtes nos seuls héritiers, disait-elle ; toute la grande forêt de bardanes sera à vous, et c'est la plus belle propriété au monde. Vous mènerez ici une noble et paisible existence ; vous vous verrez revivre dans une nombreuse postérité, et peut-être, un jour, vos heureux enfants seront-ils admis au château et servis sur des plats d'argent.

Cela dit, les deux vieux époux se retirèrent pour se livrer au repos. Encore un peu de temps, et ils s'endormirent pour ne plus se réveiller.

Les jeunes colimaçons devinrent maîtres à leur tour de la forêt. Ils donnèrent le jour à une nombreuse lignée. Mais, comme aucun de leurs rejetons n'eut la chance d'être servi sur un plat d'argent, ils en conclurent que le château s'était écroulé, et qu'avec lui toute l'espèce humaine avait péri.

Personne n'était là pour les contredire, cette supposition devint article de foi pour tous les colimaçons.

Et la pluie continuait à battre la caisse sur les feuilles des bardanes, uniquement pour leur donner la sérénade, et le soleil, pour réjouir leurs regards, pailletait d'or et de pourpre les tissus de verdure.

Tout cela est fait pour nous, pensaient-ils.

Cette conviction faisait d'eux la plus heureuse famille qui fût au monde, parmi les colimaçons ; mais, parmi d'autres espèces, peut-être y a-t-il des êtres moins heureux et sans plus de raison.

FIN.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Nouveaux_Contes_d%E2%80%99Andersen. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.